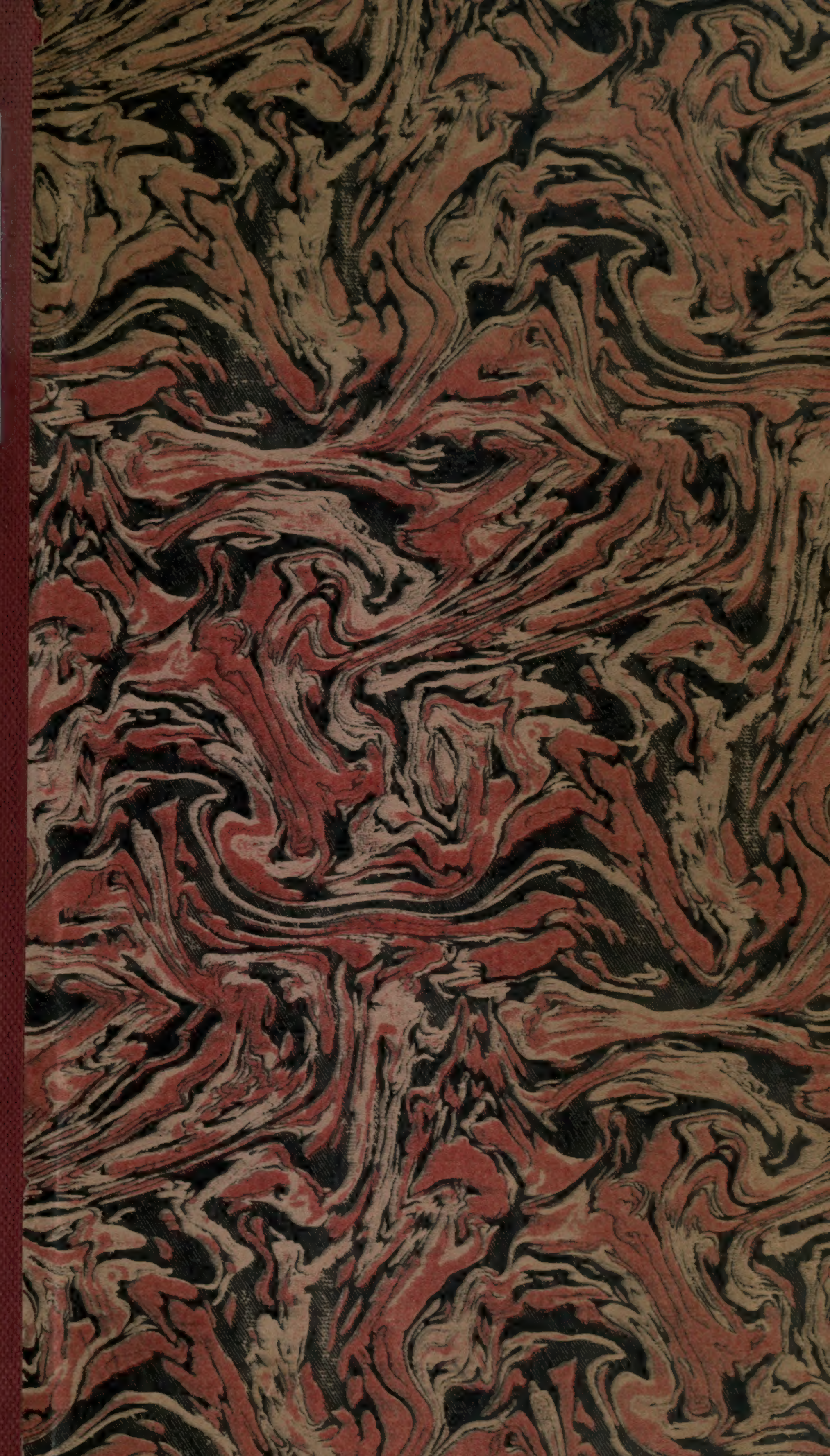
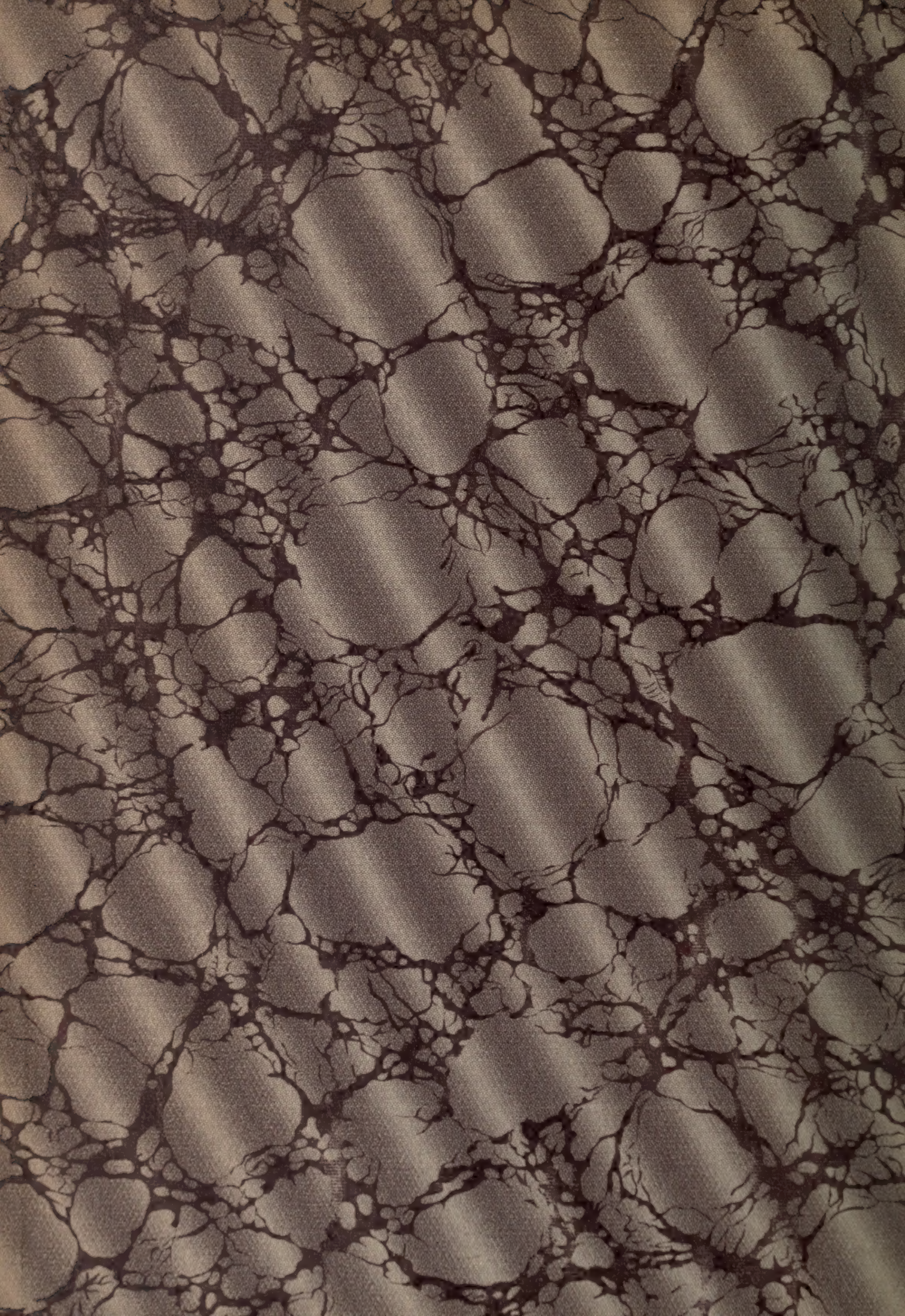






ABEL HERMANT

Mémoires pour servir à l'histoire de la Société

SOUVENIRS DU Vte de Courpière

PAR UN TÉMOIN



PARIS
MODERN-BIBLIOTHÈQUE
ARTHÈME FAYARD et Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

SOUVENIRS

du

V^{TE} DE COURPIÈRE

Par un Témoin





LA PERSONNE QUI CIRCULAIT A CETTE HEURE ÉTAIT L'INNOCENTE
Mlle LAMBERCIER.

ABEL HERMANT

(Mémoires pour servir à l'histoire de la Société)

SOUVENIRS
du
Vte DE COURPIÈRE

Par un Témoin

Illustrations d'après les aquarelles
DE
A. CALBET



PARIS
MODERN-BIBLIOTHÈQUE
ARTHÈME FAYARD et Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20



ELLE ÉTAIT SI JEUNE QUE JE LA PRIS POUR LA SŒUR DE MON AMI.



COURPIÈRE ME CRUT JUIF, ET IL M'INVITA CHEZ LE PATISSIER UN JOUR QU'IL AVAIT OUBLIÉ SON PORTE-MONNAIE.

I

ENFANTILLAGES

Je me flatte de bien connaître Marie-Dieudonné-*Maurice*, vicomte de Courpière. Notre amitié date du collège, nous avions huit ans. Elle naquit d'un malentendu. Sur des apparences dont le détail importe peu, Courpière me crut juif, et il m'invita chez le pâtissier un jour qu'il avait oublié son porte-monnaie. Le mien se trouva vide. Courpière, qui avait de la religion, fut bien aise d'apprendre que j'appartenais à la même que lui ; et comme il était déjà fort grand seigneur, il tint à honneur de me continuer des sentiments qui eurent désormais d'autant plus de prix à mes yeux que je les savais désintéressés.

Courpière m'apparaissait dès cet âge comme un personnage « représentatif ». Je tenais cette épithète de mes lectures prématurées, et je n'en comprenais le sens qu'à demi. Mon opinion sur lui n'a pas varié, mais elle s'est définie, et j'estime encore à présent, plus en connaissance de cause, qu'il représente à merveille sa caste, au moins l'état-major du dernier bateau. C'est pourquoi, dernièrement, je lui conseillai d'écrire ses mémoires, je veux dire les mémoires de sa jeunesse, qu'il n'a guère dépassée, ni moi. Je vis bien à son air que j'avais manqué de tact en lui proposant une besogne si intellectuelle ; mais il ne douta point que ses mémoires dussent être un document précieux, ni que sa figure méritât de passer à la postérité. Il me pria seulement de tenir la plume pour lui.

Toutes réflexions faites, cela présente certains avantages. Je ne dis pas que j'aie plus d'orthographe, car le vicomte s'y applique depuis qu'il est de mauvais ton de la réformer, et il accorde tous ses participes, même quand il n'y a pas lieu. Je ne dis pas non plus qu'il parlerait de lui-même avec moins de sincérité ou de clairvoyance que je ne pourrai faire : car il n'est pas dépourvu de psychologie, et il l'est tout à fait de pudeur. Enfin il possède une conscience raisonneuse, d'une dextérité surprenante pour justifier tous ses actes, sur des principes dont il ne s'avise qu'après coup, mais qui sont fondés *a priori*.

Malheureusement, dès qu'il écrit, c'est avec une si fâcheuse inexpérience que le plus sûr moyen de le juger tout de travers est de le juger par son style. On le croirait encore enfant, lui qui, à vrai dire, ne le fut jamais, rien qu'à voir sa grosse écriture tremblée. J'ai de lui des lettres à ses créanciers, puériles et pleurnichardes, que je ne publierai point : car on ne voudrait plus admettre qu'il a le génie de l'impertinence. Il ne manque pas de repartie, et il n'a pas dégénéré d'une grand'mère qui fut célèbre dans les *ana* du XVIIIᵉ siècle ; mais il rédige

comme s'il était plus bête qu'une oie. Dans la conversation, il n'use que de termes choisis, ou bien il a une façon de dire qui désencanaille l'argot. Dans ses correspondances, il s'exprime comme un sous-officier ; il a l'étrange manie d'ajouter à tous les noms propres des qualificatifs comme « cet animal » ou « ce cochon-là », et il écrit en toutes lettres les mots qu'il est séant de remplacer par des points.

C'est que M. le vicomte de Courpière n'a pas été élevé comme nous autres, petits bourgeois prétentieux, à tout apprendre pour ne rien savoir de positif ni d'applicable, et pour n'être que ce qu'on appelait jadis d'honnêtes gens. Il ne fut jamais un honnête homme, dans ce sens-là. Il soigna celles de ses facultés qui pouvaient le servir dans la lutte pour la vie, il ne se soucia point des autres. L'exemple, le conseil des siens l'encourageaient dans cette voie, d'ailleurs il n'en eût fait qu'à sa tête. Il ne perdit jamais de vue qu'il était né et qu'il n'avait rien. Bref, son éducation fut, comme on dit aujourd'hui, professionnelle. L'épithète surprendra d'abord ; mais elle souligne l'un des principaux intérêts de cet ouvrage, auquel je ne voudrais point qu'on refusât toute portée sociale, sous prétexte qu'il ne traite pas de celles des questions sociales qui sont à la mode.

J'ose dire qu'il pourrait servir de bréviaire aux jeunes gens d'un certain monde. On m'objectera que ce monde est peu nombreux, qu'il ne compte plus guère, que, socialement, il n'est qu'un organe sans fonction. Cela est vrai. Il subsiste, dans le corps social comme dans le corps humain, des organes qui ne servent à rien, et qui se nourrissent. Ils s'infectent aisément : la société est sujette, comme l'individu, à cette maladie en vogue de l'appendicite. Mais c'est le parasitisme qui est, à mon avis, la plus intéressante manifestation de ces organes-là : on entrevoit quelle sera la note dominante de M. de Courpière, et à quelles professions il aura fallu que son éducation professionnelle le préparât.

Je pense que l'industrie de M. de Courpière est susceptible des applications les plus variées ; mais, à l'âge qu'il a, il n'a pas encore pu l'appliquer ailleurs que dans le domaine de l'amour. Je n'aurai donc pas lieu de traiter d'autres sujets, et je suis bien heureux de cette spécialisation. Les intérêts les plus pratiques sont épurés et relevés par le sentiment. Les histoires d'amour sont plus agréables, elles sont aussi plus instructives, parce que l'homme s'y révèle tout entier, et qu'en même temps que ses ambitions, ses calculs, son entente des affaires, il y montre aussi, quelquefois, ses passions, le fond de ses idées, et jusqu'à sa philosophie de l'Univers. Je citerai don Juan, qui tient presque autant de discours métaphysiques que de discours amoureux. M. de Courpière est une façon de don Juan contemporain, toutes proportions gardées. Je veux toutefois signaler dès à présent deux différences capitales entre ces deux héros. Premièrement, don Juan était « libertin », c'est-à-dire libre penseur : M. de Courpière fut toujours bien pensant. En second lieu, don Juan était désintéressé : j'ai déjà laissé à entendre que l'ordre actuel de la société, si défavorable à M. de Courpière, ne lui permettait point de maintenir une distinction trop scrupuleuse entre les fantaisies de son cœur et les considérations de son intérêt, ou même de sa subsistance

Je n'entreprendrai pas de l'en justifier : il aura, au cours de ces souvenirs, mainte occasion de faire lui-même son apologie. Je prie seulement mes lecteurs de vouloir bien suspendre leur jugement. Je ne ferais pas cette observation si je ne m'adressais qu'à des pairs de M. de Courpière, qui ont accoutumé depuis longtemps de voir les choses comme elles sont, ou bien à des hommes supérieurs qui voient la vie de haut, et qui finissent par trouver de la beauté morale dans tout ce qui a un caractère de nécessité. Mais le snobisme va sans doute me valoir beaucoup de lecteurs dans un milieu plus modeste, dont je comprends d'autant mieux les préjugés à cet égard que je les ai moi-même partagés longtemps. Il m'a fallu, pour les vaincre, être tout ensemble éclairé par une longue, une quotidienne intimité avec mon personnage, et aveuglé par l'affection que je lui portais. Je ne désespère pas d'amener au même point les plus timorés de mes lecteurs. Je ne leur demande qu'un peu de patience, ils s'y mettront.

Je vais maintenant faire le portrait physique du vicomte. Je rappelle que je le prends au début de sa neuvième année. Mais il n'a jamais changé. Ses plus anciennes photographies sont encore ressemblantes. Il suffirait de les regarder à la loupe ou de les agrandir. Le visage, qui est trop joli, a quelque parenté avec celui du roi de Rome peint par Lawrence, et les cheveux, pâles, sont peignés de même, ou plutôt ne le sont pas du tout, car il les a trop soyeux, trop fins et rebelles au peigne. Le front est bombé, sinon comme un front de penseur,

du moins comme un front d'enfant. Les yeux sont durs, éclatants, infranchissables, des yeux d'agate, où l'on se butte quand on le regarde en face avec la prétention de le pénétrer. Les traits sont accusés, bien que délicats, la bouche assez grande, il ose avoir un nez. Les extrémités sont fines, mais non petites. Ce sont là les vrais signes de race, bien que les gens qui n'y entendent rien croient justement le contraire.

Il paraît frêle, et il est athlétique. Il paraît petit, et il est sensiblement au-dessus de la moyenne. Il paraît efféminé, et il est physiquement l'homme le plus homme. Il a une tournure charmante et, sans aucune recherche dans sa mise, il est toujours mis en perfection. N'importe quels vêtements lui vont. Il a souvent, par plaisanterie, essayé les miens qui, faits à ma mesure, m'habillent mal et l'habillaient bien. Je lui demandai un jour s'il savait lui-même le secret de son élégance. Il me répondit que les vêtements sont comme le pain, qui a plus de saveur quand il est volé : ils ont plus de chic quand ils ne sont pas payés.

Je l'ai toujours vu plaire, et il n'a rien de l'homme sympathique. Il séduit les gens d'autorité. Il fait ce qu'il faut, mais avec condescendance. Il a d'ailleurs cette condescendance vis-à-vis du premier venu. On dirait que c'est un métier qu'il exerce, et qu'il n'a pas la liberté ni le droit de choisir. Je ne lui trouve de vraiment déplaisant que la voix, qui est rauque et mal timbrée. Mais cela encore est bien du Faubourg. — Je dois mentionner ici que la grand'mère dont il est question plus haut, passe pour avoir été fort complaisante à ses laquais. Cela n'a aucune importance. Il est manifeste que la noblesse actuelle a gardé tous ses traits distinctifs, malgré les oublis d'antichambre. Le même phénomène d'endurance est observable en Egypte, où la race indigène, la plus fréquemment conquise et la plus croisée de toutes les familles humaines, est demeurée identique à elle-même depuis des milliers d'années.

J'ai un souvenir très net de ma présentation chez les Courpière, rue de la Ville-l'Evêque. Plusieurs camarades m'avaient déjà invité à venir les voir chez eux, mais comme ils m'auraient invité à jouer avec eux. Maurice m'en pria d'un autre ton, qui me fit sentir qu'il s'agissait d'une faveur notable et d'une fortune inespérée: car enfin son caprice m'introduisait tout petit dans un monde où ma naissance ne m'appelait pas, et dont j'aurais eu bien de la peine à forcer les portes plus tard. J'étais assez bourgeois pour apprécier à leur valeur de telles relations ; mais je décidai que je ne m'étonnerais de rien.

Maurice vint à ma rencontre dans l'antichambre et me guida lui-même jusqu'au salon, second Empire et fort défraîchi, mais assez obscur pour faire encore de l'effet. Je vis d'abord, dans une bergère, au coin du feu, une femme si svelte et si jeune que je la pris pour la sœur de mon ami. Il l'appela maman. Je ne fis pas un geste et je ne dis pas un mot qui indiquât ma méprise, mais elle fut devinée et me valut un des plus bienveillants regards de femme que j'aie reçus de ma vie. Auprès de la comtesse, et debout contre la cheminée, était un homme d'un certain âge, à favoris gris, second Empire comme le mobilier : très grand, très carré d'épaules, fort distingué de visage et beaucoup moins de corps. J'allais tout de suite lui tendre la main comme au maître de la maison, quand il entra un nouveau personnage, que Maurice mit un peu de hâte et d'affectation à appeler papa. Je rougis sans savoir pourquoi. J'ai trouvé depuis, dans *la Parisienne* de Becque, une scène analogue, mais plus franchement comique.

Dès que l'on était admis chez les Courpière, c'était sur le pied de l'intimité. J'y eus mon couvert. J'observai que, tantôt l'un, tantôt l'autre, il manquait toujours quelqu'un aux repas. C'était plus souvent le comte, et cela me paraissait naturel parce qu'il avait l'air de ne pouvoir tenir en place. Il avait alors plus de cinquante ans et n'en paraissait pas quarante : petit, mince, jouant des coudes comme s'il eût toujours été au milieu d'une foule et affairé à se pousser au premier rang pour mieux voir le feu d'artifice. L'homme d'âge du premier jour, qu'on appelait le baron Duval, était plus assidu aux déjeuners, bien que marié ailleurs. La chère était médiocre, mais le service du meilleur ton, traditionnel et familier. Je fus vite blasé de toutes ces choses, et je n'eus bientôt plus qu'un objet d'étude, qui était mon ami en personne. C'étaient surtout ses façons d'être avec sa mère auxquelles je ne pouvais point m'accoutumer. Elles m'ahurissaient, elles me choquaient, et elles me transportaient d'admiration.

Il n'y avait pas du tout entre eux de cette familiarité physique qui est de mise entre une mère et son fils. Elle ne l'interrogeait pas sur sa santé comme quelqu'un qui a le droit et le devoir d'y regarder de près. Elle ne se mêlait point de sa toilette et ne

fût pas entrée dans sa chambre pendant qu'il s'habillait ou quand il était couché. Il était moins réservé avec elle qu'elle ne l'était avec lui et pénétrait chez elle à toute heure, frappant, mais entrant aussitôt qu'il avait



Il ne la respectait que comme une femme.

frappé. Enfin, il était homme avec elle, et homme aimé. Il ne la respectait que comme femme, et lui parlait sur un ton de galanterie où il y avait un peu de moquerie imperceptible. Du moins, c'était ainsi quand ils se trouvaient seuls, ou avec moi, qui ne comptais pas ; en présence des étrangers, ils ne se disaient pas quatre paroles, et ils n'échangeaient que des regards ou des sourires d'intelligence.

Le jeudi, nous faisions souvent des promenades tous les trois. C'était le plus grand plaisir de la comtesse. Elle nous emmenait tout bonnement à la Muette ou au Jardin d'acclimatation. Sa jeunesse tardive corrigeait un peu notre précoce gravité. Nous devenions, en sa compagnie, insouciants et gais comme de petits étudiants, et elle avait aussi je ne sais quoi d'une grisette très raffinée. On me gardait ensuite à dîner. Mais je n'avais pas faim ces jours-là. Aussitôt de retour, la comtesse perdait son entrain. J'étais un peu amoureux d'elle toute la soirée.

Parfois, au lieu de rentrer avec elle rue de la Ville-l'Evêque, Maurice la renvoyait pour continuer la promenade seul avec moi. Elle en paraissait toujours affectée, sans jamais faire aucune objection. Maurice lui signifiait sa fantaisie dans une forme irréprochable, mais avec une fermeté, une dureté qui me surpassaient. Je me souviens qu'un jeudi, comme nous étions à pied à la porte Dauphine, il lui déclara brusquement que nous allions la quitter pour entrer tous les deux au Pavillon Chinois. Il ajouta : « Je n'ai pas d'argent ». Il la regarda en face. Elle baissa les yeux. J'étais gêné. Après un temps, elle tira son porte-monnaie de son manchon. Elle allait l'ouvrir. « Vous n'y pensez pas ? dit Maurice avec un étrange accent. Vous ne voudriez pas qu'on me vît recevoir de l'argent d'une femme, ici... en pleine avenue du Bois... sur le talus des fortifications ?... » Le porte-monnaie disparut de nouveau dans le manchon, mais la main de Maurice s'y insinua. Mme de Courpière ne se rendit pas sans lutte. Mais c'était apparemment pour rire ? Et, en effet, ils riaient de si bon cœur tous les deux... Maurice rit avec plus de franchise quand il l'eut emporté et qu'il tint sa proie en poche.

— Alors, c'est moi qui n'ai plus rien maintenant ? dit la comtesse, un peu penaude.

— Je vais vous payer un sapin.

Il appela un cocher auquel il donna quarante sous. Nous entrâmes ensuite au Chinois. Je n'avais plus soif.

Le comte de Courpière se trouva là. Il nous invita à sa table. Nous n'eûmes donc point à user du bien mal acquis, et j'en fus fort aise. Le père et le fils avaient aussi, vis-

à-vis l'un de l'autre, des procédés assez extraordinaires. Le comte parlait au vicomte sur le ton d'un colonel qui parle à un lieutenant, et le vicomte lui répondait comme un lieutenant qui est persuadé que les avantages de la jeunesse valent bien ceux de la hiérarchie. M. de Courpière affectait dans ses propos une rudesse de convention. Il préconisait volontiers l'éducation américaine, et notamment l'usage de livrer les jeunes gens à leurs propres ressources dès qu'ils ont atteint leur majorité. Il laissait d'ailleurs entendre que l'âge de la majorité, qui pour le commun des mortels est de vingt et un ans, mais pour les monarques quatorze ou quinze, peut bien être dix-huit ans au plus pour les vicomtes.

Il ajoutait que, du moins pour les menus plaisirs, un garçon tourné comme le sien n'avait nul besoin d'être subventionné. Mais il ne risquait cette plaisanterie qu'avec une extrême réserve, et au moyen de sous-entendus délicats. Certes, il ne révoquait pas en doute le droit qu'ont les gens d'une certaine qualité sociale à vivre de leur nom et, le cas échéant, de leur corps. Mais il n'aimait pas à poser cela en principe ni à le formuler comme un *habeas corpus*. Il l'enveloppait de littérature, ou plutôt de romantisme. Il rappelait qu'une armure et un cheval sont présents qu'un homme a toujours pu accepter de sa maîtresse, et il feignait d'ignorer que, dans la vie contemporaine, on a plus à régler de comptes de boulanger que de comptes d'armuriers. Enfin, il ne paraissait attaché à ces vieilles mœurs que par un goût de la tradition et par un culte superstitieux du passé, au lieu que le vicomte son fils ne dissimula jamais, quand il s'y conforma lui-même, que ce fût par nécessité et par raisonnement. C'est dans ces riens que l'on touche vraiment la différence de deux générations.

Le chef-d'œuvre de la tenue de mon ami était dans ses rapports avec le baron Duval. Il y apportait juste, de respect, de froideur et de dignité, les doses qui convenaient. Moi, dès que par hasard je me trouvais en tiers avec la comtesse et le baron, je ne savais plus quelle mine faire : Maurice n'avait qu'à survenir, il mettait tout le monde à l'aise à force d'y être lui-même. Il aurait pu servir de modèle à n'importe quel mari. Au fait, je crois bien qu'il servait de modèle à son père.

Ce tact paraîtra d'autant plus admirable si l'on songe qu'il n'était que de pur instinct : Maurice de Courpière ne pouvait rien deviner de certains arrangements sociaux, ni rien y comprendre, pour la bonne raison qu'il n'avait pas même la moindre idée de certains phénomènes de la nature : jusqu'à plus de quatorze ans, il resta d'une innocence parfaite. La candeur est le dernier trait qui achève cette physionomie.

C'est plus d'un an après, qu'il sut le rôle joué chez les Courpière par le baron, dans des circonstances dont je puis témoigner : car je me trouvais à ses côtés ce jour-là



— Alors, c'est moi qui n'ai plus rien maintenant?

Le comte de Courpière s'était marié deux fois ; il avait de son premier lit une fille presque aussi âgée que la comtesse actuelle de Courpière et le paraissant bien davantage, par l'effet d'un embonpoint démesuré. Yolande de Courpière avait épousé, l'année même où son père se remariait, un homme puissamment riche, le marquis de Limay, intelligent et même d'esprit acéré, mais de la pire grossièreté de langage et de façons. Il avait bien tenté de s'en corriger, mais, n'y arrivant pas assez vite, il avait jugé plus habile de cultiver cela pour s'en faire une originalité. Le marquis et la marquise de Limay avaient une fille, Simone, d'un an à peine moins âgée que Maurice, et qui eût dès lors été fort visée par les coureurs de dot,

si le marquis n'eût proclamé par avance qu'il la réservait au jeune duc de Bièvres, en considération du titre. Bièvres avait notre âge et était élevé à Stanislas. C'était un garçon assez insignifiant, et qui n'aurait eu l'air de rien du tout, s'il n'avait eu, par pis-aller, l'air d'un sacristain.

L'hôtel de Limay était boulevard des Invalides. Maurice y venait demeurer chaque fois que ses parents faisaient une absence un peu longue, c'est-à-dire très souvent. Sa sœur le défrayait alors de tout et lui donnait même son argent de poche. Le marquis, homme généreux et de mauvais goût, contribuait aux largesses de sa femme et les reprochait à son beau-frère abondamment. Je dînais boulevard des Invalides aussi fréquemment que rue de la Ville-l'Évêque. Maurice y occupait tout un appartement qui me plaisait bien, quoique sous les combles et mansardé. Je montais l'y chercher et nous descendions ensuite au petit salon, où l'on venait annoncer le dîner. Il fallait traverser le grand salon, que l'on n'allumait guère, ou point. Un soir, comme nous le traversions, nous entendîmes des cris inarticulés qui venaient de la pièce voisine: le marquis de Limay avait avec la marquise une petite altercation. Nous n'eûmes garde de les interrompre et, pour mieux attendre qu'ils eussent fini, nous nous installâmes dans les meilleurs fauteuils.

Il paraît que le comte de Courpière, ayant pris la veille une culotte, était venu dans l'après-midi taper son gendre. Le chiffre, que j'entendis, était si fabuleux que je n'en voulus pas croire mes oreilles. Le marquis avait payé, mais il prenait sa revanche. L'épithète dont il usa d'abord le plus souvent était celle de vache à lait, qui ne pouvait s'appliquer qu'à lui-même et était sans conséquence ; mais d'autres mots malsonnants suivirent, qui étaient plus significatifs et, cette fois, bien à l'adresse du comte, de la comtesse et du baron Duval.

Je me souvins d'avoir lu quelque part des histoires d'enfants, dont tout le caractère a été déterminé par des révélations de ce genre-là. Je fus aux cent coups. Il me sembla que ce butor de Limay était en train de me gâter mon ami. Je changeai de place pour aller m'asseoir tout près de Maurice et je lui témoignai ma tendresse par une pression de main inopportune. Il me repoussa. « Es-tu bête ! Tais-toi donc ! » Il ne voulait pas en perdre un mot.

Le marquis changea de thème tout d'un coup et déclara qu'il voyait dans le jeu de la comtesse de Courpière, qu'elle avait l'arrière-pensée que Maurice épousât Simone de Limay, qu'elle pouvait compter dessus et boire de l'eau, qu'il ferait de sa fille ce qu'il voulait, c'est-à-dire la duchesse de Bièvres. Je rougis comme un coupable, car moi, j'avais toujours eu l'idée de ce mariage ; je n'en avais dis mot à personne, bien entendu, mais il me paraissait si naturel que je m'étonnais naïvement que l'on n'y songeât point. A cet instant, Maurice se leva, feignit de se heurter à un meuble en traversant le grand salon dans l'obscurité, et aussitôt, tournant le commutateur, il alluma le lustre d'un coup. « Tu fais des économies d'électricité ? » dit-il, fort calme, à son beau-frère qui s'était tu.

Malgré l'habitude qu'on avait des scènes, le dîner eût été morne sans la charmante présence d'esprit de Maurice, qui fit les honneurs de la conversation. J'observai que, pour la première fois, il prenait garde à sa nièce, et je ne doutai pas que la sortie maladroite et injuste de son beau-frère eût eu pour unique effet de lui suggérer des desseins sur elle. Mais il m'a affirmé depuis qu'il n'avait jamais songé à l'épouser : d'abord, parce qu'il n'aurait plus su que faire de ses facultés, s'il avait assuré si tôt, et du premier coup fixé sa vie, par une trop heureuse et trop définitive spéculation ; et puis, parce que cette idée de mariage lui avait été soufflée, et qu'il ne voulait faire état, dans la conduite de ses affaires, que des idées qui étaient de son propre fonds. Je lui demandai alors s'il avait eu dessein de la séduire, par malice, ou même tout bonnement par perversité ; mais il me rappela ce que j'ai dit, qu'à cet âge-là il ne savait pas à la lettre ce que c'était que de séduire. Il ne s'y employa pas moins dès ce soir-là, sans savoir où il allait ni ce qu'il voulait, et ce fut un chef-d'œuvre de l'instinct, mais un chef-d'œuvre.

Les circonstances le favorisèrent, il a toujours été aidé. Les Courpière naviguant sur le yacht du baron Duval, Maurice passa la plus grande partie des vacances à Limay. J'y fus invité. Bièvres l'était aussi, et voilà tout, car les séries ne commençaient qu'en automne. La situation du pauvre Bièvres était lamentable. Fiancé avant l'âge, il n'osait être enfant avec sa fiancée, et ne savait pas être homme. Il l'assommait, et elle le fuyait. Le marquis lui reprochait déjà la dot. Bièvres, par peur de la perdre, faisait le gros dos et avalait tous les sarcasmes. Enfin, étant agréé officiellement, il avait plutôt l'air d'un amoureux transi, rebuté par sa belle et contrarié par les parents.

Maurice joua le rôle de Providence. Il lui suffit de se mettre en tiers entre ces deux victimes que le tête-à-tête ennuyait. Ensuite il leur rendit leur âge, en affectant lui-même une gaieté joueuse qui n'était ni dans sa nature, ni dans ses goûts. Ce fut une détente. Simone eut joie à s'apercevoir que son fiancé ne lui déplaisait plus : mais son oncle lui plaisait bien davantage et lui semblait un personnage autrement important. Il va de soi que Bièvres adorait Maurice : c'est dans l'ordre, même à ces âges-là.

Cela se compliquait d'on ne sait quoi de plus louche. Somme toute, Maurice n'avait servi que d'instrument pour établir une intimité entre deux amoureux qui ne s'entendaient point. Cet emploi de truchement et d'intermédiaire lui parut avantageux et il s'y renferma, mais il en tira le meilleur parti. Quand nous allions en promenade, Simone était toujours en retard. Qui pouvait l'aller relancer dans sa chambre? Ni moi, ni encore moins Bièvres. Mais son oncle, cela ne tirait pas à conséquence. Elle fut souffrante pendant plusieurs jours. Il lui porta les messages oraux, et même écrits, de son prétendu. Il ne se hâtait pas de redescendre et lui tenait compagnie l'après-midi entière.

Lorsque Simone reparut, j'eus peine à la reconnaître, sans pouvoir définir ce qu'il y avait en elle de changé. J'observai surtout qu'elle se troublait et qu'elle rougissait pour la moindre chose, et que Maurice avait maintenant avec elle les mêmes façons que j'ai dit qu'il avait avec sa mère. Il n'était plus question de jouer, la chaleur nous servait d'excuse pour ne plus courir, et nous faisions des pleine-eau dans l'étang.

Vers la mi-septembre, les Courpière allèrent à Courpière, et Maurice décida d'y aller aussitôt avec moi. Simone nous prit à part et nous pria de ne partir que le surlendemain, le lendemain étant l'anniversaire de sa naissance. Maurice fit un signe de consentement. Je vis qu'elle allait pleurer, et je m'éloignai par discrétion.

Le marquis de Limay donnait à sa fille, chaque année, une perle et une pièce de cent francs. Le matin de notre départ, étant prêt d'avance, j'allai dans la chambre de Maurice, qui était encore passablement débraillé. L'instant d'après, Simone y entra, elle ne parut point se soucier du déshabillé de Maurice, mais je vis que ma présence la contrariait. Je fus encore discret, mon ami m'a conté la suite.

Il paraît qu'elle se jeta à son cou et lui déclara qu'elle ne voulait pas le laisser partir sans lui faire un cadeau : elle lui apportait la perle reçue la veille, qu'elle le suppliait de faire monter en épingle. « Tu es folle, dit-il. On me demanderait où j'ai volé une perle de ce prix-là, et on s'apercevrait qu'elle manque à ta collection. » La petite s'entêtait. Il eut une inspiration : « Puisque tu tiens absolument à me donner quelque chose, donne-moi ta pièce de cent francs. »

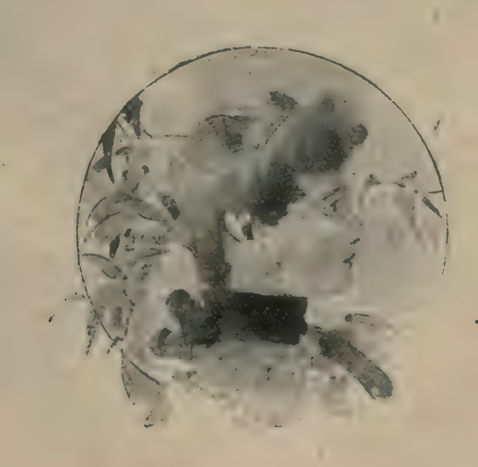
Elle parut fort embarrassée.

— C'est que, murmura-t-elle...

— C'est que?

— Bièvres me l'a demandée aussi et je la lui ai déjà donnée.

Maurice riait aux éclats en me le racontant. Il eut de ce jour-là une certaine considération pour le duc de Bièvres, qu'il avait regardé jusqu'alors comme un sot.





ELLE ÉTAIT GRANDE, SAUVAGE ET BRUNE, AVEC DES YEUX DE CIGARIÈRE.



Elle ne s'asseyait que pour lire la Bible, devant une fenêtre d'où elle voyait le jardin de Panthemont.

II

Mlle LUCILE

J'ai dit que Maurice de Courpière recevait déjà une manière d'éducation professionnelle, pendant que nous faisions notre stage dans l'idéal. Une autre originalité le différenciait de ses petits camarades bourgeois : il avait une famille. Nous autres, nous avions un papa, une maman, au besoin des sœurs et des frères : cela constitue un foyer, et non pas une famille au sens véritablement social du mot, une famille organique. Nous ne sentions pas la moindre circulation réelle entre nos collatéraux et nous, à vrai dire nous ne dépendions pas même de nos ascendants : nous étions des individus épars, ayant juste quelques rapports, agréables et utiles, d'affection et de protection réciproques, avec cinq ou six individus de sexes et d'âges divers, détachés et isolés comme nous.

Courpière était de sa famille et de sa maison. Cela était tout ensemble instinctif et réfléchi. Il voulait en être. Je me demande pourquoi il y tenait tant : il n'y avait pas d'intérêt et je ne l'ai vu aimer de cœur personne des siens. Il faut croire pourtant que ce besoin d'une famille est bien inné chez l'homme, car moi qui n'en avais pas, j'adoptai sans y penser celle de mon ami, au point d'en qualifier certains membres de « cousin un tel » ou « cousine une telle ».

Au reste, je connaissais tous ces gens-là et je les fréquentais autant que Maurice lui même. Ses relations avec la plupart se bornaient à des visites de jour de l'an, qu'il faisait strictement et qui lui occupaient toutes ses vacances de janvier. Je ne me fusse point résigné à demeurer si longtemps sans le voir. Comme je n'avais guère de visites à faire pour mon propre compte, je faisais les siennes avec lui et avec la comtesse de Courpière. Je passais donc chaque année une revue de cette famille traditionnelle, qui était avec cela bien moderne par sa bigarrure.

J'ai idée qu'il y a deux cents ans, il y a cent ans, mettons jusqu'à la Révolution, ou bien tant qu'il a survécu des nobles de l'ancien régime, les familles devaient présenter une certaine unité de style, comme les ameublements ; qu'en d'autres termes, sous Louis XIV ou sous Louis XV, une famille était Louis XIV ou Louis XV comme ses tables et ses fauteuils, sauf les différences individuelles, moins tranchées qu'aujourd'hui, et celles provenant de la résidence à Paris ou en province, et de la fortune ou de la pauvreté. La famille de Maurice était, comme notre mobilier d'aujourd'hui, un vrai bric-à-brac. Tous les Courpière étaient de style, mais des styles les plus disparates, conservés pour té-

moigner chacun d'un des âges de notre histoire, et réunis pour la curiosité. Il y avait même, comme dans les meilleurs ameublements, quelques pièces moins heureuses, de magasin de nouveautés, je veux dire quelques oncles ou cousins bourgeois, résidus de mésalliances utiles.

Nous commencions notre tournée par le plus franchement plébéien, un octogénaire à peau rose, hérissé de poils blancs en brosse. On l'appelait oncle Bernard. Il était ancien notaire et avait marié sa fille unique à un frère du comte de Courpière. La fille et le gendre étaient défunts, le vieux restait sans héritier à la tête d'un revenu colossal, dont il ne dépensait pas dix mille francs. Il vivait dans un petit appartement froid, derrière Sainte-Clotilde. Les premiers de l'an, il recevait dans la salle à manger, garnie de huit chaises, d'une table carrée, d'un buffet de noyer pâle à filets noirs, et d'un poêle de faïence brune. Au milieu de la table était posée une merveilleuse coupe de Chine, prise à Pékin et offerte par un cousin amiral. Cette coupe était remplie de papillotes pour les dames. Il y avait à côté une boîte cylindrique en fer-blanc, pleine de bâtons de sucre d'orge pour les petits : j'ai vu Maurice, à dix-huit ans, prendre encore et sucer le sien par respect de la tradition. La comtesse se serait également fait scrupule de refuser du chocolat. Le vieux, qui était sourd, lui demandait des nouvelles de la famille à tue-tête, en brouillant les noms.

La cousine de Montils était le dernier rejeton, stérile, d'une branche de Courpière qui appartenait à la religion dite réformée. Le type de ceux-là s'était fixé à la fin de Louis XIV, et Mlle de Montils avait une figure qui portait la date de la Révocation. Je lui ai vu des bonnets, mais qui, sur elle, avaient l'air de coiffes Maintenon. Elle était très grande, dans un appartement bas de plafond ; allant, venant, active, ne s'asseyant que pour lire sa Bible, devant une fenêtre d'où elle voyait le jardin de Panthemont. D'autres ont leur âme dans leurs yeux : elle avait sa conscience dans les siens. Elle était intimidante.

La cousine de Mouillepied évoquait la Restauration et le culte secret de l'Empire. Non qu'elle datât de si loin, mais elle vivait parmi les reliques à peine défraîchies de sa mère et de son père, ancien officier de la Grande Armée. Le profil de son porte-aiguilles était une silhouette de Napoléon. Elle nourrissait une autre passion moins historique, et l'objet de cette passion n'était autre que mon ami Maurice. Elle ne s'en cachait pas, car elle avait des prétentions au romanesque, bien qu'ayant vécu platement. Son langage était libre, exalté et précieux. Elle appelait Maurice « son péché ». Je trouvais cela bien joli. Elle était ruinée et ne pouvait faire de cadeaux. Elle avait seulement pour les visiteurs, comme l'oncle Bernard, des papillotes de chocolat, et aussi dans une coupe de Chine, également choisie par l'amiral au Palais d'Été. J'observai qu'au lieu de laisser Maurice prendre au hasard sa papillote, elle lui en désignait une. Je ne la quittai point des yeux, et je m'assurai qu'il y avait un billet bleu sous le papier blanc. La parente pauvre avait dû se priver, durant des semaines, des choses de la première nécessité, pour épargner cela.

Maurice la remercia d'un regard qui valait bien des privations. Elle s'aperçut que j'avais surpris leur manège, et elle rougit. Je crois qu'elle fut heureuse d'avoir eu l'occasion de rougir, fût-ce devant un enfant.

Des souvenirs du premier Empire, nous passions à ceux du second chez les Sainte-Pazanne, dont l'hôtel semblait muré depuis le quatre septembre. Les rideaux triples s'opposaient à l'accès du jour, et c'est à peine si l'on voyait luire dans cette pénombre l'or des fauteuils somptueux qui passèrent pour être Louis XV sous Napoléon III.

Chez le baron Duval, c'était le même second Empire, mais ravivé par la lumière électrique. La baronne Duval était une beauté du septennat. Enfin, chez une sœur aînée de la baronne, l'œil retrouvait avec plaisir les claires décorations du dernier siècle et les boiseries Louis XVI, reproduites en pâtisserie. Cette sœur de la baronne Duval avait un fils qui peignait, et que Maurice appelait un préraphaélite de gouttière. Il avait dans son atelier des meubles *modern style*, et il était lui-même bâti comme eux.

Les parents ne sont pas toute la famille, et si on l'entend au sens traditionnel, les serviteurs en font partie. Je le savais, mais je ne pensais pas que la tradition pût être maintenue en ceci, vu qu'il n'y a plus de vieux serviteurs et que, entre autres, ceux des Courpière, du moins à Paris, sortaient des mêmes bureaux de placement que les domestiques de ma mère. Je croyais, en outre, qu'une grande dame devait traiter ses femmes de chambre avec un mépris écrasant. Je vis que la comtesse de Courpière causait avec les siennes très volontiers, comme cela se pratique dans le demi-monde. Dans le demi-

monde, cela se justifie par une égalité véritable, et s'explique par des complaisances de toutes les heures. La familiarité de la comtesse avec ses femmes n'est pas explicable par ce dernier motif, mais elle croyait se devoir à elle-même de traiter ses servantes moins en servantes qu'en filles d'honneur ; elle ne voyait d'ailleurs point de raisons pour témoigner à des domestiques moins d'égards ou de bontés qu'à d'autres personnes sans naissance : car la conscience qu'elle avait de sa propre supériorité sociale lui donnait un sentiment très vif de l'égalité d'autrui.

Maurice poussait encore beaucoup plus loin la familiarité avec les subalternes, et j'avoue que j'eus de la peine à m'y faire. Je l'ai vu, jusque dans l'adolescence, préférer la société des domestiques. Il n'en avait pas eu d'autre pendant beaucoup trop longtemps. A deux ans sa mère lui donna une bonne allemande : à douze ans il l'avait encore, l'on avait oublié de la renvoyer, elle couchait toujours dans sa chambre. Elle était du dernier bien avec le maître d'hôtel. Dès que le service du jour était fini, le maître d'hôtel mettait habit bas, endossait un veston et venait s'installer au coin du feu, chez Maurice. On gâtait l'enfant. On était si sûr de sa discrétion qu'on ne se gênait plus. On se tutoyait devant lui, on se tutoyait même tous les trois. Lorsqu'il était couché, la fraulein tirait les rideaux de son petit lit et les attachait au moyen d'une épingle de nourrice. Il dormait en paix. Il se sentait protégé, pas seul. D'ailleurs, il ne soupçonnait rien. Il avait seulement compris que mieux valait ne rien raconter à sa mère.

Sa discrétion n'empêcha point l'accident. Tout se découvrit par une grossesse de la fraulein. Mme de Courpière s'avisa qu'il était superflu de faire coucher personne dans la chambre de son fils, surtout deux personnes. Mais Maurice avait gardé le goût de l'atmosphère de domesticité. Quand je fis sa connaissance, il avait un petit valet de chambre de dix-sept ans, particulièrement attaché à sa personne. Il le tutoyait, au lieu qu'il disait vous à ses camarades. Il ne causait sérieusement qu'avec lui et, quand il était démangé d'exprimer des généralités sur l'existence, c'est à lui qu'il les adressait. Il me disait que ce garçon était son meilleur ami, j'en étais jaloux ! Il m'obligea et il m'accoutuma, par la suite, à supporter des promiscuités pires, car il rechercha toujours les gens de la plus basse extraction, préférant ceux qui ne font rien d'avouable à ceux qui servent, et ceux qui servent à ceux qui travaillent.

Les personnes à qui je l'aie vu marquer le plus de hauteur, étaient celles chargées de son éducation. Je crois qu'il flairait là une autre aristocratie où il ne pouvait pas atteindre, et qu'il affirmait la sienne par revanche. Il n'avait pas l'inélégance d'être cancre et l'indiscipline lui paraissait peu correcte, il était soumis à la règle. mais je crois qu'il ne pardonnait pas son obéissance aux gens qui l'obtenaient de lui. Je l'ai vu de même assez peu affable avec les médecins, dont il suivait les ordonnances fort exactement.

Il n'avait que peu de rapports avec ses professeurs de collège, étant externe et n'attirant guère l'attention sur lui dans les classes. A la maison, je lui ai connu deux précepteurs, et encore j'ai à peine connu le premier, un vieux, qui était bonhomme, mais qui avait des idées d'il y a un siècle et qui brutalisait ses élèves par principe : il fut souffleté par Maurice et jeté dehors par le comte. Son successeur n'avait que dix-neuf ans alors que nous en avions quinze. Il allait me plaire quand je m'aperçus, avec grande surprise, qu'il était totalement insensible à la séduction de Maurice et n'en subissait point l'ascendant. Maurice lui-même ne jugeait pas à propos de le traiter mieux qu'un autre malgré le rapport de nos âges. Moi, je le pris en grippe. Cela lui était bien égal, et il profitait de ses loisirs pour noircir du papier.

Néanmoins, les sentiments de Maurice à son égard, et par conséquent les miens, s'améliorèrent, quand nous nous aperçûmes, aux vacances suivantes, à Courpière, qu'il ne noircissait pas tant de papier, mais qu'il faisait la cour à Mlle Lucile.

La condition de cette Mlle Lucile dans la maison de Courpière est malaisément définissable. Le comte l'avait donnée pour institutrice, ou dame de compagnie, à sa fille Yolande, quelques mois avant de se remarier. Elle avait, à fort peu près, le même âge qu'Yolande et sa belle-mère. Elle ne se recommandait d'aucun diplôme, et, ce qui est pire, il suffisait de causer avec elle cinq minutes pour s'apercevoir qu'elle ne savait rien du tout. Sa moralité ne présentait pas davantage de garanties. Elle sortait de chez la marquise de Pontanevaux où on ne sait trop ce qu'elle faisait, sauf qu'elle conduisait volontiers le jeune Hélion de Pontanevaux à Madrid, en voiture, et qu'elle lui donnait des répétitions pour lesquelles, effectivement, aucun parchemin n'est requis. La marquise donna son congé à Mlle Lucile et, pour se débarrasser d'elle plus sûrement, n'hésita pas à fournir sur son compte les renseigne-

ments les plus flatteurs. Mais il suffisait aussi, pour les contrôler, de l'écouter dire trois phrases, car elle n'arrivait pas au bout de la troisième sans avoir lâché une si énorme indécence que, par contenance, on prenait le parti d'en rire. Il suffisait aussi de la regarder; elle était grande, sauvage et brune, avec des yeux de cigarière, évidemment moins apte à enseigner la grammaire qu'à danser la seguedille ou le fandango. Mais il se trouva que ce langage et ce physique amusaient Yolande et la comtesse de Courpière. Elles adoptèrent si bien Lucile qu'après le mariage d'Yolande avec le marquis de Limay, elles la gardèrent, indivise entre les deux maisons. L'institutrice avait sa chambre rue de la Ville-Lévêque et boulevard des Invalides, à Limay et à Courpière. Elle allait de chez l'un chez l'autre, sans même prévenir, sauf à la campagne, pour la voiture.


ELLE NE SE RECOMMANDAIT D'AUCUN DIPLOME.

Elle se rendait utile comme elle pouvait. Ainsi, lors de la naissance de Simone, elle assista Mme de Limay dans ses couches, et avec une compétence qui surprit d'abord. Mais elle avait des accès de verbosité hystérique, au cours desquels elle lâchait des confidences édifiantes, et l'on ne tarda pas d'apprendre qu'elle avait été sœur de charité, puis défroquée, et sage-femme. La marquise de Limay n'hésita pas à la laisser en contact avec sa fille Simone, sans toutefois lui imposer des fonctions régulières d'institutrice. Mlle Lucile était donc restée libre de ses mouvements, et c'est ainsi que cette année-là nous la vîmes arriver, comme j'ai dit, à Courpière, un matin de la fin d'août.

Cette arrivée me parut déplaire à la comtesse, bien que, à son ordinaire, elle n'en témoignât rien. Je fus curieux des motifs de sa contrariété. Je les découvris sans peine. La surveillance peu adroite qu'elle exerça, tant sur Maurice que sur Mlle Lucile, était assez significative. Elle n'ignorait pas l'appétit de chair fraîche qu'avait la personne, et la croyait venue à Courpière tout exprès pour tâter de Maurice qui était à point. Ce manque de clairvoyance me confondit, car le faible de Mlle Lucile pour le petit précepteur était bien manifeste.

J'en voulus aussi à la comtesse de tant paraître redouter une aventure pour son fils. Cela ne me semblait point maternel. Elle n'avait jamais été mère, mais femme. Elle l'était encore, mais, à présent, avec des airs de femme terrorisée. Je me demandais pourquoi. Il est vrai que Maurice ne la prenait pas en douceur. Il avait autant et plus d'exigences que naguère, avec moins de galanterie. Ses demandes d'argent se répétaient. Je n'en ai cité qu'une, comme la plus pittoresque. Il y mettait maintenant moins de plaisanterie. Les peurs trop visibles de la comtesse finissaient par se communiquer à moi. Je pensais aux faits divers de journaux où l'on raconte l'histoire de pauvres femmes du peuple, exploitées par de mauvais fils. C'est bien malgré moi que je faisais de tels rapprochements, j'aimais trop Maurice, mais je ne pouvais m'empêcher de les faire, et même de constater qu'il était plus effrayant que ces méchants drôles, étant plus de sang-froid, moins brut, raffiné au point de vouloir un témoin et de ne jamais persécuter sa mère que devant moi.

La comtesse prenait maintenant garde aux intimités de Maurice avec les domestiques. Qu'avait-elle à craindre? A coup sûr moins de ses gens que du marquis de Limay, comme on l'a vu. Depuis que mon ami était tout à fait grand garçon, elle se méfiait aussi des femmes de chambre. Il est vrai que Maurice, quand il les sonnait, ne s'inquiétait jamais de ce qu'il avait ou non sur le corps : cela prouve qu'elles ne comptaient pas comme femmes pour lui, et, de fait, je ne lui ai jamais connu d'aventures ancillaires. Et puis les secrets de Mme de Courpière, tels que je les savais, ne pouvaient guère être aux mains de ses femmes de chambre? Pas davantage aux mains de Mlle Lucile, j'imagine? Je ne puis expliquer cependant que par la crainte d'une trahison de l'institutrice, le souci qu'elle laissait voir d'empêcher tout rapport entre son fils et cette femme

Cependant Mlle Lucile et le précepteur se gênaient si peu qu'ils étaient la fable de la maison. La comtesse le sut et n'en parut nullement rassurée. J'avoue qu'elle n'avait pas non plus lieu de l'être. Nous faisions de quotidiennes promenades en compagnie des deux amoureux, ils s'exprimaient devant nous avec une entière liberté sur tous les hôtes, et notamment les maîtres du château, et nous auraient tout appris s'il nous était resté quoi que ce fût à apprendre. Le soir, on se réunissait dans la chambre de l'un ou de l'autre, on s'était dispensé de dîner pour souper de meilleur appétit : c'est Maurice qui fournissait les provisions, qu'il chipait à l'office. Il était d'une serviabilité charmante. Il faisait l'enfant. Mlle Lucile s'apercevait bien qu'il ne l'était plus et le précepteur ne s'apercevait de rien du tout. Je trouvais cela extrêmement plaisant.

Mme de Courpière profita d'un peu trop de bruit pour expédier le précepteur. Elle l'appela un matin dans sa chambre et eut avec lui une conversation dont nous ne sûmes rien. Le soir, il reçut une dépêche qui le rappelait d'urgence. Cette politique de la comtesse me parut fort maladroite, du moment que Mlle Lucile restait, et elle resta. Je ne doutai point qu'elle donnât le soir même à Maurice la place libre. Cette substitution, qui m'avait paru si plaisante quand elle n'existait que dans mon imagination, me scandalisa horriblement. Je me sentis lésé, d'autant que je prévoyais que je ne serais plus des petites fêtes, qu'on allait me faire des cachotteries et me laisser à l'abandon.

Mes craintes se réalisèrent, et au delà. Le soir, bien entendu, il ne fut pas question de souper. Maurice me dit bonsoir du ton le plus naturel, et ferma sa porte à clef ; mais j'étais persuadé qu'il ne passerait pas la nuit dans sa chambre. Le lendemain, je voulus m'assurer s'il découchait. Je l'espionnai, sans résultat, puis j'eus honte de l'avoir fait. Je n'étais pas sans excuse : j'étais affolé par le mystère que je sentais autour de moi. On ne me faisait plus de confidences, Maurice avait mauvaise mine, il était grave, silencieux. Enfin, il me délaissait, je n'existais plus. Je m'assommais. N'ayant rien à faire, j'étais toujours tenté d'espionner. Je résistais à la tentation, mais je ne pouvais m'empêcher de prendre garde à tous les bruits de la maison. Les moindres me réveillaient en sursaut. Je finis par perdre le sommeil, j'avais les nerfs dans un pitoyable état.

Sur ces entrefaites, Maurice eut à deux reprises des exigences d'argent qui tombèrent si exactement les jours où Mme de Courpière en recevait de Paris, que je me demandai s'il n'en était point informé, et par Lucile. J'eus à peine fait cette réflexion que j'en sentis l'absurdité. Personne ne m'avait informé, moi, et je savais aussi bien que Maurice ce que Mme de Courpière avait reçu. Quand il arrivait au château un pli chargé, ce n'était un secret pour personne. Quelquefois même on signait le registre à table.

Le seul instant de la journée où je ne fusse pas abandonné sûrement était le matin. Maurice entrait parfois soudain dans ma chambre, en tenue de bicyclette, et me disait : « Dépêche-toi, nous sortons. » Puis il se jetait tout de son long sur mon lit défait, et attendait, sans plus souffler mot, que je fusse habillé. Malgré ses façons moroses, j'étais tout heureux de me promener avec lui. Et puis le grand air me fouettait le sang et dissipait mon intolérable malaise ; mais il suffisait de la moindre impression désagréable pour m'affecter de nouveau, du moindre choc pour m'ébranler.



Elle lui donnait des répétitions pour lesquelles aucun parchemin n'était requis.

Ainsi, chaque fois que nous sortions à bicyclette, nous croisions le facteur. Sous prétexte de voir s'il n'y avait pas de lettres pour nous deux, Maurice jetait un rapide coup d'œil sur tout le courrier. Je n'aimais pas sa façon d'examiner les enveloppes.

Un matin, j'étais contre lui, je regardais par-dessus son épaule, il tenait une lettre chargée adressée à la comtesse. Il la rendit au facteur, qui referma sa boîte et partit. Maurice le suivait des yeux. J'eus la brusque vision du garçon de recette, qui, sur la fin de sa tournée, reçoit une balle de revolver ou un coup de couteau. La sottise de mes associations d'idées m'irrita, je sautai en selle. Je n'avais pas de jambes ce matin-là. Maurice n'était guère en train non plus. La promenade ne fut pas longue. Je me disais : « Pourvu que la comtesse reçoive sa lettre ! » Mais comment ne l'aurait-elle point reçue? A peine rentré, je passai deux ou trois fois dans le couloir devant la porte de sa chambre, dans l'idée que j'allais apprendre, d'une façon ou d'une autre, si elle avait reçu sa lettre ou non. Puis je pensai qu'il n'était guère prudent d'errer là. Si on le remarquait, et qu'ensuite il arrivât *quelque chose*, de quoi ne m'accuserait-on point?... Comment, « s'il arrivait quelque chose? » Quoi? A la fin, j'étais fou. Mais je vis une corbeille à papier qu'on avait portée dehors et laissée là, qui était pleine, et, dessus, les morceaux de l'enveloppe aux cinq cachets. Je respirai.

Sans doute j'aurais eu raison de mes nerfs si l'on m'eût un peu diverti, mais personne ne vint à mon secours, j'étais comme une âme en peine et, le soir, malade. Je fis effort pour dîner à table, mais je ne rentrai pas même au salon, je montai chez moi et me mis au lit. Je n'y étais pas plus tôt que je brûlai et grelottai de fièvre. Je m'endormis cependant ou, du moins, mes idées étaient si incohérentes que, dès que j'eus les yeux clos, je crus rêver.

J'entendis, au bout de je ne sais combien de temps, un cri, un cri rauque, sauvage, étouffé, qui venait si à propos dans mon cauchemar que je doutai d'abord s'il était réel. Je ne m'éveillai décidément que par l'effet d'une réflexion lente, et après avoir reconnu la voix de Maurice. Je sautai à bas du lit. Je m'habillai sommairement et, à tâtons, je passai dans sa chambre : il n'y était pas, et la porte qui donnait sur le corridor était ouverte. Vis-à-vis se trouvait la chambre à coucher de la comtesse et son cabinet. La porte du cabinet était entrebâillée, j'entrai. Il n'y avait qu'une bougie, mais je les vis bien tout de suite tous les deux : elle en peignoir, lui presque nu, le col de sa chemise déboutonné, nu-pieds. Un tiroir à terre, des papiers en désordre montraient qu'elle venait de le surprendre fouillant, volant peut-être.

Cela aussi rentrait si bien dans la logique de mes imaginations de la veille et de mon rêve interrompu, que je ne fus pas saisi comme j'aurais dû l'être. Ce qui m'impressionna, ce fut l'attitude de la mère et du fils. Ils se tenaient par la main, les doigts entrecroisés. J'ai dit combien il était fort, et elle frêle et flexible : eh bien! elle était la plus forte. Elle lui tordait la main et le poignet, comme on fait pour vous obliger à vous mettre à genoux. Ils luttaient sans rien dire, je les regardais et j'étais glacé. Mais tout d'un coup, elle eut je ne sais quelle ruse ou quelle lâcheté de femme, elle lui fit trop mal et il jeta un cri d'enfant. Elle en eut le cœur percé, elle le lâcha : « Emmenez-le », me dit-elle, sans seulement tourner la tête vers moi, et elle s'enfuit si vite que je n'eus pas le temps de lui répondre.

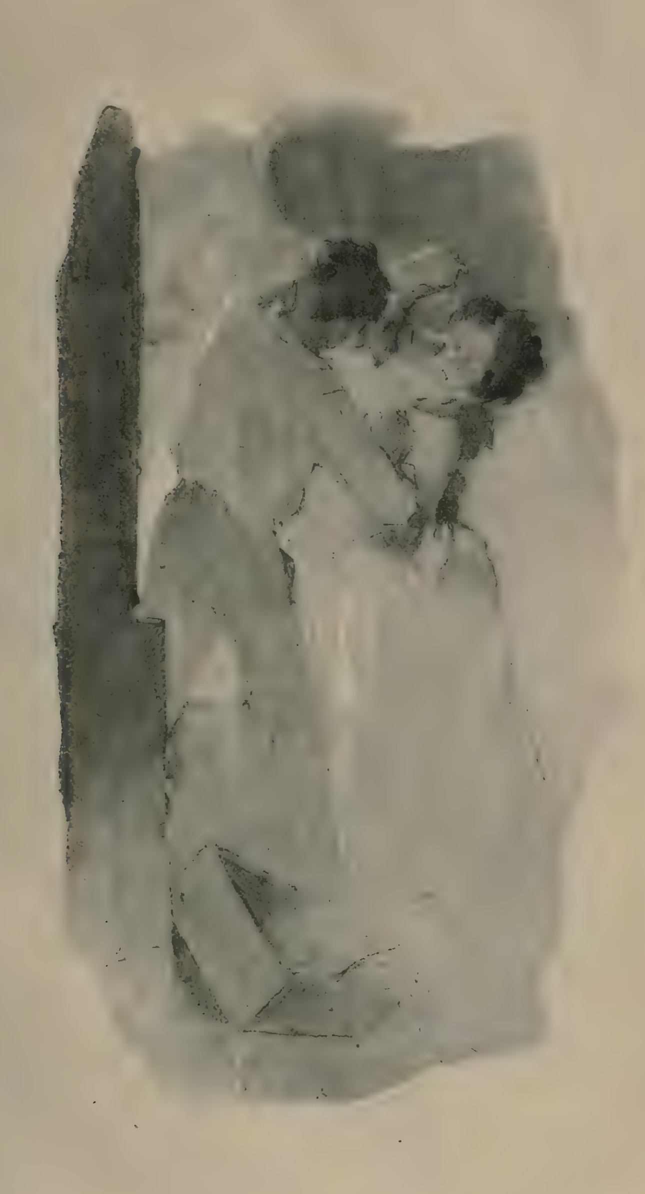
Maurice ne bougeait pas. Deux larmes séchaient le long de ses joues brûlantes. Je pris sa main, sa pauvre main froissée, et je ne pus me défendre de la caresser en la prenant. « Viens », dis-je. Il se laissa conduire. C'est la seule fois que je l'aie vu faible. Je le remis dans son lit et lui demandai : « Veux-tu que je te laisse? » Il me fit signe que non, je m'assis à son chevet.

Il était à la renverse, les yeux fixes. Une fois, deux fois, je voulus partir. « Reste », murmurait-il, je restais. Je le regardais, me disant : « Qu'y a-t-il dans cette tête-là? Quels combats s'y livrent? Quel remords y point? Ou quelle rage y bouillonne d'avoir échoué? Quels projets s'y ébauchent pour demain? » Au moins j'étais bien sûr qu'il ne pouvait rien s'y passer de vulgaire, le visage avait une expression trop farouche et trop noble. Pour la première fois, je croyais lire dans ses yeux impénétrables : j'y voyais passer l'âme des ancêtres, de ceux qui ont conquis et pillé.

Mais à la fin ces yeux tragiques s'apaisèrent, ils s'éteignirent, ils se fermèrent. Maurice dormait. Il ne s'était pas retourné, il n'avait pas fait un mouvement, il était allongé comme une statue sur une tombe. Il avait la beauté des morts et le prestige du

passé. L'aube apparaissait, elle me parut livide et sinistre, je rentrai chez moi brisé de fatigue et me couchai.

Quand je me réveillai, je vis d'abord Maurice. Il était debout au pied de mon lit, tout habillé pour sortir. « As-tu bien dormi? » me demanda-t-il simplement. Il me serra la main, et je compris que nous n'en dirions jamais plus long sur les événements de cette nuit. De tous les épisodes de notre jeunesse commune, c'est peut-être celui qui nous a le plus liés.





« Que ces jeunes Français sont osés, effrontés !... » disait-elle.



Elle ne disait rien, mais elle avait à chaque pas des peurs qui la jetaient contre moi.

III

LA CHUTE D'UN ANGE

Bien que nous eussions tous les deux l'âge de Chérubin, nous ne parlions jamais de l'amour ni des femmes. Maurice avait des airs de pureté froide qui ne suggéraient à aucun de ses camarades, et pas même à moi, l'idée de lui dire des gaudrioles. Il n'était pas devenu, comme nous autres, hypocrite, timide et dévergondé. Ses yeux ne fuyaient pas, ses regards étaient toujours aussi directs et assurés que dans l'enfance et n'en étaient que plus énigmatiques. Il ne rougissait jamais. Nulle émotion ne le surprenait assez vivement pour colorer son teint mat, je ne lui ai vu un peu de chaleur à la peau que les jours où la petite Simone manifestait trop naïvement sa stupeur et sa douleur de ne plus exister pour lui : il paraissait jouir avec sadisme de ce désespoir enfantin.

La décence rigoureuse de nos entretiens m'incommodait fort, je l'avoue. A cet âge, où l'on n'a que rarement d'autres dérivatifs, la débauche verbale est nécessaire. J'en étais quitte pour faire d'autres relations que Maurice, mais je me les reprochais comme des infidélités. Je me méprisais d'être asservi à de tels besoins, je méprisais bien davantage les partenaires qui me donnaient la réplique, et, par contraste, je haussais Maurice fort au-dessus de l'humanité.

En attendant, j'éprouvais une véritable souffrance de ne savoir pas du tout où il en était. Je pouvais douter s'il avait ou non pris ses premiers grades ! Somme toute, je ne lui connaissais que deux aventures, dont la première, avec Simone, ne comptait pas ; l'autre, avec Mlle Lucile, pouvait fort bien n'avoir pas abouti non plus. J'ignorais enfin s'il avait des curiosités, des aspirations, s'il était épris d'une sylphide à la façon de M. de Chateaubriand et de moi-même, si au point du jour « l'essaim des rêves malfaisants » le « tordait sur son oreiller », comme la plupart des adolescents bruns ou blonds, et encore comme moi.

Il fallait me résigner à cette réserve, et à beaucoup d'autres, pénibles pour un ami de ma trempe, qui savoure l'intimité dans ses minuties, et qui croit que les êtres se tiennent le plus par ce qu'ils ont de plus contingent et de plus individuel. Maurice différait de moi en ceci. Il ne faisait pas état des contingences. Je lui racontais, sans rien omettre, l'emploi de mes journées : mais il ne m'écoutait pas, et si j'avais le malheur de l'interroger à mon tour sur le trantran de sa vie quotidienne, il me répondait d'un ton sec que cela n'était pas intéressant. De même, au lieu que je ramenais à moi, comme

il est humain, toutes les questions sur lesquelles il nous arrivait de discourir, Maurice les mettait à part de lui-même, à un point convenable d'abstraction et de généralité. C'est la façon classique, elle est éminemment française, et Maurice de Courpière est éminemment Français. Il sait, de naissance, abstraire, généraliser et s'exprimer en termes nobles. Il n'a rien acquis par la culture, mais il doit beaucoup à l'hérédité. La sienne est éclectique, puisqu'elle le dispose également à inventer des formules heureuses et à forcer des serrures.

On avait beau le savoir haineux de toute intellectualité, ce rationalisme de sa conversation donnait quelquefois à croire qu'il avait de la philosophie, voire de la métaphysique. Au fait, il en a une, comme tout le monde. Mais sur ce chapitre l'hérédité le favorise moins : elle ne lui a pas transmis les connaissances de ceux de ses ancêtres, mâles ou femelles, qui, au début du XVIIe siècle, se passionnaient pour et contre Descartes, ou qui, un peu plus tard, s'entretenaient avec Fontenelle de la pluralité des mondes. Du moins, s'il y a retour atavique dans sa conception de l'Univers, il faut croire que la ressemblance, qui saute parfois une génération, a sauté pour lui sept ou huit siècles, car il ne pense pas autrement qu'un homme du douzième.

Je ne veux pas absolument dire qu'il soupçonne le soleil de tourner autour de la terre, et la voûte céleste d'être une voûte, où les étoiles soient fichées comme des clous. On lui a enseigné quelques éléments de cosmographie, qu'il a même retenus, mais ils n'ont jamais pénétré jusqu'à sa sensibilité, ni modifié son optique des choses. Son âme aristocratique ne se plie pas à l'humilité des conceptions de la science moderne. Il fait bande à part dans le mécanisme universel. La position centrale de la terre et la domination de l'homme sur les créatures sont à ses yeux moins des erreurs que des prérogatives perdues, et qu'il revendiquerait volontiers, au même titre que les privilèges bêtement sacrifiés par son arrière-grand-père dans la fatale nuit du 4 août. Je dois mentionner toutefois que la lecture de Jules Verne a élargi son idée du Cosmos : l'ampleur de son imagination va maintenant jusqu'à admettre des communications interplanétaires et des échanges de projectiles entre la terre et la lune.

Sur tous les points de la religion, sa croyance est littérale, et je me demande à ce propos pourquoi l'on persiste à dire : « la foi du charbonnier », en attribuant au peuple ce qui est la marque de l'élite. Il croit à l'immortalité de l'âme, mais on pourrait presque dire qu'il ne croit pas à la mort, tant il y pense peu. Il n'aurait aucune idée d'au-delà, s'il n'avait, un jour, vu de ses propres yeux tourner une table.

Il sait des dates d'histoire (il a le même talent pour retenir les numéros téléphoniques) : il n'a aucun sens de l'histoire même, c'est-à-dire des changements de l'humanité. Vous ne lui mettrez pas dans la cervelle que les hommes aient été jadis, et puissent être un jour, différents de ce que nous les voyons. Si vous lui dites cela, vous le ferez rire, comme un enfant à qui on fait des contes à dormir debout. En revanche, il a un sens assez délicat de la diversité des races, et, par suite, il n'a pas trop la superstition de Paris. La Révolution française est pour lui comme un de ces cauchemars qu'on ne se rappelle pas très bien quand on se réveille. On dirait qu'il en a été personnellement victime, car il en parle avec une animosité personnelle. Comme d'ailleurs il n'en connaît pas le premier mot, il est un peu à cet égard dans la situation d'un homme qui a reçu un grand coup de bâton sur la tête et qui souffre de la contusion sans se rappeler le coup, parce que ce coup de bâton lui a justement fait perdre la mémoire. Malgré sa peur de quatre-vingt-treize, il s'est dit quelque temps républicain : il l'a été sincèrement, par fantaisie de trahir, au moins en paroles, la cause qu'il était né pour servir. Il n'avait pas de raison pour mieux traiter par la suite la cause qu'il avait adoptée, et en effet il a passé tout d'un coup dans l'opposition la plus incertaine et la plus violente. Il a enrichi à cette occasion son vocabulaire politique de quelques-unes de ces expressions de sou-off mal embouché, qu'il réservait jusque-là pour sa correspondance.

Mais rien n'est plus contraire à son tempérament que de faire l'énergumène. Il s'en tient d'habitude au ton de la bonne compagnie, et les opinions extrêmes lui sont interdites, par l'impossibilité où il serait de les formuler avec convenance. C'est ainsi qu'il ne fut jamais pessimiste à proprement parler, bien qu'il eût le plus naïf et le plus profond mépris de ses contemporains. De même, et bien qu'il dépiaute fort habilement tous les préjugés de la morale, son nihilisme n'a rien d'effrayant : d'autant que sa religion restaure sur l'heure ce que son analyse a sabré. Cette piquante contradiction est l'originalité de [illegible] et fait de lui,

comme on dit vulgairement, un type dans le genre de Pascal.

Mais je me laisse aller à faire l'inventaire de ses idées... J'en reviens à nos entretiens d'adolescence, dont le principal ou l'unique sujet était l'avenir de Maurice. Il était préoccupé de sa carrière comme un simple roturier. Il faisait d'avance la théorie de sa vie, théorie valable pour tous ses pareils, car il généralisait comme j'ai indiqué, et il disait plus volontiers « nous » que « je ».

Il ne se dissimulait point qu'il entreprenait la lutte pour l'existence dans des conditions matérielles fâcheuses. Il refusait pourtant de convenir qu'il y fût tout à fait désarmé. Comme le père de La Fontaine, dont le plus précieux legs est un bon conseil, la vieille noblesse n'a transmis à ses descendants, faute d'avantages plus solides, qu'un idéal, mais qui peut être fécond. Déracinée de ses provinces où ses privilèges représentaient ses services, domestiquée par des rois qui l'astreignaient à dépasser ses revenus et à tenir le surplus de leur munificence, elle a, de génération en génération, au cours de deux siècles, acquis l'habitude de consommer sans produire, de servir avec dignité à tout, et de recevoir, sans être diminuée, des gages ou des gratifications. Cette habitude est ce qu'elle a laissé de plus utile à ses représentants d'aujourd'hui.

Ils en peuvent continuer l'exercice avec d'autant plus de facilité qu'on les forme dès l'enfance à ne point confondre l'honneur et l'argent : ils les distinguent donc, ils vont même jusqu'à croire qu'il n'y a point de rapport du tout entre les deux. Evidemment, cela n'est pas très rigoureux et peut entraîner des inconvénients, mais ils sont moindres à coup sûr que ceux de la ploutocratie. C'est ce que pense le vicomte de Courpière, et je l'ai toujours entendu déplorer que, dans la société moderne, on fasse une manière d'assimilation entre la probité commerciale et la vertu, qu'on enseigne la parcimonie dans les écoles primaires et qu'on y donne, en guise de récompenses, des livrets de caisse d'épargne, qu'enfin on rabaisse le point d'honneur jusqu'à le placer dans le payement de ses dettes, de son loyer ou de ses échéances.

L'habitude que j'ai définie ci-dessus est susceptible d'applications diverses, dont la plus élémentaire comme la plus commune est ce qui s'appelle le « tapage ». Qu'on ne se trompe pas à l'ignominie de ce mot : il a été forgé dans une autre classe de la société où le tapage se pratique aussi, mais sans la distinction, sans la grâce, enfin sans le je ne sais quoi qu'y peuvent mettre des gens entraînés de père en fils, et depuis deux cents ans, à tendre la main. Sachant que Maurice de Courpière y pouvait être inimitable, je ne croyais pas lui faire injure en supposant qu'il s'y adonnerait. Au reste, j'avais des indices : on se rappelle que naguère il s'était senti attiré vers moi par l'idée trop avantageuse qu'il se faisait de ma fortune. Ah! comme je regrettais de n'être point le richard qu'il avait cru! Car je ne doutais pas qu'il fût obligé bientôt de se pourvoir d'autres amis mieux doués.

Il eut la bonté de me tirer de cette inquiétude quand je la lui exprimai ingénument : il était résolu à ne point pratiquer le tapage. Non qu'il méconnût l'art supérieur que l'on y peut déployer, ou qu'il fût inconscient de ses propres aptitudes ; mais vraiment trop de gens s'en mêlent qui ne sont pas nés, et bien qu'aux yeux des connaisseurs on se puisse ordinairement distinguer de ces gens-là, il est aussi trop facile d'être confondu dans une foule sans nom. Un autre scrupule l'arrêtait : le tapage lui paraissait trop simple, d'un profit trop immédiat, et il y répugnait, comme il avait répugné naguère à la chance trop soudaine du mariage riche. Encore une fois, il voulait exercer toutes ses facultés et être pour quelque chose dans sa fortune. Il aimait le sentiment de l'effort, à condition, bien entendu, que cet effort ne fût pas du travail dans le sens roturier du mot.

Je songeai alors aux ressources qu'il a été jadis de bon ton que l'on tirât du jeu. J'osai lui en toucher un mot, avec d'autant moins d'embarras qu'il ne s'agissait, somme toute, que d'un avenir encore hypothétique et lointain, Maurice étant mineur et ne pouvant faire partie d'un cercle ni jouer. D'ailleurs il me répondit qu'il comptait bien ne jamais toucher une carte, et il m'en donna les raisons : c'est pour le jeu comme pour le tapage, trop de gens de basse condition s'en mêlent ; et ils n'aident même pas la fortune : ils font tout bonnement leur matérielle. En outre, si, d'après les auteurs, il paraît qu'à la bonne époque on ait eu de l'indulgence pour certaines façons de jouer un peu libres, il ne paraît pas non plus que cette indulgence ait été universelle. On hésitait. On n'allait pas jusqu'à croire perdus des gens qui n'avaient que triché, mais on cessait d'avoir toute confiance en eux. Il est certain que, de nos jours, cette dernière façon de voir a prévalu. Courpière s'y rangeait, car s'il refusait de confondre l'honneur et l'argent dans les affaires,

dès qu'il s'agissait de jeu il n'en faisait plus la distinction. Il avait raison selon le monde, puisqu'on n'est pas déshonoré pour ne pas payer ce qu'on doit dans les dix ans, et qu'on l'est pour ne pas payer dans les vingt-quatre heures ce qu'on a perdu. C'est ce que Maurice appelait « l'exception de jeu ». Il l'entendait exactement au rebours de la loi.

On voit qu'il avait d'excellentes raisons pour ne s'engager dans aucun des chemins qui pouvaient lui être ouverts, et j'aurais été à la fin réellement inquiet de son avenir si je ne m'étais rappelé ce que son père disait toujours, « qu'un garçon bien tourné ne reste guère dans l'embarras ». Mais il va de soi que je n'abordais point ce sujet avec lui, puisque nous ne traitions même pas de l'amour en général. Je crois, tout bien pesé, que Maurice ne soupçonnait pas encore quels atouts il avait en main. On m'objectera qu'il a prouvé le contraire par sa façon d'agir avec Simone de Limay, et probablement avec Mlle Lucile. Cela ne signifie pas grand'chose, son instinct ayant suffi à le conduire dans ces deux affaires. Il en sortit si peu informé et, comment dirai-je? si neuf — oui, je le gagerais — si neuf, qu'il ignorait que cette nouveauté même eût un prix — sans aller jusqu'à la qualifier, comme un dramaturge célèbre, de capital. Entre parenthèse, on frémit à la pensée de tout ce que peut gâcher la jeunesse, faute d'être avertie à temps. Mais les hommes comme Maurice de Courpière sont toujours avertis, la Providence y veille; et il le fut en effet, par un petit événement que je vais conter. L'on m'excusera de me mettre en scène plus que de coutume : c'est qu'en vérité, je joue là-dedans un rôle de la première importance.

Vers la fin de l'hiver qui suivit l'épisode de la lettre chargée, la comtesse de Courpière rencontra chez une parente Mme l'archiduchesse Théodora, alors — comme presque toujours — en déplacement à Paris. Elle eut l'honneur d'être présentée à Son Altesse Impériale, qui daigna, le lendemain, la recevoir à deux heures, la retint, l'emmena dans sa voiture, la retint encore jusqu'à sept heures et demie, puis l'envoya s'habiller avec ordre de revenir pour dîner, entendre un acte à l'Opéra, passer une heure aux Tréteaux de Tabarin et ensuite souper. En quittant Mme de Courpière à trois heures du matin, Mme l'archiduchesse lui assigna un nouveau rendez-vous pour dix heures et la retint à déjeuner. Enfin, jusqu'au dernier jour, l'archiduchesse ne se montra plus sans être flanquée de la comtesse, du comte, et même du baron Duval. Tous trois étaient flattés, bien que de telles fréquentations leur dussent paraître toutes naturelles. Ils étaient aussi un peu las de n'avoir plus une seconde de liberté ni de solitude, de prendre sur leur sommeil, et de ne parler qu'à la troisième personne. Ils poussèrent un soupir de soulagement quand ils eurent mis l'Altesse dans son wagon réservé; mas ils n'étaient pas au bout de leurs peines, car elle les avait liés, avant de partir, avec une cousine à elle, qui, pour être de moindre importance, n'en était pas moins Sérénissime, et qui témoignait des mêmes facultés d'endurance lorsqu'il s'agissait de faire la fête.

Le mari de cette cousine était gouverneur de Raguse, avec le titre de duc. Mais Napoléon ayant eu l'indiscrétion de créer avant celui-ci un autre duc de Raguse, il avait adopté pour ses déplacements le titre suranné de margrave. Le margrave et la margrave de Raguse quittèrent Paris en mai. Ni Maurice ni moi n'avions fait leur connaissance, n'étant point de toutes ces expéditions nocturnes. Mais nous ne devions rien perdre pour attendre.

La margrave fut à peine de retour dans son gouvernement, après une tournée à Londres, Berlin, Saint-Pétersbourg et Vienne, qu'elle voulut revenir par le plus court à Paris. On était dans le fort de l'été, elle n'y trouva personne et elle écrivit à Mme de Courpière une lettre désolée. La comtesse y répondit par une invitation à la campagne, qui fut acceptée par dépêche.

Bien que l'on parlât de cette visite comme d'une corvée, je vis à la figure de mes hôtes qu'ils y attachaient du prix. Par contre, je m'étonnai qu'on ne fît point de préparatifs extraordinaires et qu'on n'organisât point de fête. Quand je vis quel bon enfant était la margrave, je compris que Mme de Courpière avait eu raison de ne pas l'assommer d'une réception solennelle, mais de lui donner l'illusion de l'intimité. Nous la reçûmes au bas du perron, ce fut la seule étiquette. Elle sauta de la voiture en poussant de petits cris de joie, elle embrassa Mme de Courpière sur les deux joues et, tout de suite, elle se mit à parler avec attendrissement de la campagne et des fleurs. Elle avait l'air d'une petite fille très grande, grasse et majestueuse. Son accent était russe, mais de ce russe particulier qui se gagne à Cannes. Le fond de son caractère paraissait plutôt allemand. Sa démarche franche rappelait celle des misses bien découplées que l'on voit se promener à grands pas sur les quais de Cowes ou sur les fa-

laises de Folkestone. Le haut de son visage, ses yeux, son front, la plantation de ses cheveux étaient plutôt belges, et elle avait une admirable peau blonde de Flamande ; enfin, je ne lui remarquai rien du tout de viennois.

Elle était exubérante, son époux était calme : d'ailleurs simple comme elle, aimable et sentimental comme elle ; un peu plus Allemand, et même étudiant allemand. Il n'avait rien pu laisser de son indélébile candeur dans les restaurants de nuit. Il était né fourré d'hermine, mais d'une hermine qui, par privilège spécial, ne se salissait pas dans les ruisseaux. Il paraissait uniquement soucieux de ne gêner personne. Il souffrait de l'étiquette, et chaque fois qu'on lui demandait : « Monseigneur veut-il ?... » son regard implorait tant de pardons et exprimait tant d'affectueuses prières qu'on croyait qu'il allait répondre : « Dis-moi *tu*. » Nul ne se fût permis une telle familiarité ; mais sa femme, par compensation, le tutoyait à bouche que veux-tu, et ne lui décochait pas une phrase sans l'appeler « trésor » ou quelque chose d'équivalent, en anglais, en allemand, en italien ou en russe : car elle assaisonnait toujours son français de quelques vocables étrangers. L'étalage de cet amour conjugal me toucha. Quand les princes daignent avoir les vertus de tout le monde, ils sont irrésistibles. Je fus conquis, et je ne crus plus un seul mot, jusqu'à nouvel ordre, des calomnies qui couraient sur la margrave : j'ai oublié de dire qu'on racontait sur elle des histoires de quartier latin, enfin qu'on la représentait comme une espèce de Mimi Pinson auguste.

Nous fîmes, dès l'arrivée de Leurs Altesses, un tour dans le parc. Maurice et moi, par modestie, demeurions un peu en arrière. Mais la margrave avait une excellente éducation princière et se faisait un devoir de ne jamais négliger aucune des personnes l'entourant, si négligeables fussent-elles. Elle ralentit donc son pas, et se laissa joindre. Pour se mieux mettre à notre portée, elle daigna prendre le ton de notre âge, et même un peu plus qu'il n'était nécessaire vu notre développement : mais nous lui en sûmes gré. Après deux minutes, nous étions de la dernière familiarité avec elle, et il nous paraissait tout simple qu'elle nous invitât, nous deux exclusivement, à venir tout à l'heure bavarder et prendre le thé dans sa chambre.

A cinq heures, nous y montâmes. Elle ouvrit sa porte elle-même. Nous avions cru devoir prendre des chapeaux, elle nous les retira elle-même des mains, nous supplia d'être à notre aise et se donna tant de mal pour nous y mettre qu'elle réussit à nous ahurir complètement. Nous ne savions plus que faire de nos jambes ni de nos bras. Mais l'exemple de sa vivacité nous dégourdit bientôt. Elle continuait bien d'être un peu trop enfant pour nous, mais de si bonne grâce et si naturellement qu'elle nous charmait.

Nous nous laissâmes aller peu à peu, par condescendance d'abord, et puis par contagion. Nous riions comme trois fous. Nous observions toujours l'étiquette de nous lever quand elle se levait, mais notre gaieté ne souffrait pas de cette cérémonie, au contraire, car la margrave ne tenait pas quinze secondes sur la même chaise, et nous avions véritablement l'air de jouer avec elle au chat perché.

Alfred — au fait, c'est le margrave — Alfred survint. Alors elle se mit à préparer le thé. Elle avait un déjeuner de voyage, et un sac d'un thé spécial, réservé aux maisons régnantes. Elle frotta une allumette, puis, tout en causant, la laissa flamber jusqu'au bout et se brûla les doigts. Elle en frotta une autre, et se rebrûla ; enfin elle versa l'eau et alluma décidément la lampe à esprit-de-vin ; mais ayant trouvé dans son sac de thé les photographies de tous les souverains d'Europe, elle nous les fit voir. L'eau bouillait, la margrave posa les photographies sur la table. Sa manche accrocha la bouillotte, qui versa, et tout ce Gotha se mit à la nage.

Nous n'avions pas encore bu notre thé quand on sonna le premier coup du dîner. Alfred s'éclipsa pour aller revêtir son habit. La margrave nous donna notre congé, puis, comme nous partions, elle nous retint, pour nous faire constater comme elle s'habillait vite. Elle prétendait qu'il ne lui fallait pas plus de douze minutes pour s'équiper en apparat, se faire coiffer, avec la natte roulée sur le sommet de la tête et le petit diadème posé dessus, et revêtir son costume de cour avec « la traîne de sa mère », en drap d'argent, qui a huit mètres de long. Il ne s'agissait pas de faire ce soir une si grande toilette : elle nous priait cependant de chronométrer. Nous obéîmes, et, dix minutes après avoir disparu dans son cabinet, elle reparut en grand décolleté. Nous n'avions pas non plus à endosser de manteau de cour, mais les trois minutes qui nous restaient ne nous suffirent pas, on nous attendit et nous fûmes tancés par Mme de Courpière. La margrave de Raguse déclara, d'une façon qui me toucha infiniment, qu'elle était seule coupable. Ces petites gronderies amicales nous remirent du premier coup dans le ton de la fami-

liarité, et un certain Clos-Vougeot de 1870 nous donna de la sensibilité par surcroît. La soirée était merveilleuse. Après dîner, on tint le cercle dehors. La margrave regardait les étoiles et poussait des soupirs. « Que c'est beau !... murmurait-elle. Ah ! Dieu !... Alfred, trésor, dis que c'est beau. » Alfred disait tout ce qu'elle voulait.

Il était dix heures juste quand elle donna le signal de se coucher. Nous l'accompagnâmes tous jusqu'à un petit salon qui lui était réservé, à l'étage de sa chambre. Ensuite, je rentrai chez moi, mais, n'ayant nulle envie de dormir, j'allai sur le balcon. J'étais dispos et affectueux. La fenêtre de la margrave était fort proche de la mienne et, de plus, presque vis-à-vis, car la façade faisait un retour. Cette fenêtre était également ouverte, je voyais jusqu'au fond de la pièce et je ne me faisais pas faute d'y regarder. J'avoue que ce voisinage flattait ma vanité : il étouffait aussi ma discrétion.

Mais Son Altesse ne pouvait manquer de venir jusqu'au balcon pour dire un dernier petit bonsoir à ce beau ciel. Elle y vint en effet, et me vit, sans me distinguer.

— Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix tranquille.

— Madame, dis-je, c'est moi.

— Ah !

Il me parut qu'il y avait un peu de contrariété dans cet « Ah ! » comme si elle eût préféré que ce fût un autre. Elle se recueillit, puis elle dit : « Vous regardez les étoiles ? » comme elle aurait dit : « Il y a vingt-cinq au thermomètre. » Je répondis sur le même ton : « Oui », et il y eut un bon temps de silence. Elle prit sa voix d'enfant pour me dire ensuite : « Figurez-vous, je meurs d'envie d'aller faire une promenade dans le parc. C'est si beau ! Dites que c'est beau. »

— Oui, fis-je, ne répondant qu'à la seconde partie de sa phrase. Alors elle dit plus bas : « Je n'ose aller seule », et je répondis naturellement : « Je suis aux ordres de madame. »

— Oh ! merci, répondit-elle ; mais elle ne bougea pas, et il y eut encore un long silence. Puis, comme je n'y comprenais plus rien, apparemment elle se décida tout d'un coup, elle me fit signe qu'elle descendait, et de la suivre sans bruit. Ce communiqué me fut télégraphié au moyen de gestes si gamins que j'eus un peu de pitié pour l'enfantillage de cette bonne dame. Je ne pensais pas à mal.

L'on se retrouva au perron, elle prit mon bras. Elle ne disait rien, mais elle avait à chaque pas des peurs qui la jetaient contre moi. Enfin elle devint plus hardie et, en même temps, fort sérieuse. Elle me pria de la conduire jusqu'à l'étang, autour duquel il y avait une ruine comme au parc Monceau. Elle me fit asseoir dans l'herbe humide. Je commençais à pester et, quand elle me resservit son exclamation favorite : « Que c'est beau ! Dieu ! Que c'est beau ! » j'achevai mentalement sa phrase dans une pensée de moquerie : « Trésor, dis que c'est beau... » Quelle ne fut pas ma stupeur de l'entendre prononcer tout haut et avec âme ce que je répétais ironiquement tout bas ! D'instinct, je me tournai pour voir si Alfred ne nous avait pas suivis. Mais non, il n'y avait pas à douter que le trésor, ce fût présentement moi. « Dis que c'est beau... » répéta la margrave, et cette fois si près de mes lèvres que j'avais vraiment mieux à faire que de lui répondre. Je devins ivre ! Ce n'est pas que le désir qui me fit perdre mon sang-froid, et je ne crois pas que Napoléon lui-même ait pu mêler autant d'orgueil à la sensualité, le soir qu'il guetta Marie-Louise au coin d'une rue, sous la pluie, et qu'il la prit au premier relais

« Dis que c'est beau... » Elle me permit de reprendre haleine. « Je dis que c'est bon, » répliquai-je. Elle le trouva drôle, elle n'était pas difficile... Dès qu'elle n'eut plus rien à me refuser, elle crut devoir faire des minauderies. Elle n'alla pas jusqu'à feindre la colère, mais elle feignit la surprise, la confusion. « Que ces jeunes Français sont osés, effrontés ! » disait-elle. Je m'empressai de lui répondre que tous les jeunes Français de mon âge n'avaient pas le même toupet, qu'elle avait encore bien de la chance d'être tombée sur moi, et je lui laissai entendre que, si elle s'était adressée ailleurs, par exemple à Maurice, elle aurait pu en être pour ses frais. Elle me demanda des explications, je lui en donnai de fort claires, et me moquai un peu de la vertu de mon ami.

Elle parut choquée, et me dit : « Que vous êtes singuliers d'en rire, vous autres Français ! En Allemagne, c'est une chose fréquente. Quand Alfred m'a épousée, il n'avait jamais touché aucune femme. » Elle ajouta, après un instant de rêverie : « Ce n'était pas faute de tempérament, mais il pensait que sa femme devait être la première. » Cette question me parut dénuée d'intérêt. Je trouvai que la margrave était un peu trop morale pour la circonstance. Je trouvai aussi qu'elle ne me témoignait pas, avec toute la vivacité que j'eusse voulu, toute la reconnaissance à laquelle je pensais avoir droit.

Elle me la témoigna le lendemain, devant tout le monde, par des sourires, par des gestes, par des regards si parlants que je ne savais plus où me fourrer. J'attendais le soir avec impatience, comptant sur la récidive. Mais quand je me mis à ma fenêtre, je vis que tout était déjà clos et éteint chez la margrave.

Je crus qu'elle m'attendait en bas, j'y allai : personne. L'idée me vint qu'elle m'avait précédé au bord de l'étang, et j'y courus. La nuit était plus sombre que la veille, je ne vis personne, et je repartais déjà, lorsque j'entendis soupirer tout près : « C'est beau! Trésor, dis que c'est beau... » Moi, j'allais répondre... un autre répondit pour moi, le trésor du jour, Maurice!...

Je restai cloué sur place. J'étais transporté de colère, j'avais une envie de rire folle, puis la colère reprenait le dessus et je ne savais plus à quel sentiment m'arrêter. Mon orgueil, tout frémissant de la veille, était rudement froissé. Mais je réfléchis que, cette fois encore, je pouvais me comparer à Napoléon.





SON AMIE DEVAIT A LA CONTINUELLE ROSÉE DE TANT DE LARMES UNE FRAICHEUR SANS PAREILLE.



Au bout de cinq minutes, le directeur entra. — « Mon cher enfant, me dit-il, on vous a fait bien attendre. »

IV

LES GRANDS MOYENS

Le lendemain, Mme la margrave de Raguse fit à Maurice tous ces petits signes d'intelligence qu'elle m'avait faits à moi la veille : ils me parurent encore beaucoup plus inconvenants. Maurice, qui est avant tout correct, en dut bien souffrir. Mais il n'en laissa rien voir. Il opposa seulement à ces manifestations inopportunes un air de ne pas les comprendre, et même de ne rien pouvoir comprendre du tout. Il m'aurait donné le change, si je n'avais su ce qui en était, pour l'avoir entendu de mes oreilles et vu de mes yeux. Je compris qu'il ne voulait point que l'événement s'ébruitât. Je me demandai quel pouvait être son intérêt. Du moins, il n'en avait aucun à me taire la vérité, et j'attendais sa confession ; je l'attendais avec impatience, pour lui faire la mienne, et rire ensemble. Il ne m'ouvrit pas la bouche. Ce mystère acheva de me faire prendre en grippe la margrave de Raguse et je la vis sans déplaisir partir le soir même, par un clair de lune merveilleux dont Alfred put seul profiter : c'était son tour.

Deux jours plus tard, je reçus une lettre recommandée : elle contenait une photographie du margrave et de la margrave, bras dessus bras dessous, avec leurs autographes. Je fus touché. L'occasion me parut bonne pour conter la chose à Maurice et j'allai chez lui avec mon enveloppe à la main. Mais je le trouvai en train de signer après mon nom sur le registre du facteur, et il y avait sur sa table une petite boîte cachetée. Je ne doutai point que ce fût un autre envoi de la margrave. Cette boîte m'intriguait. Mais, à mon ordinaire, je ne posai point de questions. C'est mon ami qui demanda : « Tu as des lettres ? » en désignant celle que je tenais. Alors je feignis de ne l'avoir gardée à la main que par étourderie, je la fourrai dans ma poche, je dis quelques paroles banales et je retournai dans ma chambre.

Lorsqu'il entra dans le salon, au deuxième coup du déjeuner, j'observai tout de suite qu'il n'avait pas une cravate papillon comme les autres jours, mais une écharpe, avec un coulant que je ne lui connaissais pas. De près, je vis que c'était un serpent à œil de rubis. « Oh ! » fis-je avec une admiration affectée. « Quoi ? » fit-il de ce ton sec qu'il sait prendre quand il veut vous couper le sifflet. Il me le coupa en effet si bien que j'eus l'air de lui faire des excuses quand je répondis que je ne lui connaissais pas ce bijou. « Ah ! » dit-il, du même ton, et il n'en fut pas question davantage, mais j'étais fixé. J'admirai le tact de la margrave, et je lui sus infiniment de gré de ne m'avoir envoyé qu'une photographie. Je rougissais jusqu'aux oreilles rien qu'à l'idée qu'elle aurait pu m'offrir un souvenir de prix, comme à

Maurice : à lui, cela me paraissait naturel et même dû. En attendant, je rengainai mes confidences.

A la rentrée, j'eus un vrai chagrin : Maurice fut mis interne à l'école Saint-Bernard, à Ivry. Il venait d'échouer encore à son examen de rhétorique ! Certes, un diplôme ne pouvait lui servir à rien et les Courpière étaient les premiers de cet avis, mais les gens qui sont bien ne vont pas contre les superstitions ; enfin, ils voulaient que leur fils eût au moins la moitié d'un baccalauréat. J'admirai la résignation ou l'indifférence de Maurice. Devenir interne, à dix-sept ans, m'aurait paru, à moi, tout ensemble ridicule et odieux. — J'ai tort de dire cela, car je souhaitais d'entrer à Saint-Bernard pour ne pas le quitter ; mais je n'avais pas de prétexte pour obtenir cette étrange faveur de mes parents : j'étais bachelier, moi, et j'avais achevé mes études, y ayant toujours eu une facilité de va-nu-pieds. Je priai du moins M. de Courpière de vouloir bien m'inscrire sur la liste des personnes qu'il autorisait à visiter son fils. Il s'empressa de notifier au directeur cette liste, qui ne contenait d'ailleurs que mon nom.

J'y allai au premier jour, je m'embrouillai dans les combinaisons de tramways, je dus même achever le trajet à pied, et au pas de course pour ne pas manquer l'heure : j'arrivai juste. Le révérend père portier vérifia mon nom sur la liste, me le fit répéter et me demanda si j'étais bien moi-même. Cette défiance me parut mériter des gifles, mais je me contins et j'exhibai plusieurs cartes de visite. Il me répondit, après les avoir examinées dans tous les sens, qu'il ne doutait pas de ma parole et qu'il allait me faire mener, séance tenante, au révérend père surveillant. Je traversai un vestibule, puis une cour, je suivis un interminable corridor, et comme je passais devant une porte où étaient écrits ces mots : *Salle de photographie*, j'eus le sentiment très net qu'on me conduisait à la mensuration, de là au Dépôt. Le local n'avait cependant rien d'effroyable, et l'on entendait les rires des élèves qui jouaient avec les pères dans les préaux.

Le surveillant m'accueillit à bras ouverts et me félicita d'être venu jusqu'à Ivry, comme si c'était un exploit comparable à la traversée de l'Afrique. Mon amitié pour ce cher Courpière le touchait ; elle l'intéressait même si vivement qu'il me posa une infinité de questions à ce sujet. J'y répondis naïvement, puis avec froideur, puis avec impatience, et je tirai ma montre. Alors il me fit entendre que, si j'aimais tant mon ami, je devrais spontanément renoncer à le voir, dans son intérêt même : car l'éducation des pères le régénérait à vue d'œil, et c'était dommage de l'exposer au contact d'un fruit pourri de l'Université. Je remerciai le père surveillant, mais je lui fis observer que les chers parents du cher Courpière n'avaient pas jugé mon contact si pernicieux, que j'étais muni de leur autorisation, que je le dispensais de me confesser davantage, et que je voulais, comme j'en avais le droit, voir Maurice sur-le-champ. « Monsieur, cela est juste, dit-il, je vais vous conduire au révérend père directeur. »

Je fis une nouvelle étape le long des couloirs et j'entrai chez le révérend père directeur, où l'on me laissa seul dans une vaste pièce toute nue. Au bout de cinq minutes, le directeur entra. « Mon cher enfant, me dit-il, on vous a fait bien attendre. Je le regrette d'autant plus que la récréation est terminée et que ce cher Courpière sera privé du plaisir de vous voir aujourd'hui. Mais soyez assuré que, la prochaine fois, on ne soulèvera aucune difficulté. »

Je ne laissai pas refroidir ma colère et, aussitôt en rentrant chez moi, j'écrivis à Maurice une lettre que M. Homais aurait pu signer. Ce fut en pure perte, la correspondance des élèves étant décachetée au secrétariat. Je me dispensai de retourner à Saint-Bernard, et j'attendis le premier congé pour faire à Maurice un récit corsé de l'aventure.

Il la prit moins au tragique que moi. Il me dit qu'il se plaisait assez chez les pères et que la société y était choisie. Je vis qu'il était l'idole de ses camarades, qui lui faisaient même des cadeaux : entre autres, une jolie bague, et les œuvres complètes d'Alfred de Musset avec une dédicace collective.

En avril, peu de jours avant l'ouverture de la session, je reçus une lettre de Maurice :

« Mon vieux, fais-moi le plaisir d'écrire sur un bout de papier : *Dix louis à saint Antoine s'il me fait passer mon bachot.* Signe : M. de C., je te donne procuration, et glisse le billet dans le tronc de la chapelle***. N'en dis rien : si les révérends pères de l'école Saint-Bernard savaient que je m'adresse à saint Antoine de Padoue, ils seraient fichus de me faire recaler exprès pour entamer son crédit, car ils ne peuvent pas le sentir. »

Je n'avais pas moi-même une confiance exagérée en saint Antoine, mais je fus ravi d'être désagréable aux révérends pères, et je regrettai seulement qu'ils n'en dussent rien savoir. Je n'avais qu'un scrupule : jamais, pensais-je, Maurice n'aura les dix louis. Au fait, je m'avisai qu'il ne serait sans doute pas reçu : ma conscience n'avait que faire de se tracasser. Or, il fut reçu haut la main, et la première course que nous fîmes ensemble fut pour verser les dix louis, qu'il tenait je ne sais d'où.

Cette petite revanche sur les pères qui m'avaient roulé n'apaisa pas ma rancune : je leur en voulais d'avoir en effet si bien régénéré Maurice, qu'il n'avait plus seulement l'air d'un innocent, mais d'une sainte Nitouche. Je savais trop qu'il était déniaisé pour me laisser prendre à ces façons de niais. Mais comme il affectait ces façons-là surtout dans la société des femmes, je fus bien obligé d'en conclure que c'était de propos délibéré, qu'apparemment il jugeait, sur l'exemple de la margrave de Raguse, que certaines femmes aiment les primeurs, et qu'il voulait tirer profit de ce goût-là.

Un peu tard, va-t-on dire. — Ce n'est toujours pas les femmes qui pourront me faire cette objection : car elles ne savent aussi, d'ordinaire, ce qu'elles valaient comme primeurs qu'après avoir cessé d'être telles, et elles ne laissent pas quand même d'en profiter après coup, de seconde ou de troisième main. Il est vrai qu'elles ont beaucoup plus de facilité que nous, et, en outre, elles ont la plupart du temps une mère. — Maurice devait compter un peu sur la sienne, car il se rapprocha d'elle dès qu'il sortit de Saint-Bernard, il ne bougea plus du salon, et il se mit à faire l'enfant gâté.

Mme de Courpière n'y prêtait pas du tout la main. Elle lui était peu accueillante, sèche, ironique. Elle avait repris son grade de mère depuis l'incident du tiroir forcé, elle n'était plus terrorisée, elle ne baissait plus les yeux devant lui : c'est elle qui le regardait de haut maintenant — de trop haut, je trouve : elle abusait. Quand Maurice avait recours à elle (il fallait bien !) elle ne se laissait arracher la moindre chose qu'à force de pleurnicheries.

Maurice était fort inquiet du plus prochain avenir, touchant à cette majorité de dix-huit ans à dater de laquelle, selon la théorie du comte, les hommes ne doivent plus rien recevoir de leurs auteurs. Il insinuait à la comtesse qu'il espérait bien qu'elle lui ferait une pension régulière : elle ne répondait ni oui ni non, se moquait, et un jour j'eus l'étonnement de l'entendre répéter la plaisanterie favorite de M. de Courpière, sur l'inutilité de toute subvention à des garçons tournés comme son fils. Seulement, ce jour-là, Maurice la regarda d'un œil si mauvais que, à part moi, je me dis : il la repincera.

C'est à ce moment que la baronne Duval fit à Mme de Courpière sa seconde visite de l'année. Les rapports officiels de ces deux dames étaient réglés de la façon la plus convenable. J'ai cité la baronne Duval parmi nos visites de jour de l'an. Mme de Courpière allait la première, et au plus tard le 2 janvier, chez la femme de son ami, qui venait elle-même rue de la Ville-l'Evêque avant la fin de la semaine. Au mois d'avril, la baronne prenait l'initiative d'une seconde visite et, cette fois, invitait les Courpière à dîner ; les Duval dînaient chez les Courpière le mois suivant.

La baronne était élégante, élancée, plus jeune que la comtesse de Courpière et le paraissant bien, plus jolie, du moins à mon goût. On se demandera pourquoi, dans ces conditions, la baronne était sacrifiée à la comtesse. Cela est, en effet, inexplicable, mais il suffit de voir la baronne pour comprendre que cela est nécessaire, parce que cela est, pour ainsi dire, *a priori*. Elle n'est sacrifiée pour aucun motif de fait mais parce qu'elle est de naissance dans la catégorie des sacrifiées. Le sourire continuel de résignation qui rend son visage presque sublime, ne date pas des infortunes auxquelles elle a eu lieu de se résigner, mais de bien avant. Dès qu'on a affaire à elle, on se sent obligé, par je ne sais quelle loi, à la contrarier et à la martyriser. Il y aurait quelque chose d'offensant pour la raison à rendre cette femme-là heureuse. Aussi, le baron Duval, qui a beaucoup de logique, s'était-il comporté avec elle sans nul ménagement, et même sans nulle décence. Il l'avait épousée pour sa fortune, et il avait eu la franchise de le lui dire dès le lendemain : au reste, elle l'aurait bien vu. Ensuite, il l'avait plantée là, et organisé leur existence comme j'ai indiqué.

La baronne Duval n'avait pas moins de logique et, faite pour être sacrifiée, elle ne se fâchait pas de l'être. Elle appliquait le grand principe des stoïciens : elle se conformait à l'ordre naturel des choses, et si naïvement, si volontiers, qu'elle trouvait tout bien comme il était. Son stoïcisme était sans amertume comme sans effort. Elle n'avait

pas de bonheur, mais elle avait une sorte de contentement. Elle n'en voulait pas plus à sa rivale qu'à son mari, et je suis sûr qu'elle était sincère dans les protestations de tendresse qu'elle lui faisait.

D'ailleurs, aucune tendresse de la baronne ne pouvait être taxée d'hypocrisie, car cette dame avait une spécialité de l'émotion que je n'ai jamais vue à ce point-là. Quand vous lui demandiez de ses nouvelles, elle vous répondait avec des larmes dans la voix. Quand vous la meniez à table, elle vous pressait le bras de toutes ses forces en guise de remerciement, elle n'était pas capable de rien dire pendant cinq minutes, et il lui fallait une bonne assiettée de potage bien chaud pour la remettre tout à fait. Toutes ces manières n'étaient pas déplaisantes comme on pourrait croire. La baronne Duval avait une espèce de charme horripilant. Son âme devait à la continuelle rosée de tant de larmes une fraîcheur sans pareille. Elle me faisait penser à ces paysages anglais dont la beauté est si touchante que l'on pardonne de bon cœur à l'ennuyeuse pluie qui la crée, qui la baigne et qui l'entretient.

Faut-il ajouter que la baronne adorait les enfants, par conséquent Maurice et moi, car elle croyait que nous avions toujours dix ans, elle jouait avec nous. Il y avait bien une année entière qu'elle ne nous avait vus ni l'un ni l'autre, quand elle vint rue de la Ville-l'Evêque faire son invitation, car Maurice, vu la brièveté des congés à Saint-Bernard, n'avait pu rendre toutes ses visites de janvier. Nous étions tous les deux au salon quand elle entra. Elle me vit le premier, et son visage, qui n'était pas capable d'expressions moyennes, manifesta le plus cruel chagrin. J'en compris le pourquoi quand elle me dit, avec l'accent du désespoir : « Mais vous êtes maintenant tout à fait un homme ! » Parbleu ! je m'en flattais, et j'étais enchanté qu'il y parût ; je me souciais peu que la baronne en eût le cœur déchiré.

Mais le plaisant, c'est que, grâce à moi et par contraste, Maurice obtint pour la première fois l'effet qu'il cherchait depuis des semaines avec ses airs de sainte Nitouche. La baronne, à sa vue, se transfigura. J'y pris garde, bien qu'habitué à la violence banale de ses émotions ; moins averti, je l'aurais crue frappée du coup de foudre. Elle fit hâtivement son invitation à Mme de Courpière. Puis elle rougit, elle se troubla, son regard se fit suppliant, sa voix tremblait, et elle demanda à la comtesse si Maurice ne pourrait pas venir aussi, puisque, à présent, il était libéré. Elle l'obtint sans peine ; alors elle laissa déborder sa joie et m'invita moi-même par-dessus le marché, disant qu'elle ne voulait pas séparer deux si bons amis. Mais l'idée de notre amitié l'attendrit encore, et elle resta muette quelques secondes, le front baissé. Enfin elle se remit, leva les yeux sur moi, me sourit avec bonté, et je vis bien que la fâcheuse impression produite par ma première vue était dissipée.


JE LA TROUVAI MOI-MÊME FORT APPÉTISSANTE.

Le comte de Courpière fut empêché d'assister au dîner : c'était un événement inouï, car le comte observait aussi avec une extrême rigueur le protocole établi entre les deux familles. La baronne Duval poussa des cris de douleur, mais elle était si évidemment folle de joie que je me demandais pour quel motif, quand elle se tourna vers Maurice : « Vous remplacerez votre cher père », lui dit-elle d'un ton pénétré ; et, en effet, malgré la présence d'hommes plus âgés, elle le prit à sa droite.

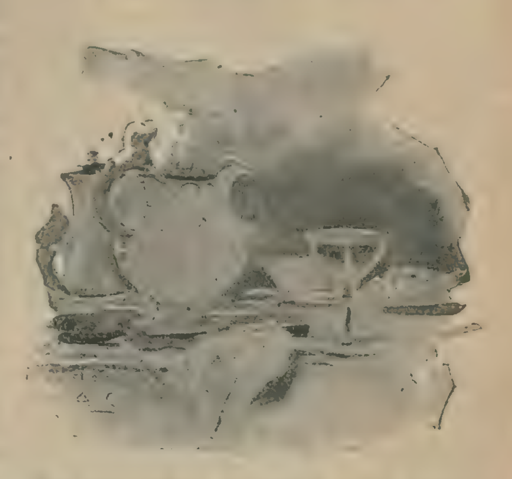
Comme ils devaient passer à table les derniers, et moi juste avant eux, je m'arran-

geai pour surprendre le petit manège de la pression de bras, qui m'amusait toujours. Mon attente ne fut pas déçue, mais j'eus l'étonnement de voir que Maurice, au lieu de rire, marquait une émotion extraordinaire, qui redoublait aussitôt celle de la bonne dame. Cette comédie m'irrita, je la trouvais grossière : j'avais tort, puisqu'elle portait bien. Mais je ne voulais pas croire que Maurice eût des intentions positives sur la baronne, cela me paraissait choquant et grotesque : j'avais tort une fois de plus, car je la trouvais moi-même fort appétissante, femme faite comme on les aime à nos âges, sans rien de cet excès de maturité que l'on n'aime à aucun âge. Il est vrai qu'elle passait pour intangible, et il y avait tout à parier que Maurice en serait pour ses frais : j'avais pourtant le pressentiment du contraire, un de ces pressentiments impérieux qui valent une certitude, et j'étais indigné d'avance qu'il dût triompher d'elle avec cette facilité scandaleuse.

En retournant au salon, je les guettai de nouveau ; mais elle négligea cette fois de se cramponner au bras de Maurice. Comme j'étais de parti pris, cette abstention me parut encore plus significative.

Huit jours plus tard, Maurice me proposa d'aller faire à la baronne notre visite de digestion. Je fus étonné qu'il ne préférât point y aller de son côté. Nous trouvâmes la baronne toute seule dans son grand salon, comme cela arrivait neuf fois sur dix. Elle fut bien heureuse de nous voir et nous le témoigna en recommençant à nous traiter comme des gamins. Elle nous fit goûter, elle nous bourra de gâteaux et de confitures. Maurice riait comme j'avais entendu rire les chers élèves qui jouaient avec les bons pères dans les cours de Saint-Bernard. Mais la baronne Duval s'amusait encore beaucoup plus que lui. Elle était si bonne qu'elle voulut faire partager sa joie au baron. Elle nous dit qu'elle pensait qu'il était là, et nous demanda si nous voulions le voir. J'allais répondre : « Avec plaisir », quand Maurice, comme malgré lui, s'écria : « Non! » Il devint pourpre, son visage exprima la plus vive répugnance, enfin il ajouta d'une voix basse, avec une haine timide et concentrée : « Ce n'est pas pour lui que nous sommes venus. »

J'étais interdit. Je ne reconnaissais pas le tact de Maurice. Cette sortie me paraissait d'un suprême mauvais goût. — Elle était un coup de maître, et cela me fut démontré dans l'instant. La baronne avait changé de couleur, et brusquement baissé les yeux comme si elle ne pouvait plus soutenir le regard de Maurice ; mais voyant que lui-même il se détournait d'elle avec une sorte de honte enfantine, farouche, maintenant elle osait le regarder, elle le regardait de toute son âme, elle l'enveloppait, elle le pénétrait d'un re-



Elle nous bourra de gateaux et de confitures

gard triste, pitoyable et tendre. Elle venait pour la première fois de bien sentir qu'elle était une victime, en s'apercevant qu'elle n'était pas seule à l'être. Mais elle s'oubliait déjà, pour ne songer qu'à celui qui souffrait comme elle, et sans doute bien davantage, de la liaison avouée du baron Duval avec Mme de Courpière. Elle s'attribuait une part de responsabilité dans la souffrance de Maurice. D'abord parce qu'elle portait le nom de l'homme qui était cause de leur malheur commun! Et puis, de quel droit s'était-elle résignée jusqu'à ce jour à l'abandon, puisque sa résignation n'engageait pas qu'elle seule et que son sacrifice faisait forcément deux victimes? Elle s'était crue stoïque : elle n'avait été que veule, égoïste et aveugle. Mais la conscience de son vrai devoir et de sa dignité rentrait à l'improviste dans son cœur, avec le flux bouillonnant de l'autre sentiment qui s'y épandait tout d'un coup. A partir de cette minute précise, elle cessait d'accepter et de pardonner. Je n'ai jamais été le spectateur d'un changement à vue de caractère, si brusque et si saisissant. Jamais non plus je n'ai vu femme se promettre d'un seul regard avec tant de franchise et de naïveté.

Cela m'intéressait vivement ; mais j'étais de trop, et bien gêné. La baronne le vit, elle

me remit à mon aise. Elle avait dépouillé sa timidité coutumière en même temps que sa résignation. Elle m'invita même à revenir la voir avec Maurice, « puisque maintenant nous faisions des visites ». Maurice, bien entendu, ne me proposa plus jamais de l'y accompagner. Je pensai bien qu'il y allait seul, mais j'étais réduit aux conjectures. Il est vrai que les indices fort clairs ne me manquaient point pour me suggérer les hypothèses les plus hardies, et même pour les confirmer.

Un jour, Maurice mit une affectation particulière à me laisser ignorer l'emploi de son après-midi ; il m'aborda le soir avec une mine de triomphe, et je compris sans peine ce que les bienséances lui interdisaient de m'annoncer plus clairement. Je lui sus gré de cette demi-confidence. J'étais heureux surtout que nous en eussions fini avec les allures équivoques et hypocrites. J'avais souhaité qu'il y renonçât plus tôt : j'aurais désiré de lui voir, au lendemain de la margrave, un peu de cette effronterie ingénue des adolescents qui ont fait leurs preuves d'homme ; mais il se rattrapa au lendemain de la baronne, car il devint tout d'un coup, afin que nul n'en ignorât, cynique, impudent et satisfait.

Mme de Courpière le vit et en fut déconcertée : « Que peut-il bien avoir fait ? » se demandait-elle. La question de la pension fut posée de nouveau, mais sans arrogance, avec une ironie douce et atroce, et de façon à faire sentir à la comtesse qu'on la tenait ; mais comment ? Elle n'en savait, elle n'en soupçonnait rien, et elle n'en était que plus torturée d'inquiétude.

On ne la laissa pas languir, on lui ouvrit les yeux vite et brutalement. La baronne Duval manqua au protocole et fit une visite supplémentaire, mais qui n'était rien moins qu'une politesse. Elle ne voulait que se montrer, sachant qu'il suffirait de la voir pour ne plus douter de l'événement. Elle respirait le bonheur, mais surtout elle n'avait plus l'air de quelqu'un de qui on fait bon marché. Elle n'était plus isolée dans la vie, elle avait, en la personne de Maurice, un appui, un conseil, et de qui on ne ferait pas bon marché non plus. Mme de Courpière vit nettement le danger et se sentit vaincue d'avance. Elle invita l'ennemie à dîner : la baronne refusa l'invitation cavalièrement, sous prétexte d'un engagement antérieur.

Ces incidents jetèrent un si amusant désarroi dans la maison de Courpière, que tout autre témoin que moi en eût ri ; mais ce qui les atteignait m'allait au cœur. Le baron perdait le sang-froid. Il est vrai que l'insolence de Maurice à son égard passait toute mesure, et que l'on n'est pas dans l'usage de crier aux gens si haut ce qu'on les fait. Il est vrai aussi qu'on les fait rarement cela dans des circonstances où ils seraient disqualifiés s'ils se permettaient d'être clairvoyants. Quand, par hasard, j'entrais dans le salon où le baron se trouvait seul avec la comtesse, la conversation s'interrompait brusquement. Mais leur verbe était si haut que j'avais toujours attrapé de loin quelques lambeaux de phrases : « Ma parole d'honneur ! c'est inouï ! — Jamais on n'a vu chose pareille ! » Un jour, j'entendis : « Et maintenant, c'est le comble, elle me fait des scènes ! » Elle, c'est-à-dire la baronne, ne s'en tint pas aux scènes, et mit des bâtons dans les roues. Le baron devint irrégulier, il manqua aux déjeuners un jour sur deux. C'était la vie désorganisée. Le comte de Courpière devint nerveux, seul Maurice gardait un calme admirable. Je conviens que ce calme était exaspérant. Moi-même, je n'y tenais plus.

Un autre jour, bien malgré moi, j'entendis le baron qui disait : « Il faut en finir, n'est-ce pas ? Coûte que coûte ! Eh bien, j'emploierai les grands moyens, voilà tout. » Je fus effrayé. Quels grands moyens ? Le baron venait de s'échauffer à tel point en criant cela que la sueur lui coulait sur le visage, et, là-dessus, il sortit bruquement.

J'eus le sentiment qu'un danger sérieux était suspendu sur la tête de mon ami, et je cherchai comment l'avertir que le baron allait employer les grands moyens. Je reconnus que cela était impossible sans me mêler de ce qui ne me regardait pas, et j'y renonçai ; mais j'étais bien inquiet. Mon inquiétude tomba le lendemain matin, quand j'appris que le baron, qui était fort sujet aux refroidissements, en avait pris un la veille en sortant dans l'état où je l'avais vu. Il se mit au lit et, vingt-quatre heures plus tard, il était fort mal. La comtesse, affolée, y courut. Elle fut reçue par la baronne Duval, qui lui signifia que personne ne verrait le baron, fût-il à l'agonie. Les yeux de la baronne étaient mouillés par habitude, mais flamboyants et impitoyables comme ceux de Maurice, et de la même couleur d'agate : on dit que les personnes qui s'aiment prennent des ressemblances les unes des autres. La comtesse reconnut le regard de son fils et n'insista point. Elle fit un petit salut ironique et dit : « Maurice m'apportera des nouvelles. » La baronne n'avait pas d'esprit de repartie, elle ne

trouva rien à répliquer. Elle ne tenait pas d'ailleurs à ce genre de succès.

Pendant plus d'un mois que le baron fut malade, Maurice y alla quotidiennement, mais ses parents ne lui posaient aucune question : ils préféraient avoir des nouvelles par le concierge. Je crois que Mme Duval empêchait aussi la correspondance, mais qu'elle dut laisser passer des lettres dès que son mari fut convalescent, car la comtesse dit un soir à table : « Le baron va mieux, il m'a écrit un mot. — Ah ? » fit le comte, et on n'en parla plus. Mais l'annonce de ce mieux réveilla mes inquiétudes. Je ne doutai point qu'aussitôt rétabli, le baron employât ces grands moyens mystérieux dont il avait parlé. Je fis un effort sur moi-même et j'avertis Maurice. J'étais bien troublé, il le fut moins. « Au fait, me dit-il, veux-tu y venir demain avec moi ? La baronne m'a demandé plusieurs fois ce que tu devenais. » Je le remerciai avec effusion, comme s'il m'eût invité à courir un danger de mort avec lui.

Quand nous arrivâmes, on nous dit, ce qui m'étonna fort, que Mme la baronne était allée prendre l'air un instant, mais que M. le baron tenait absolument à nous recevoir, monsieur le vicomte et moi. Je me préparai à l'émotion de le revoir changé, vieilli et négligé : je le trouvai beaucoup mieux qu'à l'état sain, un peu diminué de carrure, plus fin et plus distingué, d'ailleurs aussi bien peigné que jamais et fort bien vêtu. On ne reconnaissait qu'il venait d'être malade qu'à sa voix, qui était faible et qu'il ménageait. Il parla cependant tout seul et presque tout le temps de notre visite. Il nous tint un discours qui semblait préparé. J'observai que l'enchaînement des idées était parfait, mais les transitions très rapides : le baron se souciait de dire tout, mais avec le moins d'effort et de mots possible.

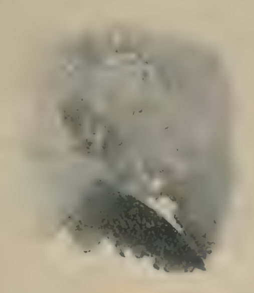
D'abord, il nous remercia d'être là, et il remercia particulièrement Maurice d'être venu tous les jours. Il avoua que les jeunes gens de notre âge ont mieux à faire que de soigner des malades, mais cette banalité ne lui servit qu'à mieux affirmer sa dette de reconnaissance, et il en parla du ton péremptoire d'un homme qui a l'habitude de payer ce qu'il doit. Le lieu commun sur les divertissements de la jeunesse l'amena tout naturellement à traiter de ce que coûte la vie de garçon. Maurice mit presque de l'empressement à déclarer qu'elle n'est pas aussi coûteuse qu'on croit, et ils tombèrent d'accord qu'un jeune homme, tous frais d'entretien payés, peut être heureux avec vingt-cinq louis par mois. Il y eut ensuite un petit silence, ce n'était pas à moi de le rompre : je jouais un rôle de témoin, et il me semblait qu'on allait me demander une signature.

Le baron reprit la parole pour nous donner notre congé. Il ajouta, en regardant Maurice dans les yeux : « On me permet de sortir demain. Je suis heureux de penser que je vous reverrai désormais chez vous et que vous n'aurez plus la peine de remettre les pieds ici. » Mon ami s'inclina en signe d'assentiment. Je continuais d'être témoin, et bien flatté de l'honneur qu'on me faisait. J'étais aussi dans l'émerveillement de tant de savoir-vivre, de modération et de politesse dans l'emploi des « grands moyens ».

La poignée de main que le baron et Maurice échangèrent en se quittant, fut toute cordiale. Ils me firent l'effet de deux adversaires qui ne s'appréciaient pas avant de se battre, mais qui ont pris du goût l'un pour l'autre sur le terrain.

— Je crois que vous irez loin, dit le baron, un peu malicieusement.

— Monsieur, répondit Maurice, avec une grâce inimitable, je l'espère. »





Désormais, il rendit ses visites a Renée l'après-midi.



Ce Charley, qui n'existe plus, était un bar-restaurant dans le genre de Maxim

V

LES QUARTIERS PAUVRES

On a bien raison de dire *qu'il y a la manière*, car Maurice en eut une fameuse de tenir la parole donnée au baron par sous-entendu, qu'il ne le tromperait dorénavant plus avec la baronne et même qu'il ne mettrait jamais les pieds chez eux. Un autre, un homme de rien n'aurait sans doute pas manqué à cet engagement, d'autant qu'il était bilatéral et avantageux. Mais l'homme de rien aurait hésité, subi un combat intérieur, et souffert de la rupture : mon ami se sacrifia sans tergiverser, sans se marchander (je ne joue pas sur le mot), comme un soldat ; il exécuta, pour ainsi parler, ce pénible sacrifice au commandement ; et de plus il y mit un entrain, une allégresse qui tenaient tout ensemble de la *furia francese* et de l'*hilaritas christiana*. L'homme de rien, pour se ménager un délai, aurait invoqué les bienséances, et se serait fait un point d'honneur chimérique de mettre des formes à rompre : Maurice avait plus de conscience, et il rompit sans seulement dire pourquoi, du jour au lendemain, avec une brutalité qui, de sa part, était un raffinement de délicatesse, et qui, de la part d'un bourgeois, eût été le dernier mot de la goujaterie. La baronne reprit sa mine de résignation, étonnée d'avoir eu lieu d'en changer quelques semaines et, qui sait? éprouvant peut-être un contentement secret d'être rendue à sa vraie nature.

Je ferai observer que Maurice tirait, si je puis dire, le premier, et qu'il n'avait pas le moindre gage du baron ; mais il ne doutait pas de celui-ci plus que de soi-même, et le baron en effet s'acquitta ponctuellement. Cette fois encore, il y eut la manière. Maurice fut ingénieusement mis à même d'ignorer d'où lui venait cette pension, qu'il ne pouvait accepter en connaissance de cause, ni du baron, ni de la comtesse. Voici comment le premier douzième lui en fut versé, le jour anniversaire de ses dix-huit ans.

Le comte de Courpière eut le regret de ne pouvoir dîner à la maison ce soir-là. Il s'en excusa auprès de son fils. Peu de temps après son départ, le baron Duval arriva. J'étais seul invité, et il me sembla que ce n'était pas seulement comme intime, mais toujours un peu comme témoin. Nous fîmes les cadeaux avant de passer à table. Celui du baron était un coffret à cigarettes, que l'on ouvrait en poussant un gros bouton de turquoise. Maurice parut craindre que le baron ne se fût oublié jusqu'à n'y pas mettre que des cigarettes, et il poussa le bouton un peu curieusement ; mais sa crainte se trouva

vaine. Un domestique apporta le présent de Mme de Courpière, qui était volumineux. C'était une de ces boîtes à lettres fabriquées en Angleterre, sur le modèle des boîtes de bureau, avec une fente pour que les gens y glissent votre courrier, et une porte vitrée dont vous gardez la clef sur vous. La comtesse ouvrit la porte et, à ce qu'il me sembla, pour bien montrer que la boîte était vide, ou, comme disent les prestidigitateurs, nullement préparée. Puis elle remit la clef à Maurice, et un domestique reporta la boîte dans la chambre de mon ami.

Après le dîner, qui fut agréable, nous fîmes salon une grande heure, puis nous nous retirâmes chez Maurice : « Tiens! dis-je, voyant une enveloppe dans la boîte, tu as une lettre. » Il ouvrit la boîte sans répondre, prit l'enveloppe, qui n'avait pas de suscription, la décacheta, et y trouva un billet de cinq cents francs qu'il mit avec soin dans son portefeuille. « Viens-tu faire un tour? » dit-il.

J'acceptai avec empressement. Depuis qu'il avait lâché la baronne, j'attendais de jour en jour qu'il prît une nouvelle orientation. J'eus le sentiment qu'il y allait procéder ce soir même, et que cet anniversaire de ses dix-huit ans serait une date. Il me confirma dans mon hypothèse en me proposant d'aller terminer la soirée rue Saint-Florentin, chez Charley : ce Charley, qui n'existe plus, était un bar-restaurant dans le genre de Maxim, où l'on trouvait des femmes, les unes demi-pensionnaires, les autres internes. J'y avais peu fréquenté, mes ressources ne me permettant que l'amour — ou une prostitution moins dispendieuse, et Maurice n'y avait pas fréquenté du tout. Mais il m'assura que nous y retrouverions des amis, et il qualifiait à bon droit de ce titre ceux dont il me cita les noms : car les uns étaient de son monde et, sans les connaître, il les tutoyait ; les autres faisaient comme partie de tous les établissements de plaisir, où l'on ne pouvait pas plus se soustraire à l'usage de leur intimité qu'à celui de la vaisselle et de la verrerie.

Je ne nommerai pas ces personnages pour ne pas encombrer la mémoire des lecteurs, et je me bornerai à faire d'eux un portrait en groupe, qui les situe dans la chronologie. Ils appartenaient à la seconde génération d'adolescents que j'aie vue : j'en ai vu trois bien tranchées. Mes aînés, qui subissaient pour la première fois l'influence du service militaire obligatoire, mal développés jusqu'au volontariat grâce à l'éducation stupide et à la déplorable hygiène des familles, faisaient au régiment un nouveau développement tardif après leur croissance achevée, et ne pouvant plus pousser en taille, poussaient en force. Ils étaient trapus, ils se coiffaient en brosse, ils pensaient aux femmes, ils avaient du tempérament, ils étaient capables de sentiment et de dépense. Ceux qui suivirent, laissèrent pousser leurs cheveux, surent le prix de l'argent et de la santé, et apprécièrent exactement à leur valeur les femmes pour qui leurs aînés s'étaient ruinés et fatigués. Les derniers de cette génération-là exagérèrent la mode des cheveux longs jusqu'à la coiffure équivoque, et le souci de l'économie ou de l'hygiène jusqu'à la phobie de l'amour. Enfin, ceux d'aujourd'hui, que je connais naturellement moins et que je ne veux pas avoir l'air de flagorner, me paraissent avoir plus de flamme, plus de sève, plus d'entraînement et une architecture mieux entendue.

Ce qui frappait à première vue, quand on pénétrait dans ce bar destiné officiellement aux rencontres, c'était la pénurie de femmes. Les tziganes seuls y semblaient en quête d'amour. Outre leurs habits rouges à brandebourgs d'or, on n'y voyait guère que des habits noirs. Pas un homme ne soupait en tête à tête avec une maîtresse, prise là ou amenée du dehors. Ils se mettaient à plusieurs autour de chaque table, serrés comme à dessein pour ne pas laisser de place éventuelle aux femmes, qui, rares et affairées, erraient, grappillaient de groupe en groupe, au rythme des valses, dans les vapeurs de grogs, dans la fumée blanche des tabacs américains. Ils mangeaient, sans parler, hâtivement, comme les coulissiers mangent, dans leurs tavernes, derrière la Bourse, à midi. Nous fîmes de même. Cependant, nous nous laissâmes envahir sans trop récriminer par une certaine Renée de Pourville, qui d'ailleurs ne nous demanda pas la permission. C'était une assez jolie blonde oxygénée, vêtue avec élégance et à la mode, je veux dire de façon à consterner tout homme ayant le moindre sens de la plastique ou simplement une connaissance rudimentaire de l'anatomie. Je n'ai jamais pu déshabiller un de ces êtres bizarres, sans craindre, jusqu'à preuve du contraire, qu'il lui manquât le plus essentiel, comme aux poupées. Je demeurai donc bien calme et me mis tacitement hors de cause quand la demoiselle de Pourville vint s'asseoir à côté de moi. En revanche, je ne doutais pas qu'elle dût échoir à Maurice, je ne l'autorisais pas elle-même à balancer, et je la regardais attentivement, guettant sur son visage les effets de la séduction.

Justement elle nous avait dit bonsoir à la ronde comme à de vieux camarades, et elle ne s'aperçut qu'une fois installée qu'il y avait deux nouveaux. On dut nous présenter, ce qui fixa davantage son attention sur nous, mais la vue de Maurice ne l'impressionna pas comme j'attendais. Elle n'en perdit pas une bouchée. Je remarquai même qu'elle nous faisait à tous, même à moi, des allusions fort claires, ou plutôt de la dernière grossièreté, aux relations qu'elle avait eues, ou qu'elle comptait avoir, avec chacun, au lieu qu'elle restait muette sur ce chapitre avec mon ami. Elle n'était pas moins familière avec lui qu'avec les autres, mais d'une naunce de familiarité spéciale et plus de pair à compagnon. Elle se mettait avec lui contre tous, elle le prenait à témoin, et elle ne disait pas une fois : « Que les hommes sont rosses! » sans ajouter en le regardant : « N'est-ce pas, mon chéri? »

Vers une heure, on régla l'addition, les convives se dispersèrent; je m'attardai un peu, mais je me disposais à partir aussi. Renée dit à Maurice : « Alors on va rester ensemble, puisque les autres se sont envolés?» Cette façon de le retenir me parut bien extraordinaire, mais le ton était affectueux.

Maurice me pria de lui laisser un louis, n'ayant d'argent que son billet. Je le revis dès le lendemain matin. Il me remit aussitôt le louis que je lui avais prêté, et je pris garde que c'était le même : une pièce autrichienne de huit florins.

Je déjeunai rue de la Ville-l'Evêque. Après déjeuner nous sortîmes, et Maurice alla d'abord chez un changeur où il fit la monnaie de cinq cents francs. J'appris de la sorte que Mlle Renée de Pourville lui avait accordé ses faveurs sans aucune rétribution. Je m'étonnai de ce désintéressement, que ses allures de la veille ne faisaient point pronostiquer.

Mais je n'étais pas au bout de mes étonnements avec cette personne. Nous allions le soir assez souvent chez Charley, et ce ne pouvait être que pour elle. Or, elle ne se dérangeait même pas pour venir nous donner la main, elle nous faisait de loin un petit signe amical. Puisqu'elle allait de table en table, elle pouvait bien s'arrêter à la nôtre : c'était la seule où elle ne s'arrêtât jamais. Si elle nous jetait deux mots en passant, c'était invariablement pour nous dire, et dans les mêmes termes qu'à ses camarades, si le commerce allait ou non ce soir-là : elle manquait de tact. Enfin, non seulement elle ne témoignait pas à Maurice les sentiments qu'il y avait lieu de croire qu'elle éprouvât pour lui, mais elle ne lui adressait même pas les deux phrases sacramentelles qu'elle adressait à tous les hommes, sans exception : « On s'est bien aimés » ou « Est-ce pour ce soir? »

Maurice ne faisait pas longtemps les choses inutiles : il cessa de fréquenter le bar où sa maîtresse était toute à tous et point du tout à lui. Désormais, il rendit ses visites à Renée l'après-midi, dans la chambre qu'elle louait meublée chez Charley même, au deuxième étage, sur la cour. Cette chambre, qui était parfaitement bien rangée à partir de dix heures du soir, offrait en revanche, depuis le matin, l'aspect de désordre et de négligence que les chambres ordinaires oflrent normalement la nuit. Et, de même, Renée qui restait toute la nuit en grand costume de ville, gardait tout le jour des tenues nocturnes et abandonnées. Lorsque nous la surprenions ainsi, moi, je m'en sentais gêné, honteux : les hommes n'aiment pas à mettre le nez dans la véritable intimité des filles, que d'habitude elles n'aiment pas non plus à leur laisser voir. Mais Renée trouvait manifestement du plaisir à nous étaler la sienne, et Maurice n'en trouvait pas moins à y pénétrer. Elle lui racontait volontiers ses petites affaires. Et elle exigeait une réciprocité de confidences, à laquelle j'étais stupéfait de voir que mon ami se soumît sans peine, lui qui avait horreur de conter l'emploi de ses journées.

Sauf aux minutes bien précises où ils se rappelaient machinalement l'objet principal de leurs relations, l'idée ne leur venait jamais d'échanger des caresses assez vives pour troubler ou pour incommoder un spectateur. Ils ne faisaient que bavarder, intarissablement, tout en fumant des cigarettes, en manquant des patiences ou en se tirant les cartes. Maurice exprimait, à son ordinaire, des idées générales sur sa carrière et sur son avenir; elle risquait des développements naïfs, mais oratoires, sur la condition de ses pareilles : ils avaient l'air de discuter des questions sociales dans un comité. Souvent ils s'échauffaient, ils se chamaillaient comme deux féministes.

Moi, je m'ennuyais à périr et je considérais cette liaison comme dégradante pour mon ami. Je ne méconnaissais point que, financièrement parlant, elle présentât des avantages, du moins négatifs; mais j'avais rêvé mieux, et je me désolais, quand, tout à fait à l'improviste, Maurice me dit un beau jour qu'il en avait enfin soupé.

Je le félicitai de tout mon cœur, et ne lui

dissimulai point que j'avais hâte de le voir chercher, parmi les femmes du monde, des aventures qui méritassent plus justement la qualification de bonnes fortunes. Il sourit avec pitié. Il m'improvisa un parallèle des femmes du monde et des autres, qui n'était pas à l'avantage de celles-là. Je rappellerai que, par une assez piquante rencontre, son expérience personnelle ne l'autorisait pas à croire que les premières fussent toujours désintéressées, ni que les autres ne le fussent jamais. Il ajouta que, s'il avait soupé, comme il disait, de Renée, il ne faisait pas pour cela fi de toutes les professionnelles, que même il les préférait décidément, et que les considérations de son goût entreraient toujours en ligne de compte dans le règlement de sa conduite, au moins sur le même plan que les considérations de son utilité.

Je lui dis que j'espérais du moins qu'il viserait dorénavant plus haut, dans les premiers rangs de la galanterie. Il sourit une deuxième fois avec pitié, et me demanda où je voyais encore de grandes courtisanes. Je dus convenir que je n'en avais pas vu depuis mon enfance. Il me fit alors un magistral résumé de la galanterie française : il connaissait à merveille son terrain, où il avait marqué d'avance, comme un autre Napoléon, le lieu et la date de ses victoires.



ELLE PLAIDAIT EN DIVORCE POUR INJURE GRAVE.

Le principe de son système était que la démocratie, qui envahit tout, a envahi ce département-là ; que les femmes galantes ne se distinguent plus les unes des autres, sauf par des signes de l'ordre ploutocratique : soit, subjectivement, par leur tarif, et objectivement par le cens de leur clientèle — ou, mieux, par le plus ou moins d'illusion qu'elles sont en mesure de procurer, les plus huppées ayant le prestige de l'équipage, les plus humbles ne possédant pas même de domicile propre. Mais pour un homme qui ne fait pas état de la surface et ne veut voir qu'au fond des choses, toutes n'ont d'essentiel que cette vénalité qui est leur caractère commun. Si on a bien le goût de cela, on préfère celles des filles qui sont le plus officiellement vénales, c'est-à-dire les *prix-fixe :* sans compter que celles-ci vous offrent par surcroît l'avantage, toujours flatteur pour des Français, d'une tutelle administrative et d'une garantie de l'Etat.

Je fus assez déconcerté par cet exposé de principes. Je conclus que l'unique effet de la rupture serait un changement de compagnie, et j'étais prévenu contre celle où Maurice paraissait décidé d'exercer à l'avenir ses facultés héréditaires de conversation. Je suis bien revenu par la suite de cette prévention-là. Les entretiens où j'ai pris part dans la compagnie en question, sont assurément les plus documentaires dont je me souvienne. On ne saurait imaginer ce que j'y ai recueilli de technique et de passionnant, tout en consommant un champagne détestable, mais que par faveur on nous faisait payer au prix coûtant, c'est-à-dire presque rien. Ah ! comme je regrette de ne pouvoir consigner ces entretiens par écrit ! Mais je m'en garderais, je me méfie de moi. La pudeur publique n'admet point, et je la comprends, que l'on touche à certains sujets autrement que d'un style scandalisé. Moi, j'ai pris à la longue le style de mes interlocutrices, qui, sur ce sujet-là, est naturel et indifférent comme celui même de la science. Je ne saurais plus en

changer. Je me contenterai de rapporter quelques traits qui n'ont rapport qu'à Maurice, et qui, par suite, ne sortent pas du cadre de cet ouvrage.

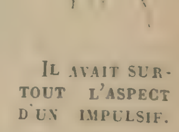
On sait que les derniers épisodes de son histoire amoureuse m'étaient fort obscurs : ainsi j'ai rapporté les détails de son aventure avec Renée de Pourville, mais sans rien expliquer et sans rien analyser. Eh bien, voici les explications que je dois à des confidences de ces pauvres filles, qui sont d'ailleurs des psychologues de premier ordre.

Je dois dire d'abord que toutes se comportaient à l'égard de Maurice exactement comme avait fait Renée : elles le traitaient avec familiarité, et elles ne lui témoignaient pas d'enthousiasme. Je posai des questions et j'appris avec surprise que Maurice ne produisait pas à première vue sur les femmes l'effet foudroyant que j'aurais cru. Il n'avait pas le signe. Il ne s'imposait pas. Il n'était pas de cette classe d'hommes à qui elles ne songent, ni à se refuser, ni à rien refuser. Mais elles ne songeaient pas non plus à rien exiger de lui, fût-ce leur salaire habituel, parce qu'un instinct qu'elles éprouvaient toutes, et que malheureusement elles ne purent pas bien me définir, leur révélait, sinon sa maîtrise, du moins sa confraternité.

J'essayai de remonter jusqu'aux sources de cet instinct, et je sus qu'une des particularités de Maurice qui frappait le plus les femmes, était sa façon indifférente d'user de toutes : il était renommé, non pour des exploits notables, mais pour une étonnante égalité d'humeur, si je puis m'exprimer ainsi. Et elle assimilaient, non sans raison, cette égalité imperturbable à leur propre passivité.

Elles se sentaient donc avec lui en camaraderie plutôt qu'en amour, et si elles n'étaient point subjuguées par lui, du moins elles l'excluaient de leur haine contre l'autre sexe, elles ne lui jetaient point, comme dit Alfred de Vigny, un regard irrité. En outre, comme les camaraderies de ces sortes de personnes sont ordinairement équivoques, il y trouvait quand même son compte. Elles y trouvaient leur compte aussi : car, si Maurice ne leur était pas à première vue désigné comme l'amant, le thaumaturge seul capable de ressusciter leurs sens abolis, il n'était pas non plus le passant rude qui, encore selon la parole de Vigny, prend le plaisir sans savoir le donner. Enfin, j'ai dit qu'il ne battait pas de records, mais il ne dégénérait pas non plus, et il avait coutume de dire qu'une aristocratie n'est pas morte tant qu'elle peut servir à la reproduction.

Mais ce qu'il demandait surtout à ses nouvelles amies, c'était de lui révéler les plats mystères de leur existence. Il ne se lassait jamais de les entendre ressasser les mêmes anecdotes assommantes. Il riait de leurs mots inconscients, dont les moindres lui semblaient « des Forain ». Il leur posait des questions comme un journaliste qui fait une enquête. Il se donna le mal de trouver un avocat à une personne fort correcte, mais dont le salon n'était point respectacle : elle plaidait en divorce pour injure grave, son mari lui ayant décerné une épithète applicable aux dames de son entourage, mais qu'elle ne méritait plus elle-même depuis de longues années.



IL AVAIT SURTOUT L'ASPECT D'UN IMPULSIF.

Maurice ne trouvait cependant pas encore ces intimités aussi étroites que son cœur apparemment l'eût désiré. Je dois convenir que ce genre de relations souffre beaucoup de l'anonymat, ou du moins du pseudonyme. Maurice n'était connu de ses camarades que sous le sobriquet du *Vicomte* ou de l'*Ami des femmes*. Il ne les connaissait que sous des noms de guerre, et si peu variés que le même servait à plusieurs. C'est ainsi que nous comptions trois *Carmen*, quatre *Mignon* et quatorze *Camélia!*

Mais un jour, une des Camélia, une des filles-fleurs comme nous les appelions, nous fit la faveur, inouïe dans ce monde-là, de nous dire son nom véritable : Léonie Léon. Elle nous invita de plus à venir la voir chez elle, bien qu'elle n'eût qu'un pied-à-terre (mais cela est excusable par le peu d'usage qu'elle en pouvait faire). Du moins, quand elle y était, elle était libre d'y recevoir, car « elle n'avait personne, Dieu merci ! » Je notai le mot comme heureux.

Nous y allâmes le jeudi suivant. J'en ai gardé le meilleur souvenir. D'abord, c'est ce jour-là que j'ai fait la connaissance de Belleville et de Ménilmontant, qui sont les quartiers de Paris les plus aérés et les plus sympathiques. Par chance, il faisait juste le genre de beau temps qu'il faut pour mettre en valeur un paysage parisien : l'air était vif, la lumière diffuse, le ciel tourmenté. Aux Buttes-Chaumont, les arbres sans feuilles

avaient des silhouettes fines et précises. Nous nous trouvâmes seuls dans ce beau parc, puisque ce n'était pas un dimanche. Nous y restâmes jusqu'au soir, malgré la fraîcheur, pour faire plaisir à notre compagne, qui s'amusait. Elle s'était vêtue à peu près comme une ouvrière, mais son visage, marqué de fard indélébile, la trahissait. Nous revînmes par les rues pâles de brouillard, mais illuminées, égayées d'appels de trompes et de cris de camelots. Les croupes des chevaux arrêtés et haletants fumaient dans la grande clarté ronde des réverbères. Nous rentrâmes au pauvre logis où nous devions dîner. Nous étions joyeux et innocents tous les trois. C'était un jour de congé.

La soupe était déjà sur la table quand le frère de Léonie survint. Elle ne l'attendait pas, elle sembla contrariée, honteuse, mais elle ne le renvoya point, et nous jugeâmes, sur la physionomie de ce jeune homme, qu'elle faisait bien de le ménager. Il paraissait avoir notre âge, il était plus fluet que nous ; mais il avait surtout l'aspect d'un impulsif qui doit, au moindre obstacle, jouer du couteau, mon Dieu ! sans méchante intention, tout bonnement par action réflexe. Léonie nous le présenta comme ouvrier horloger, mais il était plutôt joli garçon. Elle nous laissa ignorer son petit nom, mais nous révéla son surnom : l'Ondulé. Il y répondait parfaitement bien. Notre présence ne parut pas autrement l'étonner. Même, il mit une hâte un peu indiscrète à en tirer profit. Il offrit de nous servir de guide et, au besoin, de protecteur, dans les divers endroits louches du quartier, il nous proposa une espèce de tournée des grands-ducs, mais inédite.

Nous acceptâmes pour le soir même. Mais nous n'étions pas au fromage que les intentions de l'Ondulé à notre égard s'étaient modifiées du tout au tout. Il voulait bien toujours nous piloter, mais il ne voulait plus nous exploiter. « Plus souvent que je ferais casquer des copains ! » disait-il : il traitait en effet Maurice comme tel, et je passais par-dessus le marché. Il ne nous fit faire aucune tournée similaire de celle des grands-ducs, mais il nous emmena boire à frais communs dans un établissement où il était habitué.

C'était une espèce de bar Charley adapté aux besoins de Belleville, et j'y pus vérifier combien était juste la théorie de Maurice touchant l'uniformité de la galanterie parisienne. Je dois ajouter que le Charley de Belleville était supérieur à l'autre en plusieurs points. Ainsi l'art n'était représenté rue Saint-Florentin que par la musique des tziganes : ici on exécutait des compositions inédites et l'on récitait des poésies, dans un caveau où, par surcroît, on pouvait se livrer aux plus excentriques débauches avec la plus pittoresque liberté. Mais ce qui était surtout beaucoup mieux représenté ici, c'était l'amour. Ici au moins il s'avouait, dans les gestes comme dans les mots, dans les regards, dans les attitudes des corps, élancés en avant sur les tables pour le don de soi-même ou pour la prise d'autrui. On le flairait primitif et sauvage — humain. Et si les gens d'ici avaient souvent l'air de brutes — comme ceux de là-bas, d'ailleurs — au moins c'étaient des brutes vivantes.

Nous passâmes là bien des soirs. Je prenais goût à cette atmosphère forte. Le lendemain, dans mon paisible chez-moi, je lisais les faits divers des journaux : j'y trouvais la chronique romanesque, parfois sanglante, de cette autre humanité à laquelle je me mêlais par intermittences, secrètement. De loin, elle me passionnait encore, en me faisant peur... Je me disais qu'après tout, plus ou moins, tous les hommes mènent ainsi la vie en partie double, et que sous leur existence officielle, correcte, ils en ont une autre inavouable. Mais j'étais comme effaré, continuellement.

Maurice s'enthousiasmait avec moins de réserve que moi. Quand on racontait devant nous les exploits de la bande des Apaches : quelque mauvais drôle à peine adolescent, lardant de coups de couteau un inconnu, sans intérêt, sans raison, rien que pour voir le sang et se faire la main, je n'avais que de l'horreur et de la stupeur, Maurice disait : « Moi, je comprends ça. » Et ses yeux étincelaient, j'y voyais l'âme des ancêtres comme pendant la terrible nuit... Mais j'oubliais vite les meurtres, dans l'ivresse contagieuse des amours qui m'environnaient, et je me prenais à vouloir aimer comme ces gens-là, parmi eux, dans les paysages délicats et pauvres du Paris du peuple, où les rues montent, où il y a, dès le crépuscule, du mystère et du danger.

Ai-je besoin d'ajouter que ma fantaisie demeura littéraire ? C'est Maurice qui faillit la réaliser. Nous rencontrâmes un jeudi, chez Léonie Léon, une grande femme qui sortait comme nous entrions. Maurice n'avait pu que l'entrevoir, mais il avait changé de couleur. Léonie le regarda en face et lui dit : « Va pas te faire des idées, elle a quelqu'un et elle ne le trompera pas. » J'avais bien observé le trouble de mon ami, mais je ne le croyais guère capable de sentiments, surtout si prompts. Léonie ajouta, comme pour ré-

pondre à mon objection muette : « Ça arrive, on a des béguins », et je vis qu'elle attribuait à Maurice, comme d'habitude, la psychologie spéciale de ses pareilles.

Pourtant, ce qu'elle admettait fort bien d'une femme, elle l'admettait moins d'un homme. Chaque fois qu'elle voyait Maurice, elle causait avec lui de son « béguin », pour flatter sa manie et pour le consoler ; mais elle en causait avec gêne, avec un peu de dégoût, comme d'une chose qui n'est qu'à moitié naturelle. En attendant, mon pauvre ami souffrait bien cruellement : non que l'objet de son béguin se fût refusé à lui, même vingt-quatre heures ; mais ledit objet ne s'était pas *donné*, et tout est là. Maurice était trop dans l'esprit de ce monde-là pour ne pas faire la distinction.

La femme qu'il aimait restait fidèle à l'autre, et il en était jaloux férocement. Il avait des fringales d'elle, qu'elle satisfaisait toujours — sans les satisfaire jamais. Je l'en ai vu pleurer ! Avec cela, il ne comptait plus, il dépensait à tort et à travers. Quand il fut à sec, je me mis à craindre qu'il ne fît un mauvais coup. Je ne vivais plus.

Un matin, je lus dans mon *Figaro* que l'Ondulé avait été arrêté, ainsi qu'un bon gros garçon paisible, son ami intime, mais déplacé dans ce milieu de rôdeurs. Il s'agissait d'une rixe et de coups ayant occasionné la mort. Cela ne me fit d'abord aucune impression, puis je sentis comme un grand froid, et je sortis à la hâte pour aller montrer l'écho à Maurice. Il ne me dit rien, mais nous n'avions plus besoin de rien nous dire : je sus bien voir qu'il était au moins aussi troublé que moi.

Le soir, après dîner — j'avais dîné chez lui — il ne fut pas question de sortir. Dehors, il faisait froid, il pleuvait ; nous restâmes enfermés dans sa chambre, qui était toujours son ancienne petite chambre d'enfant. Comme nous nous sentions bien à l'abri, là !... A l'abri des intempéries, à l'abri... d'autre chose... Nous ne parlions pas de celui qui couchait au Dépôt. Mais nous en avions l'idée fixe. C'est une chose extraordinaire, de penser qu'un homme que l'on connaît, de qui on a touché la main, est en prison, qu'il a versé le sang. Je ne comprenais pas. Maurice non plus, lui qui comprenait si bien, soi-disant, les exploits d'Apaches. Ce coup brusque avait renversé toutes ses façons de voir. L'Ondulé, la fille qu'hier soir encore il pleurait d'aimer, lui paraissaient des habitants d'une autre planète. Et moi, je n'avais plus peur comme ce matin. Une lâcheté tiède m'envahissait. Je me disais que personne n'avait su ni ne saurait maintenant nos étranges relations, que nos amis compromettants étaient sous les verrous, qu'ils seraient bientôt morts civilement, peut-être plus positivement supprimés...

Jamais plus il ne fut question entre nous de l'Ondulé ni de sa sœur, même pendant le procès. Je dis seulement à cette occasion, une fois, et par association d'idées : « Oh ! je n'aimerais pas assister à des débats de Cour d'assises. Le banc des accusés me fait une bête de peur. Je m'y vois. »

Il répondit sérieusement : « Pas moi. »

Je lui repartis en riant : « Il ne faut pas dire : Fontaine... »

Il haussa les épaules. « On peut toujours être sûr, dit-il.

— Tu te ferais sauter ?

— Non, répliqua-t-il, c'est trop banal, je trouverais mieux. » Il ajouta : « J'ai le temps d'y penser. »

Plusieurs mois après, nous nous arrêtâmes par grand hasard à la terrasse d'un café, encore assez convenable, mais sur la lisière de Montmartre. Je reconnus, en la personne d'un des garçons, cet ami de l'Ondulé, coffré en même temps que lui, mais qui avait été relâché presque aussitôt. Il prit notre commande sans avoir l'air de nous reconnaître. Mais quand il revint avec les consommations, je vis que ses mains tremblaient. Il fut longtemps à disposer les verres, les soucoupes. Il restait penché sur la table. Il nous dit d'une voix sourde, sans nous regarder : « Y a huit jours que mon poteau est parti pour la Nouvelle. Je ne le reverrai plus jamais, jamais. » Et deux larmes gouttèrent de ses yeux sur le plateau.





Elle mettait de la sincérité dans son rôle.



Son domicile était un immense hotel isolé au milieu d'un jardin.

VI

UN PLACEMENT

Si les épisodes que j'ai relatés jusqu'ici ont paru sortir de l'ordinaire, cela tient à ma façon de les présenter : j'ai cru devoir y souligner des significations, qu'en fait, je n'y ai démêlées que par la suite, et j'ai projeté sur le Courpière d'autrefois, pour l'éclaircir, un reflet du Courpière d'aujourd'hui. Mais, dans le moment même, toutes ces histoires-là ne semblèrent point si notables, et Courpière ne débuta pas autrement que tous les hommes qui doivent exceller dans une partie: c'est après coup que l'on remarque les faits et gestes de leur enfance, et l'on en tire des présages rétrospectifs ; mais vus de près à cet âge, ils n'étaient qu'au niveau commun. Seulement, un beau jour, et d'un seul bond, ils s'élancent de ce niveau commun jusqu'au sommet de leur génie, je veux dire qu'ils enfantent, sans degrés intermédiaires ni progrès, l'œuvre adulte, soudain parfaite, qui leur vaut la maîtrise.

M. de Courpière ne passa point maître tout jeune : non qu'il ne fût précoce, mais le service obligatoire interrompt toutes les carrières. Par bonheur, ce retard n'est que d'un an pour certaines. La carrière que mon ami exerçait et que j'ai définie avec plus ou moins de précision, ne rentre point dans la catégorie de celles qui emportent dispense du service militaire, et il dut faire officiellement choix d'une autre pour obtenir cette dispense. Ce n'est point qu'il répugnât à servir trois ans. Il ne redoutait point la dureté du métier, ayant des mœurs fort simples, et aussi des recommandations. Il aimait l'uniforme, du moins celui de la cavalerie, et il professait que les gens de sa sorte n'ont rien à faire de mieux que la guerre quand ils ne font pas l'amour. Mais il se sentait obligé de naissance à revendiquer tout ce qui pouvait avoir tournure de privilège. Aussi, bien que son cœur en saignât, se donna-t-il un mal de tous les diables pour arriver à ne servir sa patrie que durant douze mois. Il apprit le métier de relieur, et il fut dispensé à titre d'ouvrier d'art. Moi aussi.

Notre bilan de cette année-là fut pauvre. Le militaire est l'homme aimé par excellence ; mais l'uniforme sans galon n'a de prestige que dans une classe où Maurice ne se commettait point, puisque j'ai dit qu'il ne fut jamais ancillaire. Nous eûmes la curiosité de suivre nos camarades plébéiens dans les endroits où ils aimaient : les créatures que nous y trouvâmes nous effrayèrent par l'indiscrétion de leurs entreprises et nous excédèrent de leur sentimentalité. Maurice n'eut, tout compte fait, qu'une seule aventure, avec la femme du colonel. C'était une personne mûre, hépatique, à laquelle il eût refusé ses faveurs dans le civil : mais elle le payait en permissions.

J'avais hâte de revenir. Je peux vivre n'importe où, mais je n'ai jamais pu aimer qu'à Paris : je commençais à trouver la diète longue. Maurice, qui n'avait guère été moins sevré que moi, n'en était pas, à beaucoup près, aussi incommodé. Je dois signaler encore une des particularités de son tempérament — je m'excuse d'y insister, mais elles sont révélatrices : mon ami, qui trouvait ses sens toujours prêts au commandement quand il en avait l'emploi, n'en était d'autre part jamais importuné quand il n'en avait que faire. S'il lui arrivait de chercher femme, c'était pour tel ou tel motif, mais non pour l'urgence d'un apaisement. Il n'avait point, comme nous autres, l'horreur des interrègnes et le besoin d'y suppléer par n'importe quel intérim ; au contraire, et il semblait goûter ces vacances comme un écolier goûte les siennes.

Après notre retour du régiment, il les prolongea par delà les limites vraisemblables. Nous sortions tous les soirs, mais avec des amis mâles. Nous n'allions plus que dans ces bars où la hauteur des tabourets décourage la brièveté des jambes de femmes, et où l'on a plus de chance de trouver un cocher qu'une maîtresse.

Je n'ai à nommer et à portraire qu'un seul de nos compagnons d'alors, Camille Lambercier.

C'était un grand jeune homme, si mince qu'il avait l'air de le faire exprès : de fait, il adoptait toutes les modes susceptibles de pousser sa maigreur au comique, et de le sauver par le ridicule de la pitié qu'il craignait surtout. Ses cols étaient hermétiques et hauts. Il ne portait que des jaquettes, et boutonnées, tout le costume de même couleur : gris clair en été. Ses cheveux trop rares, d'un blond de poussière, se séparaient d'eux-mêmes, juste au milieu du front, et gardaient toujours les marques régulières du gros peigne. Il y avait de l'humilité et de la honte dans son nez trop descendu vers la terre, et toute la détresse humaine dans ses grands yeux pâles, à peine teintés de bleu.

Cette physionomie s'explique par ses origines et par son éducation. Camille est le fils de ce fameux Lambercier, qui fit, voilà vingt ans, une colossale fortune, et mourut plus déshonoré qu'il n'est d'usage, même à la Bourse. Né pour la lutte, pour l'âpre jeu, pour la bascule quotidienne entre le milliard et la faillite, le père vivait de ces alternatives, mais le fils avait failli en mourir, il en gardait des troubles au cœur. Avec cela, il s'était avisé d'aller pêcher on ne sait où une conscience ; ou bien le père Lambercier avait épuisé tout ce que sa race pouvait produire de coquinerie. Bref, Camille était le plus scrupuleux homme du monde, et depuis qu'il savait son père un malfaiteur, il n'avait plus osé lever les yeux sur personne.

Il y tenait pourtant, à cette fortune, et d'autant plus qu'elle lui coûtait plus de souffrance morale. Il ne voulait pas, étant si honnête, être déshonoré pour rien. Il avait le cauchemar d'être exploité. Sa honte de détenir du bien mal gagné se compliquait d'une terreur de le restituer par niaiserie, et, comme le savetier de la fable, il vivait dans le tremblement.

Il voyait et même traitait du monde au dehors, mais il ne recevait personne chez lui. Son domicile était un immense hôtel, isolé au milieu d'un jardin entre des maisons de rapport à six étages. On y pouvait accéder, soit par le boulevard Haussmann en traversant la cour d'un de ces immeubles, soit par le faubourg Saint-Honoré en traversant deux cours qui se commandaient. Mais on sonnait toujours vainement à la grille du jardin et, quand on allait poser des cartes, on devait les remettre à l'un des deux concierges, du faubourg ou du boulevard.

Lambercier vivait dans cet hôtel avec sa mère et une sœur, qu'on disait fort belle, mais que nul n'avait jamais vue, car elle était maniaque au moins autant que lui, et se cloîtrait par peur d'être recherchée pour sa dot.

Un homme qui se défie toujours, doit, quand il a confiance par hasard, y mettre de la passion : la confiance qu'avait Lambercier en Courpière ressemblait à l'engouement d'un amant pour sa maîtresse. Elle était spontanée et sans examen. Elle était sans restriction, absolue. Elle était éternelle, elle était unique. Elle était offensive : Lambercier tolérait qu'on dît du mal de Maurice, mais non pas qu'on s'en méfiât devant lui. Il n'admirait pas Maurice outre mesure, et n'avait pas même la superstition du nom, car tout en rougissant de sa fortune, il en revendiquait les privilèges sociaux et se considérait comme l'égal de n'importe qui. Il n'aimait pas Maurice et, à vrai dire, n'aimait personne : ce n'est pas d'affection qu'il avait besoin, mais de confiance, et Maurice répondait à ce desideratum précisé.

Bien que j'aie comparé un tel sentiment à l'amour, même pour la spontanéité, cette confiance n'était pas, comme ordinairement l'amour, dépourvue de causes apparentes. A Saint-Bernard, où ils se lièrent, et depuis,

Maurice était le seul être humain qui n'eût jamais demandé à Camille Lambercier un centime. On reconnaîtra son parti pris de ne jamais pratiquer le tapage. Il poussait même le scrupule jusqu'à payer son écot, et à me forcer de payer le mien, lorsque nous dînions ensemble tous les trois.

Je me permettais de penser qu'il allait en ceci un peu loin, et que si, pour garder intacte la confiance de Lambercier, nous devions nous réduire à n'en profiter jamais, cela finissait par être un cercle vicieux. Cette abstention me paraissait d'autant plus inexplicable que Maurice était en proie à de pénibles difficultés. Il vérifiait tous les mois qu'en dépit de ce qu'il avait pu dire au baron, vingt-cinq louis ne sont pas grand'-chose. Il s'en était contenté d'abord, et m'avait émerveillé par son esprit d'ordre, d'économie. Ces qualités, que l'on attribue plus ordinairement à la bourgeoisie, sont l'apanage de la noblesse, et je n'ai, pour ma part, jamais trouvé de milieu où l'on organise les pique-niques à si bon marché, tranchons le mot : où l'on rogne aussi savamment les liards que dans le faubourg Saint-Germain. Mais du jour où les frais de son béguin avaient mis son budget en déficit, Maurice avait soudain et pour jamais cessé de faire des comptes. Il avait quitté le régiment en y laissant des dettes, qui l'eussent bien incommodé s'il fût resté sous les drapeaux. Depuis lors, il était, trois semaines sur quatre, désargenté. J'aurais souhaité qu'il pût recourir à sa mère, mais il vivait avec elle sur le pied d'une paix armée. Je me demandais aussi pourquoi il ne retournait pas tout bonnement chez la baronne Duval, ce qui eût amené le baron à employer une seconde fois les « grands moyens ». Mais il était esclave de sa parole, et puis, à vrai dire, il n'y pensait pas. Il ne se souciait de rien. Et quand mon amitié, toujours un peu indiscrète, le pressait de questions à l'égard de ses finances, il me répondait avec un sourire de tranquillité : « J'attends la fortune dans mon lit. » Il avait foi en son étoile. Il avait bien raison.

Je n'ai pas dissimulé qu'il y avait de grandes différences entre le tempérament physique de Maurice et le mien. En conséquence, j'étais, moi, toujours en chasse de femmes. Et comme j'avais un certain goût d'aventures, je ne me contentais point d'en aller chercher où on est sûr d'avance qu'on en trouvera. J'allais assez volontiers où tout le monde ne va pas. Depuis nos expéditions à Belleville et à Ménilmontant, j'avais un peu raccourci mon rayon ; mais enfin je m'accordais encore une certaine latitude, et c'est ainsi que j'eus la fantaisie, un soir, d'aller au théâtre de Batignolles, pour voir s'il n'y aurait point là quelque chose à faire. Maurice m'accompagna, car il ne faudrait pas croire que ce fût toujours moi qui fusse à sa remorque : il mettait au contraire une extrême complaisance à me suivre, et dans des endroits où cela ne l'intéressait guère, où même cela l'assommait d'aller.

Nous avions déjà pratiqué les théâtres excentriques, et nous avions été quelque temps des espèces d'abonnés de la Gaîté-Montparnasse. Mais nous flairions que ce quartier-ci, plus peuplé de petits bourgeois que d'ouvriers, nous réservait des surprises, et j'y comptais bien lever une variété inédite de grisette.

La première impression que je reçus de la salle est qu'elle était peinte à la colle, et qu'il fallait soigneusement éviter de s'adosser aux parois si l'on ne voulait pas sortir de là tatoué. Quant au public, il était exactement ce que j'avais préjugé. Si, tout là-haut, grouillaient de pâles voyous, les mêmes au reste que dans les plus luxueux théâtres, le premier, le second étage, étaient occupés par des couples endimanchés, corrects, appartenant au meilleur monde des petits employés, des petits boutiquiers et des concierges. Les femmes, presque uniformément vêtues de noir, avaient des chapeaux de la même couleur, avec des fleurs rouges ou blanches. Elles siégeaient sur leur fauteuil comme derrière un comptoir. Quelques jeunes filles portaient des robes d'été.

A l'orchestre, on remarquait plusieurs hommes en habit : c'étaient des maîtres d'hôtel du quartier Monceau. Ils faisaient la cour, durant l'entr'acte, à des professionnelles que la modestie de leur costume eût fait prendre pour des femmes honnêtes, sans le pied de rouge qu'en guise d'insigne elles avaient sur les joues, comme un reflet permanent d'un lanterne de mauvais lieu.

Mais je fus diverti de mes observations par le spectacle qui recommençait. Je voulus suivre le mélodrame, dans l'espoir d'en rire. Puis je m'égayai d'une grosse dame qui, au balcon, usait alternativement de deux mouchoirs, étalant, pour le sécher, devant elle, celui qu'elle avait fini de mouiller, et aussitôt recommençant à mouiller l'autre. Enfin, la jeune première entra, et je ne vis plus qu'elle. L'émotion que j'éprouvai fut si forte que d'abord cet excès même me mit en garde. Je refusai de l'attribuer toute à la valeur intrinsèque

de l'objet que j'avais sous les yeux. Je fis la part de la surprise et des repoussoirs environnants. Mais je notai aussi que Maurice, pour tirer sa jumelle de l'étui et la mettre au point, avait exécuté des gestes plus brefs, plus brusques, moins précis, moins volontaires que de coutume. « Bien? » dis-je à demi-voix. « Oui », dit-il, et nous nous bornâmes à cet échange de monosyllabes.

La distinction était ce que l'on remarquait d'abord chez Jeanne Thillier, avant la beauté même : aussi, à rebours de ce que j'avais cru, le cadre mesquin et vulgaire où elle m'apparaissait lui devait nuire plutôt que servir, en exagérant jusqu'au défaut toutes ses qualités de finesse. Je la jugeai d'abord trop menue, frêle et de physionomie élégiaque. Je sentis mieux plus tard la tristesse de ses grands yeux gris, profonds jusqu'à l'âme, la grâce de sa force délicate, toute sa douceur blonde, et le charme de sa jeunesse qui n'était pas éclatante, mais rayonnante, de fraîcheur et de santé. Le visage, avec le nez légèrement busqué et la moue savoureuse des lèvres, était une petite merveille de dessin. Tout le corps semblait pétri d'une matière de choix. Et cette matière précieuse, revêtue d'une forme parfaite, n'était que l'enveloppe d'une sensibilité qu'on y surprenait par transparence. En scène, elle était touchante, sans talent. Elle mettait de la sincérité dans son stupide rôle, et elle jouait avec cette demi-maladresse des amateurs qui, étant partout à leur aise, n'ont pas de raison pour l'être sur des planches moins qu'ailleurs.

Je connaissais trop mon Paris pour ignorer que la trouvaille d'une telle femme y est la plus rare fortune et que le *nil admirari* ne serait, en cette occurrence, rien moins que parisien. J'exprimai donc de l'admiration, aussitôt le rideau baissé, et Maurice me donna la réplique en termes plus contenus, mais qui révélaient encore une espèce d'enthousiasme, si l'on considère la proportion de nos tempéraments. Il voulut bien me suivre à l'entrée des artistes, et jusque dans la loge du portier, de qui nous n'obtînmes aucune complaisance : car ce fonctionnaire était vertueux et sourd. Nous en fûmes réduits à guetter dehors notre étoile, et nous piétinâmes une heure dans la neige fondue. Enfin Jeanne Thillier passa devant nous sans nous voir. Elle était flanquée d'un quadragénaire assez lourd, confortablement et inélégamment vêtu.

Maurice, qui assistait, comme j'ai dit, aux débuts de mes aventures, mais ne s'intéressait pas d'ordinaire aux suites, me reparla de celle-ci le lendemain. Il me demanda si j'avais rêvé aux moyens d'approche. Je lui dis que je comptais retourner au théâtre ce soir même et louer toute l'avant-scène de gauche, que je m'y ferais remarquer au moins par mon costume, qu'à l'endroit le plus pathétique je lancerais un bouquet sur la scène, et que je ferais passer un mot à la personne, l'invitant à souper au *Rocher*. Le *Rocher* est un restaurant pour le petit monde de ce quartier-là, et fort commode pour les gens d'un autre monde qui ne se soucient pas d'être vus.

Courpière haussa les épaules et me fit observer que mon habit ne serait pas si sûrement remarqué, puisqu'il y avait des larbins à l'orchestre ; que Jeanne n'avait pas l'air d'une femme à souper et ce qui s'ensuit le premier soir ; qu'enfin, si je lançais des fleurs sur le théâtre, cette manifestation passerait pour une plaisanterie désobligeante. J'abandonnai à mon ami la direction de la campagne. Il commanda de simples violettes, qu'il fit porter à Mlle Thillier sans aucune carte de visite. Il avait jugé sur sa mine qu'elle devait être aisément troublée par la moindre délicatesse. Le soir nous nous exhibâmes, timides et discrets, dans l'avant-scène, où nos habits furent parfaitement remarqués, malgré la concurrence des larbins d'en bas. Surtout, nous fûmes devinés comme les auteurs de l'envoi. Nous le réitérâmes le lendemain et les jours suivants. Les grands yeux gris nous regardèrent plusieurs fois, d'abord avec surprise, et puis avec une expression non équivoque de reconnaissance émue. Enfin il fallut en revenir à mon idée première du souper. Pour moins effaroucher Jeanne, je proposai à Maurice que nous lui fissions l'invitation à nous deux. Il y consentit, mais la proposition vint de moi, je tiens à insister là-dessus.

J'y insiste pour bien établir que Courpière n'avait pas d'arrière-pensée. Il ne faut pas le soupçonner de préméditation. Ce n'est pas sa faute si Jeanne eut une façon de nous accueillir qui faisait d'abord de lui l'amant présomptif, et de moi l'ami. Les femmes ont, dans ces conjonctures-là, des intonations et des gestes qu'il est impossible de définir, mais qui sont sans réplique. Ma peine fut atténuée par un pressentiment qu'il me sembla que j'avais eu. Maurice me jeta à la dérobée un regard d'excuse mélancolique et souriant, qui signifiait : « Il ne faut pas m'en vouloir, tu vois que je n'y peux rien. » Evidemment il n'y pouvait

rien. Moi non plus. Et Jeanne était si inconsciente qu'elle ne se douta jamais que j'eusse nourri cette idée baroque de la revendiquer pour moi.

A souper, il ne lui fallut que peu de mots pour nous mettre au courant de sa fort banale histoire. Elle était née dans une loge, comme la plupart des beautés vraiment aristocratiques. Elle était entrée au théâtre plutôt que de faire autre chose, par besoin de ressentir et de communiquer des émotions fortes ; mais elle n'avait ni feu sacré ni ambition, et on voyait bien qu'elle quitterait les planches sans regret, dès qu'elle aurait une occasion de sentir dans la réalité. Le quadragénaire au bras de qui nous l'avions vue, était un gros marchand d'antiquités du boulevard de Clichy, qui l'entretenait richement à trois cents francs par mois ; mais elle semblait toute prête à y renoncer pour Maurice, et oubliait de s'en quérir si celui ci pouvait lui assurer les mêmes avantages. Elle le traitait déjà en ami éprouvé. Elle était si habituée à le voir tous les soirs, de loin ! Elle ne pensait plus qu'elle lui parlait ce soir pour la première fois. Leur intimité paraissait une chose ancienne. Le sentiment qu'elle éprouvait pour lui, et qu'elle avouait, n'était pas né en coup de foudre : il s'était formé lentement dans ce cœur moins passionné que tendre. Mais il grandissait aujourd'hui, il grandissait à vue d'œil. On se lie vite en voyage, on se lie encore plus vite à souper.

Elle s'offrait avec tant de grâce et une si jolie naïveté qu'il n'y avait rien de choquant pour un spectateur, même aussi peu désintéressé que moi. Maurice était aimable. Enfin je leur avais déjà pardonné l'affront que sans doute ils n'allaient pas manquer de m'infliger tout à l'heure. Mais Maurice ne la reconduisit que jusqu'à sa porte, et lui dit adieu. Il ajouta seulement que, dans deux ou trois jours, nous reviendrions la prendre au théâtre pour recommencer cette petite fête. Elle parut touchée de tant de discrétion, et peut-être bien trop touchée. Je l'étais mille fois davantage : je ne pouvais attribuer cette abstention de Maurice qu'à un souci de ménager ma susceptibilité, et je lui en savais un gré infini. Pour répondre à ce procédé, je me dispensai, tout en faisant route avec lui, de la moindre allusion au tour de passe-passe dont j'avais été victime, et je ne l'entretins que de choses indifférentes sur un ton de cordialité.

Le surlendemain, nous évitâmes de nous concerter en termes exprès, mais nous retournâmes à Batignolles, comme machinalement. Courpière fit demander à Jeanne si elle était libre de souper, elle fit répondre qu'elle était libre ce soir et tous les soirs, attendu qu'elle avait mis dehors son marchand de curiosités. Cette nouvelle m'agita, je me sentais vaguement responsable. Maurice, qui l'était plus positivement, prit la chose avec un grand calme. J'en conclus qu'il allait ce soir même offrir à Jeanne des compensations, du moins en nature ; mais la scène du souper, la conduite et les adieux furent une réédition de l'avant-veille. Jeanne ne murmura point. Elle regarda seulement Maurice, d'un air étonné ; puis, comme le regard de Maurice ne répondait rien à sa muette interrogation, elle se retourna vers moi, naïvement, me regarda de même, et je fis ce geste d'écarter les bras, qui indique qu'on n'y comprend rien du tout.

Dans l'intervalle entre cette deuxième visite et la troisième, je me montai un peu contre Courpière, ce qui m'arrivait rarement. Je ne pus me défendre de lui dire : « Franchement, tu aurais bien pu ne pas me souffler Jeanne, si c'était pour faire d'elle ce que tu en fais. » Il sourit. J'ajoutai : « La pauvre fille elle-même n'y comprend rien. » Il repartit : « C'est juste. Je lui parlerai. »

Je conclus de ces mots qu'il n'avait pas du tout dessein d'aller davantage de l'avant. Je renonçai à démêler les motifs de cette abstention, mais je fus curieux de voir comment il allait s'y prendre pour la signifier à Jeanne. Je lui savais bien un goût pour les rôles difficiles, un peu ridicules, dont il se sauve à force de douceur insolente, et depuis je l'ai vu faire le Joseph avec une désinvolture admirable : mais c'était la première fois. Je me demandais surtout comment il entrerait en matière. Jeanne lui en épargna la peine. Dès les huîtres, sur une caresse un peu vive à laquelle il ne répondit pas comme elle eût souhaité, elle lui dit tout uniment : « Tu ne veux donc pas ? » et elle le regarda avec une grande tristesse. Ah ! je n'y aurais pas résisté. Mais il secoua la tête... Elle resta confondue. Elle le regardait toujours, elle était contre lui, presque renversée. Il la retint, et tout doucement, en la berçant comme un enfant, il lui dit, d'une voix caressante, des choses très sages.

Il ne lui dissimula point que cette médiocrité où il la voyait, l'affectât péniblement : il avait trop de goût pour n'en pas souffrir. Certes, ce visage si fin, ce corps charmant, pouvaient se passer de parure ; et pourtant, qu'il n'y eût pas de luxe autour

d'elle, cela était choquant, comme un désordre, comme un défaut d'harmonie, cela était attristant, et toute tristesse diminue l'amour, qui est joie. Il lui désigna la maison où on l'habillerait bien, dans l'esprit de sa beauté, d'étoffes molles, de lingeries, de dentelles. Il lui enseigna l'importance de bien choisir, un homme son tailleur, et une femme son couturier. Il se donna lui-même comme exemple de discernement dans ce genre de choix : « Tu vois, il n'y a pas de mode qui tienne, moi je ne mets jamais le pied chez les Anglais. »

Il aborda ensuite la question du logement. Il lui laissa entendre, avec beaucoup de délicatesse, que, s'il n'était jamais monté chez elle, c'était par crainte de la voir dans un cadre indigne. Alors il se mit à décrire hypothétiquement, de verve, le cinquième que son marchand de curiosités avait dû lui meubler, et c'était, paraît-il, si bien cela qu'elle ne put se tenir d'en rire. Il décrivit aussi, mais avec plus de sérieux, le décor où il voulait un jour la voir, et il en fit pour ainsi dire toute la mise en scène, prescrivant jusqu'aux derniers détails de la tapisserie et du mobilier.

Puis il parla voitures. Il dit un mot des bijoux et lui recommanda de ne porter que des perles. Enfin il posa les chiffres d'un budget formidable, et il conclut de son ton le plus sec : « J'ai cinq cents francs par mois. » Jeanne mit un petit instant à se réveiller du rêve des mille et une nuits où Maurice venait de la transporter ; mais comme cette annuité de six mille francs représentait encore pour elle une très magnifique aisance, elle déclara qu'elle vivrait bien de cela, et même de moins.

« Pas moi », repartit Maurice. Il lui fit observer que, d'ailleurs, il ne pouvait exhiber une femme aussi voyante qu'elle, même trop sommairement nippée, car on le soupçonnerait alors de vouloir faire un lancement, et ce rôle était un de ceux que sa dignité chatouilleuse n'acceptait pas. « On s'apercevra bien que je ne te trompe pas ! » dit-elle naïvement. « Alors, répliqua-t-il, impitoyable, on dira que j'ai raté mon coup, et je serai ridicule. D'autre part, si tu as moins de résistance que tu ne crois, si l'ambition... »

— Non ! cria-t-elle.

— Mettons la nécessité... Si la nécessité t'oblige à abuser de ma confiance, de quoi aurai-je l'air ? Je te le demande. De quoi ?

Elle baissa la tête et le « oui » qu'elle murmura, exprima très bien de quoi il aurait l'air. Mais elle se redressa brusquement, révoltée, et dit : « Pourquoi m'as-tu fait lâcher mon amant ? »

— C'est grand'chose que tu as perdu là ! fit-il.

— C'est mon pain.

Il haussa les épaules :

— Tu te contentes de peu.

Un silence lui servit de transition, ensuite il dit sans la regarder, vite, entre ses dents :

— Tant pis... C'est ta faute... Je ne peux pas te ramasser où je te trouve...

Elle devina sa pensée :

— Ah ! dit-elle, et si j'étais la maîtresse d'un de tes amis ?...

— Parbleu !... dit-il.

Elle s'illumina. Il murmura encore :

— Tout ce que je dis, c'est que tu ne peux pas débuter par moi, voilà.

Elle prit la tête de Maurice et lui baisa les yeux, mais elle eut la maladresse d'ajouter : « L'embêtant, c'est que tu ne peux pas me présenter dans ton monde. — C'est clair », fit-il, et il leva la séance en disant : « A un de ces jours. »

J'aime les situations nettes et je trouvai, suivant une formule de théâtre, que cela ne finissait pas. La situation fut à mon goût dès le lendemain, je veux dire nette. Nous dînions avec Camille Lambercier. Au dessert, il exprima le désir d'aller achever la soirée dans un endroit pas ordinaire, et il cita le théâtre de Batignolles. Je jure que c'est lui qui prononça le mot. Il faut croire à la suggestion. Maurice était d'une humeur de chien et n'avait pas desserré les dents de tout le dîner.

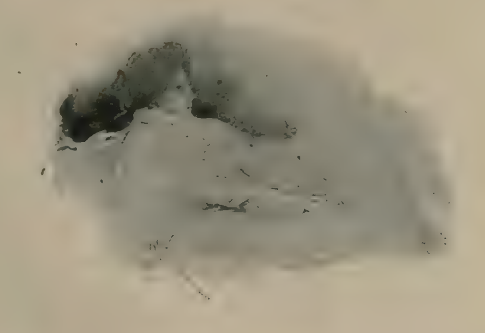
On jouait *la Dame aux Camélias*. J'eus l'impudence de dire qu'une Marguerite Gautier de Batignolles devait être assez gaie. Or, je savais à quoi m'en tenir. On juge de la surprise de Lambercier. Il fut si ahuri qu'il éprouva le besoin de corroborer son jugement par le nôtre, et il nous demanda comment nous trouvions cette femme. Maurice répondit qu'il n'y avait pas deux façons de la trouver. Alors il décida qu'il l'inviterait à souper ce soir même, et il nous pria d'en être pour aider à sa contenance. Maurice répondit, d'un air assez bourru, qu'on fait ces choses-là tout seul, mais qu'enfin nous lui rendrions le service qu'il demandait. Jeanne, qui nous avait vus, comprit d'où venait l'invitation, et l'accepta. Nous l'emmenâmes, non point au *Rocher* bien entendu, mais aux huîtres de la rue Duphot.

Le souper fut d'une gaieté folle. Jeanne s'amusait si vraiment à jouer la comédie de ne pas nous connaître, qu'elle en devenait étourdissante de vivacité et d'esprit. Elle tourna littéralement la tête à Lambercier, qui, dès le lendemain matin, vint demander à Maurice s'il ne ferait pas bien de pousser l'aventure, de mettre Jeanne dans ses meubles et de l'environner d'un luxe fou. Il fut bien reçu ! Maurice se gaussa de cette pusillanimité ridicule qui empêchait le pauvre Camille de jamais prendre une résolution tout seul, et il refusa net de donner son avis. Mais il saisit l'occasion de dire à Lambercier que la vie retirée, craintive, des siens et de lui-même, était l'objet de la risée universelle, et qu'on le brocardait, lui, partout, parce qu'on ne s'était jamais aperçu qu'il osât seulement prendre une maîtresse ; que même des bruits assez fâcheux avaient couru à ce sujet, tantôt sur ses mœurs, tantôt sur ses capacités. Bref, mon ami ne conseilla pas ce que la plus élémentaire morale lui interdisait de conseiller, et il poussa même le scrupule jusqu'à déprécier Jeanne, disant qu'elle était une gnan-gnan — au fait, assez bien assortie à un Camille Lambercier. Je ne sais comment il se fit qu'avec tout cela Lambercier partit résolu, ce qui ne lui arrivait guère, et de plus convaincu qu'il serait disqualifié si sa liaison ne devenait officielle dans les huit jours. C'est une chance qu'il ait été dans cet aveuglement-là, sans quoi Jeanne aurait tout compromis par la hâte qu'elle eut de lui céder : en se donnant à lui, elle croyait déjà se donner un peu à Maurice.

Je n'ai pas le moindre indice du jour où elle connut enfin le bonheur de se donner à mon ami plus expressément. La réserve qu'affectait Courpière à l'égard de ce jeune ménage était presque mal polie, avec une nuance d'hostilité. On le consulta sur l'ameublement, mais Courpière n'est pas de ces gentilshommes qui font trafic de leur goût et qui brocantent moyennant commission. Par bonheur, Jeanne se souvenait à merveille des instructions préventives qu'il lui avait données, et elle s'encadra selon ses ordres. On lui fit entendre que son couvert serait toujours mis, mais il avait horreur de l'intimité payée en nature et de ce qu'il appelait assez spirituellement le bon de pain.

Enfin, il profitait si peu, et avec tant de prétendue répugnance, de ce qu'il s'était donné tant de mal pour établir, que j'en arrivais à me demander s'il n'avait pas travaillé pour l'amour de l'art. Mais, sur ces entrefaites, je reçus un prospectus de compagnie d'assurances, où était expliqué le principe des rentes viagères différées. Ce fut un trait de clarté. Je compris que M. de Courpière retrouverait toujours en fin de compte le bénéfice de son effort, et qu'il en tirerait un jour d'autant plus qu'il en aurait tiré moins quant à présent.

C'est vers ce temps que, tournant ses visées ailleurs, le vicomte commença de fréquenter dans le monde.





Ils le reçurent, en effet, platement, et il fut visible qu'ils avaient peur de lui



ELLE EST GRANDE, ET ELLE A DU CHARME, AVEC JE NE SAIS QUOI DE TROP MAJESTUEUX.

VII

DU MONDE ET DE LA CONVERSATION

J'ai toujours eu le dessein d'intercaler ici des considérations générales sur le Monde, avant de raconter en détail ce que M. de Courpière y fit de beau. Je n'oublie pas que cet ouvrage veut être documentaire : une « situation » du monde à notre époque n'y est donc point déplacée — j'entends ce mot de « situation » dans le sens des sergents-majors. En outre, il faut bien que je montre que M. de Courpière ne se trompait pas de route quand il mettait son cap sur le monde, et que tout homme faisant profession d'amour se résout forcément un jour ou l'autre de naviguer dans ces eaux-là. Mais, jusqu'à ces jours-ci, je ne savais pas trop comment je cuisinerais ma philosophie sociale pour la rendre moins indigeste.

Les Français eurent toujours un talent pour exprimer sous une forme simple les idées complexes. Entre nous, je me méfie, je crois qu'ils sacrifient tout bonnement à la simplicité de la forme la complexité du fond : mais on dirait qu'ils ne se soucient d'être entendus que de ceux précisément qui sont inaptes à les entendre. Au fait, si je pense ainsi, c'est que je suis totalement dépourvu de ce talent national. Il était d'ailleurs en baisse depuis quelques années, mais il s'est retrouvé tout récemment et, ce qui est bien inattendu, grâce à la politique.

Des hommes de lettres de la plus haute valeur s'en sont fort mêlés dans ces derniers temps. Ils prêchent volontiers qu'il faut restaurer le culte des traditions. Les gens de qualité, authentiques ou non, qui se flattent d'incarner le passé, ont conclu de là — un peu vite — que leurs personnes mêmes étaient, de la part de ces grands esprits, l'objet d'un culte corollaire. En retour, ils ne pouvaient pas faire plus, mais ils ne pouvaient pas faire moins, que d'entr'ouvrir leurs portes et d'inviter, après dîner, ces hommes qui pensent, et qui pensent bien. On les écoute discourir, comme les Orientaux regardent danser. Cela est toujours moins fatigant que de s'en donner le mal soi-même, et aussi amusant que de se faire lire dans la main.

On ne leur réplique guère : quand les gens du monde se rencontrent avec un professionnel de la parole, ils évitent, suivant les règlements sportifs, de se mettre en ligne avec lui, afin de ne se point faire disqualifier comme amateurs. Ils n'ont d'ailleurs pas trop de toute leur attention pour suivre ce qu'on leur expose, bien que leurs orateurs possèdent le talent français de clarifier, dont je faisais mention plus haut. J'ai même observé que, chez les auditeurs mâles notamment, l'attention prend un véritable carac

rère de coma, coupé de temps à autre par de ces brusques soubresauts comme en font les chiens qui rêvent, et que Lucrèce a décrits si magnifiquement dans son poème de la Nature.

Les hommes de lettres en question se voient donc, bon gré mal gré, réduits à la conférence. Or j'ai entendu ces jours ci un jeune homme tout à fait éminent faire une conférence de cette sorte, où il a développé justement toutes mes idées sur le monde en les mettant à la portée des plus imbéciles. Me voilà tiré d'embarras : je n'ai qu'à donner de sa leçon le plus fidèle compte rendu que je pourrai.

C'était chez Mme la marquise de Huchedol, qui est devenue enragée tout d'un coup voilà trois ans, après avoir pratiqué plus de trente ans cette politique d'attente dont la devise est celle des couronnes mortuaires : Souvenirs et Regrets. Elle s'est avisée qu'une femme ne peut pas avoir l'air tout à fait mûr quand elle fronde, qu'elle conspire, qu'elle a le cerveau brûlé ; et elle s'est ainsi ménagé une troisième jeunesse, à la dernière extrémité de la seconde qui avait déjà duré beaucoup. Elle a même poussé la conscience jusqu'à faire de gros sacrifices d'argent ; mais son gendre est intervenu. Il lui a fait sentir qu'elle manquerait d'honnêteté commerciale si elle compromettait l'intégrité de sa fortune, car elle ne pouvait tout de même pas se figurer qu'il eût épousé sa fille pour autre chose que pour son argent. Bref, il lui a intimé l'ordre de renouer les cordons de sa bourse, avec cette brutalité et cette grossièreté de termes qui sont d'usage dans les meilleures familles à la moindre difficulté, et notamment si la difficulté est pécuniaire.

La marquise de Huchedol, qui a beaucoup de raison, s'est rendue, et renonçant à la propagande par le sac, elle se borne à favoriser la propagande verbale. Elle connaît son métier de receveuse, et la conversation est chez elle d'aussi bon aloi que la cuisine. Comme elle sait ce que valent ses menus, elle ne fait pas de fausse modestie, et elle écrit sur ses cartons : *Pour causer avec M. N...*, comme on y écrivait autrefois : *Il y aura une carpe à la Chambord.* Elle ménage à ses grands hommes des entrées presque solennelles, qui me rappellent la façon qu'on a de servir, chez Joseph, le canard au sang : les maîtres d'hôtel faisant la haie, Joseph en personne apportant la bête, la présentant, la dépeçant, mettant la carcasse sous presse et en exprimant le jus. Mme de Huchedol s'y prend à peu près de même, et cela est d'un tact supérieur : car les honneurs qu'elle rend à ses invités littéraires les flattent, sans toutefois les égaler plus à ses autres invités que les honneurs rendus par Joseph au canard en question n'indiquent, chez le célèbre restaurateur, l'intention de mettre cette volaille sur le même pied que sa clientèle.

La marquise avait donc fait mousser à l'avance, comme de coutume, l'homme éminent qu'elle exhibait ce soir, sans pouvoir réussir à retrouver le titre d'aucune de ses œuvres. Elle assurait les avoir lues toutes, mais elle ajoutait qu'elle n'avait aucunement la mémoire de la pensée écrite, ni des titres, et cela était vrai, car elle n'avait jamais pu retenir que le sien. Les éruditions de toute la table mises en communauté n'aboutirent point à suppléer à ce défaut de mémoire, et je ne sais quelle malice me déconseilla de dire ce que j'en savais. On proposait une recherche dans le dictionnaire des Contemporains, quand je ne sais qui s'aperçut qu'un volume de l'auteur en question traînait sur la queue du piano. On se le passa de main en main, et personne n'eut l'inspiration de l'ouvrir. On le touchait sans y toucher, comme si on eût craint qu'il ne fût pas suffisamment aseptique, et on le regardait d'un petit air cafard. Tout d'un coup un vent de gaieté souffla dans le salon, et tous, hommes, femmes, avec des rires de collégiens dévergondés, se mirent à raconter des anecdotes dégoûtantes et stupides sur le compte de cet écrivain dont ils ne soupçonnaient pas les œuvres, mais dont ils connaissaient à merveille la chronique scandaleuse apocryphe. Ils jetèrent, pendant un bon quart d'heure, la gourme de leur mépris, pour n'avoir plus à exprimer, quand le personnage serait là, que du respect.

Ils le reçurent en effet platement, et il fut visible qu'ils avaient peur de lui. On le regardait bien comme une bête curieuse, mais capable d'allonger hors de sa cage ses pattes fines et meurtrières. Les gens les plus entichés de leur importance se faisaient présenter à lui, et, déconcertés par son regard, perdaient subitement toute habitude du monde. Ils faisaient des gestes gauches et des courbettes. Ils ne trouvaient rien à dire. Lui se gardait bien de les mettre à leur aise, n'adressait la parole qu'à un sur dix, et encore pour proférer des banalités rudes à la Napoléon. Une fois présenté, on se retirait vite, par groupes, mais sans rien oser dire, car on sentait toujours et partout sur soi le regard de l'homme. On prenait aussi garde à la tenue depuis qu'il y avait là un homme de rien

Il serait naturel que des gens que l'on invite pour causer, prissent tout de suite le dé de la conversation. Cependant, comme on ne peut pas frapper trois coups et lever un rideau, il faut bien amener la conférence sans en avoir l'air, et cela ne va pas tout seul, nul ne se souciant d'attacher le grelot. Sachant par expérience que l'entrée en matière est pénible, le causeur de Mme de Huchedol a renouvelé un procédé du XVIIIe siècle, où les gens d'esprit n'allaient dans le monde que par deux, pour se donner la réplique et charitablement s'entr'aider à caser leurs bons mots. Le compagnon ordinaire du Causeur est un poète, que tout le monde reconnaîtra quand j'aurai dit qu'il est aussi célèbre par son monocle que par sa gloire, et qu'il combine le génie le plus olympien avec l'esprit le plus féroce. Ce poète est un donneur de réplique de premier ordre, mais dangereux, car il lui vient parfois des lubies de laisser patauger le Causeur, ou bien de lui couper ses effets par des maladresses voulues, ou encore de tirer à soi toute la couverture.

Ce soir, le Poète commença par n'être d'aucun secours. Il restait dans son coin, gourmé, le monocle en pleine lune, et il écoutait le silence avec une solennité ironique. Enfin ce silence fut rompu par une discussion sur le tir aux pigeons artificiels. La question était de savoir si ce tir prépare ou non à celui sur pigeons naturels, et s'il est un bon exercice. Tous les hommes présents dirent leur avis, avec un rien de pédanterie, de passion, et avec ces formes de style maladroites qui trahissent qu'un sot est toujours un sot, même dans les sujets où il est spécialiste.

Mais le Poète prêtait à ces billevesées la même attention respectueuse qu'apporterait un Saint-Simon dans un débat sur les préséances. La marquise de Huchedol commença de se demander s'il ne se moquait pas, par hasard, de ses amis, et n'osant s'adresser directement à lui, qui la terrifiait, elle s'excusa auprès de son causeur du tour un peu technique qu'avait pris la conversation. Le Causeur lui répondit de haut en bas que rien ne l'intéressait comme d'écouter des gens qui savent par hasard quelque chose, et qui parlent de ce qu'ils savent. Alors le Poète darda sur elle un regard équivalant à un coup de couteau, et lui déclara qu'elle était à féliciter pour tenir le dernier salon où l'on cause.

Ce mot servit tant bien que mal à accrocher la conférence. Il était urgent qu'elle commençât, car dès que l'on avait entendu les deux hommes célèbres prononcer chacun une phrase, tout le monde s'était de nouveau tu machinalement. Mais notre Causeur a une aversion pour le discours continu, et il préfère organiser une sorte de dialogue entre ses auditeurs et lui : il les dirige, bien entendu, à son gré, et ne laisse rien à leur initiative ; il leur pose des interrogations qui suggèrent les réponses. C'est le procédé que Socrate employait avec ses disciples et que l'on appelait la maïeutique, c'est-à-dire l'art d'accoucher. Ce mot est une mauvaise plaisanterie. Socrate n'accouchait pas plus le cerveau de ses disciples que l'escamoteur n'accouche ses gobelets de ce qu'il y a lui-même préalablement caché. Mais l'intelligence et la finesse d'esprit de ces jeunes gens donnaient de telles facilités à la prestidigitation de Socrate qu'elle est un charmant spectacle, au lieu que j'en ai rarement vu de plus pénible que la maïeutique du Causeur. Les femmes, pour y échapper, se dissimulaient : c'était à qui ne monterait pas sur l'estrade. Et quand leur malchance voulait qu'elles fussent réquisitionnées quand même, elles s'intimidaient tant qu'elles perdaient l'usage de la raison, quelquefois même celui de la parole.

Le Causeur choisissait d'ordinaire celle qui lui avait, au premier regard, paru la plus obtuse. Mais depuis quelque temps il n'avait plus à choisir : il avait un sujet à lui. Mme de Giromagny présentait sur toutes les autres une inappréciable supériorité, en ce qu'elle était aussi bête, mais de plus très cultivée. On ne l'appelait que la dinde intellectuelle. Elle possédait le vocabulaire des philosophes, et c'est en quoi elle était commode au Causeur : quand il avait décidément besoin d'employer ce fâcheux argot pour exprimer quelque chose de trop spécial, il trouvait moyen de céder momentanément la parole à Mme de Giromagny, et il sautait ainsi le pas sans avoir troublé le clair breuvage de son propre style.

Dès que le Poète eut lâché son mot sur le dernier salon où l'on cause, le Causeur dirigea son regard sur Mme de Giromagny, qui vint docilement prendre une place plus rapprochée. Elle était un peu excentriquement habillée, avec une pendeloque de Lalique sur sa poitrine fort grasse. Elle est grande et elle a du charme, avec je ne sais quoi de trop majestueux, ou du moins de trop officiel ; mais on est navré que tout ce charme se dissipe dès qu'elle parle, et qu'elle ait vraiment trop peu de cervelle, même pour une jolie

femme, avec la prétention extraordinaire d'en avoir trop.

Le Causeur, la voyant à son poste, commença l'attaque par se moquer du mot du Poète, et demanda ironiquement ce que serait un salon où on ne causerait pas. On convint que ce ne serait pas grand'chose, mais on n'accorda pas beaucoup d'importance à cette observation, qui parut aussi banale que le mot qui y avait donné lieu est usé. Alors le Causeur fronça le sourcil et laissa entendre, avec de la mauvaise humeur, que cette phrase de début n'était pas une banalité indifférente, mais l'esquisse d'une thèse sur la société et la conversation, qu'il allait développer pour peu qu'on l'y aidât. On se tut encore plus, comme des écoliers gourmandés, mais personne ne tendit la perche. Il poursuivit avec plus d'aigreur que cela serait vraiment assez piquant, de faire définir le monde par une assemblée de gens du monde : attendu que personne ne sait au juste ce que c'est, à commencer par eux. Je vis poindre la coutumière maïeutique, et en effet le Causeur fit mine de demander dans le vide, à tous les gens à la fois, ce que c'est que le Monde. Des réponses partirent de tous les coins du salon, comme des bancs d'une classe. Je fus étonné de voir comme elles s'ajustaient mal à la question. Les uns dirent que le monde est bien mêlé, les autres qu'il est ennuyeux. Ces niaiseries importunèrent le Causeur, qui commanda de nouveau le silence par un froncement de sourcil. On lui obéit sur-le-champ.



ON NE L'APPELAIT QUE LA DINDE INTELLECTUELLE.

Il se retourna vers Mme de Giromagny. Elle savait que l'essentiel est de poser au début une formule bien vague. Elle déclara, sans hésiter, que « le Monde est un groupement ». Cela ne me parut pas transcendant, mais le Causeur en fut enchanté, et il fit observer que cette définition est ce qu'on peut dire de plus général et de plus incontestable sur le Monde, sans rien préjuger de sa nature, de ses origines et de son objet.

Il demanda ensuite, quand les hommes se groupent pour une raison ou pour une autre, quel est celui de leurs instincts, quelle est celle de leurs facultés qui les pousse à se comporter ainsi. On se hasarda une fois encore à répondre un peu de toutes parts, et l'incohérence de ce qu'on proposa est inimaginable. Un homme dit : « la sympathie », une femme « l'altruisme », une autre « l'intérêt bien entendu ». Mais le Causeur fit son froncement de sourcil et on n'y revint plus. Mme de Giromagny murmura : « La sociabilité. »

Il lui demanda si elle croyait que cet instinct fût un des plus précieux parmi ceux dont nous sommes dotés. Elle répondit que c'est assurément le plus précieux, et que l'homme doit le meilleur de son développement physique, intellectuel ou moral, enfin tout sa civilisation (le mot l'indique) à l'institution de la société. Comme il trouva qu'elle répondait trop bien, il lui coupa la parole sans façon et fit à lui tout seul une digression très brillante sur cette donnée-là. C'est un de ses lieux communs ordinaires, je n'y insiste pas ; j'en ai retrouvé pas mal d'éléments dans le *Contrat social*, où il puise avec d'autant moins de scrupules qu'on ne peut pas le soupçonner d'avoir la moindre sympathie pour les idées politiques de Jean-Jacques Rousseau. Il ne rendit la parole à Mme de Giromagny que pour lui faire conclure que la sociabilité est une faculté avantageuse, et que nous l'exerçons en vue de fins utiles. Cela continuait de ne pas me paraître fort extraordinaire.

Mais il poursuivit ingénieusement : « N'en retirons-nous que cette utilité toute sèche ? N'en retirons-nous pas par surcroît...
— Du plaisir ? dit-elle. — C'est cela. Une faculté, d'autre part, n'est-elle pas comme

un muscle, qui acquiert d'autant plus de force que nous l'exerçons davantage? — Sans doute. — Est-ce que les muscles n'acquièrent pas à la fin, non seulement *plus* de force, mais *trop* de force? — Oui. — Et est-ce que la faculté ne se fortifie pas aussi plus qu'il n'est strictement nécessaire pour les fins utiles qu'elle se proposait? — Oui, et aucune faculté n'est plus susceptible que la faculté sociale d'acquérir ce surcroît de force, puisque l'homme ne peut vivre sans l'exercer d'une façon continue, comme on respire. — Nous sommes donc *trop* riches de sociabilité? — Oui. — Qu'allons-nous faire de ce superflu? Ne connaissez-vous pas, vous qui fréquentez les philosophes. une certaine théorie du jeu? »

Mme de Giromagny rendit alors au Causeur le service qu'elle avait pour fonction ordinaire de lui rendre : elle exposa, avec toute la pédanterie nécessaire, que l'impulsion du jeu chez les enfants provient d'un boni de forces dont ils n'ont pas l'emploi utile et qu'ils sont bien obligés de dépenser quand même, qu'ils dépensent donc pour rien, pour le plaisir — par jeu. Elle ajouta que l'art est une espèce de jeu, et le Causeur, se hâtant de reprendre la main, déclara que l'excès de notre faculté sociale donne lieu à un sport, et même à un art, de la sociabilité, et que le Monde est le groupe des hommes doués de cet excès de faculté sociale, qui se réunissent pour la seule fin de pratiquer ce sport — ou cet art, comme on voudra.

J'étais de ce sentiment, mais je trouvais que le Causeur avait pris des détours un peu longs. La physionomie des assistants me révéla que, bien au contraire, il n'avait pas fait encore assez de va-et-vient, et qu'il les avait laissés en détresse au beau milieu de sa démonstration. Tant pis! Il abandonna les traînards et poussa en avant.

Il demanda par quels moyens l'on pouvait se procurer ce plaisir réciproque que l'on cherche dans la société, et il se fit répondre que c'est par des actes ou des paroles. Mais ces actes et ces paroles ne doivent avoir, par définition, aucun objet d'utilité. Donc les actes ne seront que des cérémonies, et les échanges de paroles seront de simples conversations. C'était pour aboutir à poser cela qu'il avait attrapé le mot du Poète sur « le dernier salon où l'on cause »! On s'aperçut, après un petit temps de réflexion, qu'il avait fait passer sa muscade, et on l'en admira d'autant plus que personne n'y avait vu que du feu.

Moi, j'étais surtout curieux de voir quelles conséquences il tirerait de ces prémisses.



ALORS LE CAUSEUR FRONÇA LE SOURCIL ET LAISSA ENTENDRE...

relativement à la composition et, si je puis dire, au recrutement de ce qu'on appelle le Monde. Il y vint, et établit, pour commencer, les conditions de l'homme du monde. Il trouva que la première est l'oisiveté, puisque l'homme du monde doit avoir le temps d'agir pour ne rien faire et de parler pour ne rien dire. La nécessité de la fortune découle de celle de l'oisiveté. Ce qui est requis ensuite de l'homme du monde, c'est la politesse, et partant une bonne naissance, car il n'y a pas de comparaison à faire entre la politesse acquise et la politesse héritée. Toute l'assistance tressaillit d'aise quand son orateur déclara que l'ancienne cour était peut-

être le seul groupement mondain ayant jamais répondu avec exactitude à la définition du Monde. On fut moins flatté quand il ajouta qu'il n'y avait plus, à proprement parler, de Monde, depuis quatre-vingt-neuf.

Mais comment nier — laissons de côté la question un peu irritante des fortunes — comment nier que la noblesse actuelle manque tout à fait à remplir la condition *sine qua non* de l'oisiveté? Le Causeur fit de l'activité de cette noblesse un tableau fiévreux. Il dépeignit les uns affairés de politique, dans une crise soudaine de dévouement à leur pays qu'il faut sauver sans délai, les autres affairés de finances et cherchant des ressources — dans lès Conseils d'administration. Il les félicita d'ailleurs, en passant, de n'abdiquer jamais qu'à demi, de comprendre que l'acceptation de métiers réguliers équivaudrait pour eux à un suicide, et que leur devoir sacré envers eux-mêmes est de préférer les expédients.

Il revint d'ailleurs un peu sur ce qu'il avait dit, que le Monde n'est plus depuis la Révolution, et il expliqua que l'on avait fait une cote mal taillée : la condition de l'oisiveté est *sine qua non*, mais, faute d'oisifs continus, on se contente d'oisifs intermittents. Nul n'est plus exclusivement homme du monde, mais beaucoup peuvent encore l'être de telle à telle heure.

Seulement, les gens à professions, les bourgeois ne sont plus empêchés d'y prétendre, car ils ont eux-mêmes des loisirs ; et, de fait, le Monde n'est plus le privilège d'une classe. Le Poète interrompit pour demander si le thé chez Mme Gibou n'était pas une façon de réunion mondaine. On ne rit pas. Le Causeur reprit le fil, et dit que le plus grand argument contre la qualification mondaine des bourgeois est leur défaut de naissance ; mais que cette infériorité se sent moins chez les races qui ont, comme nous, l'acquisition rapide. Et pour bien montrer qu'un roturier de France prend fort aisément le ton d'un grand seigneur, il lança deux ou trois phrases d'une insolence où aucune des personnes présentes n'aurait pu atteindre — sauf peut-être moi.

La marquise de Huchedol, un peu gênée, lui offrit de l'orangeade. Mais, pour boire, il ne cessa point de parler. Il entreprit de déterminer quelle est la matière de cette conversation qui, selon lui, est l'objet du Monde. Il avança qu'elle doit être encombrée de tout un protocole, qui est l'expression liturgique et rituelle de la politesse. On lui souffla (cela était à la portée des auditeurs), qu'elle doit aussi être remplie d'allusions à la vie du groupe. Il laissa dire, puis, reprenant l'initiative aussitôt son orangeade bue, il déclara brutalement, à l'improviste, que les entretiens du Monde ne traitent que de transactions amoureuses, et que cette société de conversation est une société pour l'encouragement et l'exploitation de la galanterie. La rumeur qu'il souleva démontra qu'il avait touché juste, à rendre tous arguments superflus. Il en proposa cependant jusqu'à trois.

Le premier, d'ordre tout physique, était que le Monde se compose d'oisifs bien nourris. Si déjetés qu'on les imagine, cette oisiveté, jointe à cette nourriture d'étalons, doit avoir des conséquences. Le Poète mit son monocle et débita l'aphorisme suivant: « Les oisifs, quand ils ne sont pas des penseurs, ce n'est pas leur nombril qu'ils regardent. » Les femmes estimèrent que les penseurs, quoi que ce soit qu'ils regardent, sont fort mal embouchés.

Le deuxième argument du Causeur était que les conversations du monde sont d'homme à femme, que les hommes et les femmes ont une seule façon de se procurer du plaisir réciproque, et que, si les conversations du Monde n'ont que le plaisir pour objet, elles ne sauraient donc être chastes.

Son troisième argument était beaucoup plus subtil. Il prétendait que nul groupement, fût-ce le plus disparate et le plus fortuit, ne peut durer quelque temps sans avoir tendance à s'organiser. Le Monde n'échappe pas à cette loi, et les individus qui s'y trouvent réunis par hasard ne peuvent longtemps s'accommoder de ne former qu'un agrégat incohérent. Ils aspirent à dépendre les uns des autres et à contracter des liens qui, on en conviendra, ne peuvent être qu'érotiques.

Or, ces individus, avant que d'être du Monde, faisaient déjà partie d'autres groupes, comme leur famille ou leur ménage. Mais observez que les liens qu'ils ont contractés dans ces groupes-là, qui sont légitimes et qui ont une valeur sociale, n'en ont aucune, et même aucune réalité au regard du Monde. D'où il suit que l'adultère est l'essence de la vie mondaine et peut-être le premier devoir mondain, qu'enfin on peut dire à la lettre que le Monde est fondé sur l'amour libre, comme la société civile est fondée sur le mariage.

On pardonna à l'effroyable immoralité de cette conclusion en faveur de ce qu'elle avait de piquant, et peut-être de vrai. Mis en belle humeur par son succès, le Causeur continua de discourir, mais seulement pour

un petit noyau d'admirateurs et au milieu d'un brouhaha. Il fit observer que ce terme de galanterie est large, et que la galanterie du Monde oscille en effet, selon les époques, du platonisme à la prostitution ; que, tout en restant bien indifférent aux considérations de moralité, le Monde ne laisse pas de suivre les fluctuations de la morale publique ; que nous sommes en pleine anarchie morale, et que, par suite, notre monde actuel est peut-être le plus affranchi qu'on ait jamais vu. C'est au point qu'il déroute la vieille idée que nous avons, que le Monde doit être le lieu des convenances : car il est le lieu des instincts, une espèce d'Eden où la Nature prend sa revanche et où elle est exceptionnellement nue, où les hommes et les femmes se recherchent sans pudeur et même sans hypocrisie.

Le Poète, qui guettait l'occasion de chiper au Causeur l'applaudissement final, proclama d'une voix métallique que le monde d'aujourd'hui est, pour les hommes, un harem et, pour les femmes, un haras.

Je revins de cette soirée en compagnie du Causeur et du Poète. Ils sont assez divertissants lorsqu'ils parlent à cœur ouvert, et ils n'ont pas lieu de se défier de moi. Malheureusement, ils se défient l'un de l'autre, et ils s'en défiaient davantage ce soir-là, étant allés un peu loin tous les deux. Aussi ne disaient-ils pas grand'chose, ils se tâtaient.

A la fin, le Poète s'arrêta sous un réverbère, dont la lueur reflétée fit étinceler son monocle, et il dit : « Ah ! çà, mon cher, franchement, est-ce que vous pensez toutes les choses que vous leur dites, ou bien, est-ce que vous vous f... de ces gens-là ? »

Le Causeur sourit. Il a un sourire qui fait peur et qui fait de la peine, malicieux et souffreteux. Il répondit simplement : « Et vous ? » Après un temps, il ajouta : « Pourquoi les fréquentez-vous donc, vous ? Est-ce que vous les trouvez drôles ? Est-ce que vous leur découvrez une lueur d'intelligence ? »

Alors le Poète répliqua, avec une sonorité furieuse qui retentit dans le désert des rues : « Moi ? Mais je ne les fréquente que parce que mon métier d'observateur est de fréquenter les... ! J'ai lâché le parti adverse et je me suis mis de ce côté-ci, parce que ceux-ci me paraissaient encore plus... que les autres ! Voilà ! »

Le mot que je remplace par des points est si grossier que Rabelais seul (encore n'ai-je pas vérifié) a osé l'écrire dans son Gargantua, et M. de Courpière dans sa correspondance privée.





DÈS LA PORTE, ELLES VOUS MONTAIENT A L'ASSAUT, QUI QUE VOUS SOYEZ.



... FORTE, CAPITONNÉE DE VISAGE ET DE CORSAGE, FLOTTANTE EN SES CORSETS ET ROULANT POUR MARCHER.

VIII

L'APPAREILLEUSE

Ne se point disperser est une preuve de conduite. Les Anciens proclamaient redoutable l'homme d'un seul livre, c'est-à-dire qui n'en connaît qu'un, mais le connaît à fond. Ils avaient raison, car si tout est dans tout, le génie humain est contenu tout entier dans la première œuvre venue, fût-elle d'un imbécile, et, entre parenthèse, cela est consolant pour les imbéciles. Au même titre, celui-là est bien fort qui est l'homme d'une seule femme, légitime ou non, et qui en tire tout ce qu'elle peut rendre, soit pour l'ordre et la dignité de sa vie, soit pour la vanité, soit pour la jouissance, ou pour parvenir. Il n'est pas non plus nécessaire que l'homme du monde se multiplie dans les salons. Qu'il n'en fréquente qu'un, mais qu'il en connaisse bien tous les défilés, et il étonnera l'Univers à la façon des Boërs, par les avantages disproportionnés qu'il remportera.

L'instinct de M. de Courpière lui révéla cette stratégie, et il concentra dès le début ses opérations mondaines chez la seule Mme Riverol-Saligny. Ce choix ne pouvait manquer d'être le meilleur possible, M. de Courpière étant de ces gens qui, dans les magasins, mettent la main sans hésiter sur ce qui vaut — ou sur ce qui coûte le plus. Moi, ce n'est que depuis la conférence du Causeur que j'ai bien compris la supériorité du salon Riverol. Il répond point par point, avec une exactitude surprenante, aux définitions du monde que j'ai consignées dans le chapitre précédent : je n'ai pas eu souvent le plaisir de voir la pratique réaliser la théorie avec cette docilité-là. Il est, selon la thèse, tout ensemble une société de conversation, et une société pour l'encouragement et l'exploitation de l'amour libre. Mais, en fait, cette duplicité de destination ne se remarque pas du tout. Les éléments de cette combinaison disparate, mais harmonieuse, se fondent si bien qu'il faut un artifice d'analyse pour les isoler. Enfin, c'est une maison de rendez-vous académique.

Le public en est mélangé, puisque le Monde n'est plus le privilège d'une caste. Mme Riverol appartient à la bourgeoisie riche, et tient au Faubourg par sa vieille liaison officielle avec le marquis Emmanuel des Bos Sainte-Claire. Elle a été mariée, et s'est séparée de son mari à l'amiable, sans nul grief de part et d'autre que le défaut d'agrément à vivre ensemble. Elle s'est consolée de ne pouvoir porter le titre du marquis en ajoutant désormais son nom de jeune fille « Saligny » à son nom de femme, et en les joignant par un trait d'union qui est une monnaie de particule.

Romanesque, mais point aventurière, elle répugnait à la vie normale, sans être

capable d'une vie d'exception. Sa liaison la dégoûta autant que son ménage, car c'était un autre ménage. Vers quarante ans, elle avait bien l'air d'avoir manqué son existence : c'est à cet âge-là pourtant qu'elle commença d'exister pour de bon et que sa vocation se dessina. Dès qu'il n'y eut plus pour elle de bonheur que celui des autres, elle s'y consacra, avec de réjouissants enthousiasmes. Cette diversion n'était pas pour déplaire au marquis : car il ne pouvait non plus que regarder, mais il avait encore de bons yeux. Elle ne prit également qu'à cette date sa physionomie propre : jusqu'alors elle avait été quelconque, elle devint elle-même — forte, capitonnée de visage et de corsage, flottante en ses corsets et roulant pour marcher.

Même du temps de sa maigreur, elle avait déjà montré quelques dispositions à obliger autrui. Riche, recevant beaucoup, elle prêtait trop de curiosité aux moindres propos d'amour pour ménager aussi son aide aux petits trafics amoureux. Mais, vers la quarantaine, elle s'établit si je puis dire. Elle s'arrogea sur les intrigues illégitimes un droit de contrôle et de consécration. Une liaison ne fut dorénavant admise dans le monde qu'approuvée, que bénie par elle. Elle devint le forgeron femelle d'un *Gretna-Green* de l'adultère. Mais cette fonction d'étiquette ne lui aurait pas suffi, et elle en remplissait une plus effective, qui lui avait valu un sobriquet que je peux écrire : car c'est un mot de vieux français, qui n'était guère convenable jadis, mais qui est presque devenu coquet en vieillissant. On la surnommait l'Appareilleuse.

C'est à la campagne surtout qu'elle exerçait ce bienveillant patronage. Elle s'y installait dès le premier soupçon de printemps. Elle possédait par héritage un de ces châteaux vastes et commodes qui ressemblent à des hôtelleries. Il y avait beaucoup de logements, d'interminables corridors, avec des recoins pour se cacher et des portes à n'en plus finir, dont quelques-unes même étaient numérotées. Cette résidence n'était pas à plus d'une heure trois quarts de Paris, et on avait un train qui permettait de venir dîner ; mais on n'en avait pas pour s'en retourner le même soir, et le coucher était d'obligation. La principale besogne de Mme Riverol-Saligny était de combiner les attributions de chambres sans faire de gaffes, et sans avoir trop l'air de n'en pas faire.

Le personnel — si j'ose employer cette expression, peut-être moins décente qu'elle n'est juste — le personnel de Mme Riverol-Savigny comprenait toutes les variétés possibles de femmes. C'est au point que l'on y trouvait jusqu'à des femmes honnêtes, sincèrement attachées à leur mari et imbues de l'esprit conjugal. D'ordinaire, à peine admises à la contagion du milieu, elles succombaient, avec cette « rapidité à faire frémir » qui, selon Octave Feuillet, caractérise les chutes d'honnêtes femmes, mais qui, dans ce salon-là, n'était pas un signe distinctif de vertu. Au reste, ces maladroites ne faisaient que passer et, dès qu'elles avaient gâché leur vie, elles allaient se faire pendre ailleurs.

Il y avait aussi des jeunes filles, qui ne se distinguaient des jeunes femmes que par leur mauvais ton : cela est concevable, puisqu'on ne peut apprendre la pudeur qu'en achevant de la perdre. Elles s'adaptaient tant bien que mal à la fonction mondaine de procurer du plaisir aux hommes, qui est contradictoire à leur définition de jeunes filles.

On voyait même chez Mme Riverol-Saligny un exemplaire — mais unique — de cette espèce qui s'éteint : la femme qu'une hérédité bourgeoise, renforcée par l'éducation, a rendue physiquement incapable d'appartenir à plus d'un homme. Je ne résiste pas au plaisir de noter que Mme de Giromagny, qui pratique Nietzsche, a baptisé cette variété : la superfemme monogame. La superfemme en question était, jusqu'à nouvel ordre, une jeune fille, sœur de ce Camille Lambercier que Maurice, jouant pour une fois le rôle de Mme Riverol-Saligny, avait si heureusement appareillé à Jeanne Thillier, du théâtre des Batignolles.

J'ai dit que Mlle Blanche Lambercier vivait cloîtrée, par terreur d'être recherchée pour sa dot. L'unique salon où elle fréquentât, était celui de l'Appareilleuse : cela est moins absurde qu'il ne semble au premier abord, car on n'y courait point le risque d'être épousée de la main droite. Je crus m'apercevoir qu'elle y devenait plus assidue, à mesure que Maurice le devenait aussi davantage. Mais M. de Courpière s'était prononcé devant moi si fermement et à tant de reprises contre l'éventualité d'un mariage riche, surtout prématuré, que je ne tirai aucune conséquence de cette observation.

Il était d'ailleurs malaisé, quand on arrivait là pour la première fois, de prendre garde à autre chose qu'à un bataillon de petites femmes, qui étaient le gros du personnel et qui en semblaient d'abord être le tout. Dès la porte, elles vous montaient à l'assaut

qui que vous soyez, et la cérémonie de leur provocation était toujours si pareille à chaque nouvelle entrée, qu'on se fût véritablement cru ailleurs, mais je n'ose pas dire où. Par suite de cette illusion, au lieu d'être d'abord choqué des libertés que ces femmes prenaient avec tout nouvel arrivant, on était plutôt surpris de les voir garder encore quelque réserve, et par exemple s'asseoir à côté des hommes au lieu de se mettre sur leurs genoux. Elles étaient toutes fagotées d'une manière à peu près uniforme, et décolletées si bas que, dans les premiers temps, je regrettais toujours de ne pas être assez lié avec elles pour leur pouvoir glisser à l'oreille qu'elles avaient dû oublier quelque pièce indispensable de leur vêtement. Elles étaient toutes coiffées en folies. La couleur seule des cheveux différait : il y avait des nuances pour tous les goûts, mais il n'y en avait qu'une pour chaque goût. Elles étaient toutes grasses, rieuses, petites, d'un âge indéterminable, et que cependant n'importe qui aurait fixé sans hésitation à vingt-cinq ans.

Il n'y avait pas entre elles de véritable concurrence, soit que la demande fût égale au moins à l'offre, soit qu'elles eussent l'habitude d'être passées toutes en revue, et que, par conséquent, l'ordre leur importât peu.

Elles étaient toutes à peu près du même rang social, mariées à des hommes sérieux, honorables, travailleurs, qui n'avaient point de fortune, mais gagnaient de vingt-cinq à trente mille francs par an. Elles ne souhaitaient rien de plus : si elles trompaient leurs maris, ce n'était que pour s'occuper de cinq à sept ; et puis, quand on veut être du monde, il faut bien faire ce qu'il faut. Elles le faisaient de bonne humeur, et elles étaient de véritables dames de joie. Je m'aperçois que j'ai fait un portrait collectif : cela devait être, car elles n'ont d'individuel que leur nom, et encore il arrive souvent qu'on prenne l'un pour l'autre, même quand on est avec elles du dernier bien.

M. de Courpière ne crut pouvoir se dispenser de ces femmes, et c'est par elles qu'il prit le contact du salon Riverol, en attendant quelque aventure plus importante. La procédure avec les dames de joie était réglée par une sorte de protocole, mais fort simple. Les galanteries préliminaires, la déclaration, la demande et ce qui s'ensuit, choses qui perdent bien du temps, étaient supprimées ou à peu près. Il allait de soi que tout homme, dès qu'il se faisait introduire chez Mme Riverol-Saligny, demandait implicitement toutes les femmes disponibles de son entourage, et j'ose avancer que le consentement de celles-ci était également implicite. L'on n'avait donc plus besoin que du moindre signe pour se manifester que l'on était d'accord, et un baiser donné sur la paume, au lieu du dos de la main, ou bien une pression de pied un peu insistante sous la table, résumaient pratiquement ce qu'il est oiseux de dire en toutes lettres.

Il fallait ensuite passer aux actes, et cela est toujours délicat. L'habit fait, pour ainsi dire, partie intégrante de l'homme du monde, et la toilette fait partie intégrante de la femme du monde. On ne peut concevoir qu'ils s'en dépouillent quand ils remplissent une fonction mondaine. Or, l'amour est bien la fonction mondaine par excellence, et l'on sait quelle définition Molière a donnée du mariage, qui s'applique aussi à l'amour libre. Il est clair que, pour s'oublier à ce point-là, deux personnes correctes doivent être mises préalablement dans un état d'exaltation. On les y mettait, chez l'Appareilleuse, par le système des boute-en-train. Les couples novices n'avaient qu'à s'égarer dans le parc ; ou bien, à Paris, ils entraient sans frapper dans un boudoir qu'on appelait la chambre des horreurs : ils étaient toujours sûrs de voir ou d'entendre quelque chose qui les induisît à l'imitation.

L'amour avec ces dames péchait par la monotonie. Maurice n'en abusa pas. Ce genre de relations est surtout agréable pour les hommes qui ont un appétit régulier, et j'ai déjà dit que mon ami n'avait pas d'heures. Il y a aussi un avantage d'économie, mais c'est un piètre avantage : somme toute, on ne peut aimer ces femmes-là qu'au pair, et le manque à dépenser n'est pas un véritable profit. Et puis, si leur désintéressement n'est pas niable, si la nécessité où elles sont de ménager l'aveuglement du mari, les empêche de rien accepter de précieux, elles se livrent tout de même parfois à ce genre de petite exploitation qu'on appelle « tirer des carottes ». Quand on leur donne rendez-vous dans une garçonnière, on peut être sûr qu'elles n'auront jamais de monnaie pour leur fiacre, qu'elles s'en feront prêter par le concierge à qui elles oublieront de la rembourser, et que le concierge mettra les quarante sous sur le livre de monsieur.

Elles vont parfois jusqu'à la grosse carotte, mais cela est exceptionnel. M. de Courpière eut cependant la malchance d'être refait une fois dans les grands prix. Il possédait une parure de perles, que le baron Duval lui avait donnée pour l'un de ses anniver-

saires. Comme l'on peut toujours prétendre que des perles sont fausses, la femme d'un président de chambre se les appropria sans façon, profitant d'un moment où la chemise de mon ami, au lieu d'être en sûreté sur ses épaules, se trouvait sur un fauteuil.

Écœuré par cette escroquerie, Maurice renonça définitivement au commerce des dames de joie. Il entreprit une personne d'espèce un peu plus relevée, la baronne Rabbe, créature fort belle, qui ressemblait un peu trop de tête à l'Hermès de Praxitèle, mais dont l'opulence de gorge corrigeait heureusement ce qu'une telle physionomie pouvait offrir de trop viril. Nathalie Rabbe était une de ces femmes qui partout et toujours représentent. Ses peignoirs même, ses sauts-de-lit étaient des manières de toilettes pour drawing-room ; et j'imagine (car je n'en sais rien) que nue elle représentait encore : car elle devait avoir l'air d'un objet d'exposition ou de musée. Son mari, le baron Otto Rabbe, était un financier russe et juif, qui avait fait une fortune considérable dans des affaires d'accaparement.



Nathalie Rabbe était une de ces femmes qui partout et toujours représentent.

La baronne Rabbe avait une spécialité : elle ne savait pas se refuser aux hommes célèbres. Si le cœur des femmes ordinaires est une nécropole de souvenirs, le sien était plutôt un Panthéon. Elle était depuis des éternités la maîtresse officielle de Théophile Marchal, l'illustre dramaturge ; mais cette habitude, comme celle de l'Appareilleuse et du marquis des Bos Sainte-Claire, avait de tels airs conjugaux que l'on n'osait même plus donner à la baronne et à l'écrivain des chambres communicantes. En outre, Théophile Marchal s'effaçait de lui-même dès que débarquait à Paris quelque littérateur notoire de l'étranger : car il était d'usage que la baronne admît, si je puis dire, dans son sein, tous les grands hommes de passage, à titre de membres correspondants.

On ne voit pas au premier abord que M. de Courpière eût qualité pour courtiser une femme si entichée des intellectuels. C'est, en effet, pour d'autres motifs qu'il jeta sur elle son dévolu. Il ne considéra que l'état social de la personne, sa situation en Bourse, sa religion, et jusqu'au petit accent du mari, espèce de Nucingen fort affiné. Ces faibles indices lui suffirent à imaginer des ressemblances plus effectives entre Mme Rabbe et certaines héroïnes de Balzac — justement celles qui, dans la passion, deviennent capables de tous les sacrifices.

Il marqua donc auprès de la baronne une significative assiduité. Elle ne put s'y méprendre, mais elle n'en fut d'abord que stupéfaite, vu le peu de littérature de mon ami. Le physique de M. de Courpière lui plaisait, et elle attachait d'autant plus de prix aux titres qui ne se paient pas qu'elle avait payé davantage le sien. Toutefois, elle avait une conscience si vive de son devoir envers les gens de plume, qu'elle n'osait point écouter son désir de leur faire cette infidélité. Elle avait besoin d'être poussée un peu ; elle le fut.

Les unions passagères avec les dames de joie se contractaient sous l'œil bienveillant, mais sans l'intervention de Mme Riverol-Saligny : l'Appareilleuse aurait eu vraiment trop de besogne s'il lui avait fallu s'occuper de ce courant et, comme dit le proverbe latin, *de minimis non curat prætor* — le préteur ne voit pas au détail. Mais pour un mariage de cette importance, entre un Courpière et une baronne Rabbe, il n'en pouvait aller ainsi. La baronne le comprit si bien qu'elle se hâta de confesser à Mme Riverol sa fantaisie et son embarras. La bonne dame la tira de peine d'une façon bien ingénieuse. Elle fit une revue des amants de Mme Rabbe, d'où il résulta que leur académie se composait surtout de professionnels, ou même de professeurs et, comme on dit, de Petdeloups. Le parti des ducs y était assez pauvre, et c'est afin de le renforcer, ou plutôt de le constituer, que la candidature de Maurice fut agréée par la baronne Rabbe.

Une fois ce pas franchi, les événements se déroulaient suivant le même protocole qu'avec les dames de joie, jusqu'au déshabil-

lage inclus. Mais à ce point, Mme Rabbe vous réservait, paraît-il, une fameuse surprise : dès qu'on l'effleurait du bout des doigts, cette femme d'exposition faisait preuve d'une sensualité qui n'était pas seulement incommode, mais comique au suprême degré. Elle avait de petits gestes ridicules et susurrait de petits mots tendres qui alternaient avec les onomatopées. Maurice m'a dit qu'elle était surtout impayable quand elle se décoiffait; et elle se décoiffait pour la moindre chose — pour des choses qu'une femme qui a du bon sens, achève sans seulement retirer son chapeau.

On commence par rire de ces façons-là, et puis on en est las bien vite. Cet inconvénient rédhibitoire n'était par malheur pas le seul que présentât la baronne. Elle n'était, à proprement parler, que demi-pensionnaire chez Mme Riverol-Saligny, tandis que les dames de joie y étaient internes. Je veux dire qu'on pouvait toujours les y avoir, au lieu que Mme Rabbe ne condescendait à faire chez l'Appareilleuse que les premières libations, et vous invitait ensuite, aussitôt, à déménager. Elle ne vous obligeait pas à louer un pied-à-terre (M. de Courpière ne l'eût point fait) : elle avait elle-même un rez-de-chaussée, qui méritait bien une visite, car le mobilier était curieux. Une autre l'eût meublé à la française, en bric-à-brac, ou bien à l'anglaise, en *modern style*, ou même à la turque : elle y avait fourré tout ce que les ébénistes de Vienne et les décorateurs de Budapest produisent de plus lourd et de plus pompeux. Elle n'avait pas oublié l'icône russe, avec la veilleuse toujours allumée : car elle était de son pays, bien que juive, et si elle n'en partageait pas la religion, elle en partageait les idolâtries. Elle en avait aussi conservé les habitudes saines, et la moitié au moins de cet appartement était envahie par les appareils hydrothérapiques.

Seulement il ne suffisait pas de lui rendre des visites dans son rez-de-chaussée, ce qui, à tout prendre, n'était pas autrement pénible. Il fallait, de plus, aller à son domicile conjugal, et on ne peut rien imaginer de plus assommant. Elle y était, bien entendu, la seule femme, n'ayant point l'âge d'appareiller. Ses amis, qui avaient de la gaieté ailleurs, devenaient sinistres chez elle. Et puis le mari avait aussi des camarades, qu'il invitait, des gens de Bourse qui discouraient haut de leurs affaires, avec un sérieux, et parfois — ce qui est pire — avec une drôlerie de spécialistes. Il leur arrivait de lâcher des choses qui les faisaient tous rire aux éclats, sans que les personnes intelligentes en pussent démêler les motifs. Quant à Théophile Marchal, il affectait dans ce milieu encore plus de grossièreté qu'à son ordinaire, et je trouve qu'il est vraiment trop facile de se tailler des succès d'esprit, quand on prend le parti de toujours dire ce qu'il est malséant



La bonne dame la tira de peine d'une façon bien ingénieuse.

de dire, et de déconcerter les gens par des sottises en plein nez.

Le comble fut qu'il s'avisa de prendre M. de Courpière pour cible! Ai-je besoin d'ajouter que M. de Courpière ne lui répondit pas, ne parlant point le même langage?

Maurice n'avait même pas l'air de comprendre, mais cela n'en était pas moins fort désobligeant.

Mon ami vit traîner un jour, sur une table du salon, le gros livre où la baronne Rabbe inscrivait ses moindres dépenses et faisait la balance de sa caisse. Il comprit aussitôt que jamais cette femme-là ne jouerait auprès de personne le rôle d'une Mme de Nucingen, et qu'il s'était bien trompé sur son compte. Elle ne s'était pas moins trompée sur le compte de Maurice : la plupart de nos affections reposent ainsi sur des malentendus réciproques, et j'ai noté, au début de cet ouvrage, que l'amitié de Maurice pour moi-même n'avait pas d'autre fondement.

La baronne avait des compensations, puisqu'elle avait de la sensualité. Mais je vis bientôt l'infortuné Courpière dans un marasme qui me fit peine. D'abord il était fort gêné. Non que la fréquentation des Rabbe l'entraînât à beaucoup de frais. Cela ne coûte plus grand'chose d'aller dans le monde. On n'y joue guère, et puis, si l'on y joue, il est mal élevé d'étaler trop de louis sur la table. On a inventé un nouveau bon goût qui n'est qu'une forme de la parcimonie. Plus de ces cannes, de ces chaînes, de ces brimborions impayables qu'énumère complaisamment le Balzac cité plus haut. Ce qui est trop voyant est qualifié rastaquouère, et, dans l'uniformité actuelle, tout ce qui se voit est voyant. Il n'en est pas moins vrai que les dépenses nécessaires représentaient bien le double de la pension de mon ami, et que son déficit croissait de mois en mois.

C'est le genre de déficit le plus ingrat : par qui le faire combler, quand on ne saurait l'avouer à personne? Un homme peut, à la rigueur, suggérer à sa maîtresse de lui payer des dettes présentables; mais M. de Courpière n'avait pas de dettes, il n'avait que de l'arriéré. Bref, avec les apparences d'une situation enviable, bien né, jeune, joli homme, muni d'une maîtresse notable et riche, il ne profitait aucunement de tous ces avantages; et il ne voyait même pas comment il en aurait pu profiter. C'est ce qu'il m'expliquait un jour que nous en causions à cœur ouvert. On a tôt fait de dire qu'un garçon bien tourné ne reste guère dans l'embarras. Pure idéologie. Passons à la pratique. Les gestes de l'amour sont ce qu'il y a au monde de moins varié : il est plus que probable que l'industrie amoureuse n'est pas fort variée non plus. Et puisqu'il est peu de façons de tirer plaisir d'une femme, il doit être peu de façons d'en tirer profit.

M. de Courpière se souvint à ce propos qu'il n'avait pas encore usé d'un procédé fort honorable et que les plus scrupuleux admettent : il résolut de se faire intéresser dans un des prochains accaparements du baron Rabbe. Justement on avait développé à table les plans de je ne sais quel brigandage : il s'agissait de sucrerie. Les sept ou huit intimes avaient chacun leur petite part du syndicat, et réellement sans autre titre que la complaisance du baron. Maurice ne voyait donc pas de raison pour être tenu à l'écart. Un soir, en ma présence, et du ton le plus dégagé, il fit des ouvertures à ce sujet. Mais, à ma grande surprise, le baron l'envoya promener. Cet individu, que j'avais toujours jugé brut, osa même tourner assez spirituellement une phrase de la dernière insolence, par où il exprimait qu'il ne mettait jamais les amants de sa femme dans son jeu, ayant observé que ces gaillards-là lui portaient la guigne.

Je me demandais avec terreur si Maurice n'allait pas le calotter. Maurice, au lieu de le calotter, repartit d'une phrase tout aussi impertinente, par où il exprimait à son tour le vif désir de lâcher la partie de la femme, pour n'être plus dorénavant exclu de la partie du mari. Lorsque nous nous en retournâmes ensemble, Courpière me déclara qu'en effet il était parfaitement décidé à se brouiller avec la baronne Rabbe : seulement il ne voulait point que cela fût banal, et il attendrait une occasion un peu pittoresque. Elle ne tarda point de se présenter.

Vers la fin de juin, cette année-là, le célèbre romancier russe Stépane Nicolaïevitch Rébenine vint à Paris, où on se le disputa. Les femmes, surtout, furent comiques : elles faisaient le rond autour de lui, et comme il les dépassait toutes d'au moins la moitié de son grand corps, elles avaient l'air de figures en haut-relief appliquées au piédestal de son monument.

Comme de juste, l'un des principaux dîners offerts à Rébenine le fut par Mme Riverol-Saligny, à la campagne. La baronne Rabbe avait déjà rencontré le grand homme deux ou trois fois : elle pouvait donc profiter de ce dîner chez l'Appareilleuse pour se laisser vaincre par lui, sans qu'il y eût à cette défaite trop d'indécente précipitation. Une seule chose l'inquiétait : qu'allait faire Maurice? Il était maintenant assez familier chez Mme Riverol-Saligny pour y venir, même quand on ne l'invitait pas expressément. Comprendrait-il que, ce soir, ce n'était pas ici sa place? J'arrivai seul. A mon entrée,

tous les visages s'épanouirent. Mme Riverol eut une larme. On saisit des prétextes pour me féliciter indirectement du tact de mon ami. J'étais moi-même ému. La baronne me pressa les mains si fort que je vis bien qu'elle n'avait jamais aimé Maurice davantage. Enfin, ce fut un contentement général. Le dîner fut à souhait et Rébenine, étincelant — un peu sauvage : il eut un couplet sur les petites prostituées de Sibérie, qui fut applaudi, mais qui me parut déplacé en présence de jeunes filles, notamment de Mlle Blanche Lambercier.

Au moment où Mme Riverol-Saligny allait initier le Russe au système des chambres communicantes, Maurice, à qui on ne pensait plus, arriva. Il s'excusa d'avoir manqué le train. Il se fit apporter une chaise, et gaiement, sans façon, la plaça — il est vrai à quelque distance de la table, mais bien entre la baronne et Rébenine. Puis il fit le gamin et déclara qu'il voulait au moins avoir un peu de dessert. La satisfaction qui avait marqué son absence, donne la mesure exacte de la consternation qui accueillit son arrivée. Mme Riverol-Saligny lui demanda d'une voix altérée si on lui avait indiqué une chambre : il répondit qu'il n'avait pas cru commettre d'indiscrétion en s'établissant dans la chambre où il avait ses habitudes. Une vieille gouvernante, plutôt amie, traversa la salle à manger, et d'un regard significatif, mais navré, fit comprendre à l'Appareilleuse qu'on avait déménagé Rébenine. Une mélancolie indéfinissable gâta la fin de cette soirée qui avait débuté si bien. Rébenine devint médiocre. Théophile Marchal le harcela d'épigrammes fort mal polies. Mme Riverol-Saligny ne dérageait pas.

Sur le coup d'onze heures, Maurice se retira dans son appartement, et me fit signe d'y venir avec lui pour bavarder un peu. Nous étions de si bonne humeur et nous avions si peu envie de dormir que nous restâmes là jusqu'à plus d'une heure du matin. Mme Rabbe allait et venait à côté, comme un ours en cage. Elle finit par se mettre au lit et nous n'entendîmes plus rien, du moins chez elle : car, dans ce château des *Liaisons dangereuses*, on entendait toute la nuit des bruits de pas ou de portes.

Lorsque je me retirai, Maurice se verrouilla du côté de la baronne. Puis nous convînmes de partir par le premier train. C'est moi qui réveillai mon ami, à une heure indue. Dès qu'il fut prêt, il entra chez la baronne, sans façon. Elle se réveilla en sursaut et le regarda d'un air hébété.

« Ah ! te voilà ? dit-elle. Enfin !...

— Oui, fit-il. Adieu.

— Tu pars ! »

Il répondit d'un simple signe.

« Alors... Alors, reprit-elle naïvement, pourquoi es-tu venu hier soir ?

— Pour te faire rater ton cosaque... tout bonnement... J'avais envie que tu le rates, tu l'as raté, je suis content. Adieu. »

Il ne lui a plus jamais adressé la parole depuis.





ELLE A UNE BEAUTÉ SOMPTUEUSE, MAIS NON POINT DÉCOURAGEANTE, ET QUE JE QUALIFIERAI DE PRATIQUE.



Le plaisant est que Mme Valvin n'avait pas la tête de l'emploi, elle respirait l'innocence.

IX

LA BAGUE AU DOIGT

Peu de temps après sa rupture avec la baronne Otto Rabbe, M. le vicomte de Courpière fut désiré simultanément, mais de façons diverses, par deux femmes, qui étaient ce qu'il y a de plus haut et ce qu'il y a de plus bas dans la galanterie mondaine : la première s'appelait la comtesse de Passelieu, et l'autre, Mme Valvin.

Bien que la comtesse fréquente chez Mme Riverol-Saligny, on ne saurait positivement dire qu'elle fasse partie du personnel. Son nom, sa fortune acquise lui permettent de l'indépendance, et puis elle a le goût de faire ses affaires toute seule. J'ai noté quelque part un propos de Maurice, niant qu'il y eût encore des grandes courtisanes. Cela est vrai. Il n'y en a plus dans le monde des courtisanes. Mais il en reste dans le monde tout court, et il m'a toujours semblé que Mme de Passelieu en était le type accompli. Elle l'est d'abord physiquement, et selon la formule classique : Vénitienne — son nom de jeune fille est Beltramin — vous avez vu son portrait vingt fois sous la signature de Palma le Vieux. Elle a une beauté somptueuse, mais non point décourageante, et que je qualifierai de pratique : car ce n'est jamais à l'admirer que l'on pense. Sa chevelure ardente tente plus encore la main qu'elle n'éblouit le regard. Sa peau suggère d'abord l'idée de caresse. Sa bouche, bien qu'à l'occasion elle s'en serve aussi pour parler, ne semble être destinée qu'au baiser ou au rire. Enfin, contrairement à ce que j'ai dit de la baronne Rabbe, qui est un objet d'exposition, Mme de Passelieu est un objet magnifique à la vérité, mais avant tout usuel.

Elle est encore grande courtisane par une façon large qu'elle a d'entendre son intérêt. Elle n'est pas terre à terre, elle voit de loin et de haut. Ainsi, dès sa jeunesse, elle a compris qu'on peut se vendre pour autre chose que pour de l'argent, et que, dans le mariage par exemple, la fortune n'est pas ce qu'il faut chercher avant tout. Elle a eu la crânerie d'épouser le comte de Passelieu, pauvre, mais qui lui assurait l'honorabilité, et un rang. Il avait, à cette époque-là, soixante-quatre ans bien sonnés.

Elle est courtisane enfin par sa bonne conscience — qui lui vient d'ignorer le bien et le mal — par sa bonne santé, par sa force d'athlète, par son entraînement à tous les exercices physiques — notamment aux exercices amoureux : elle y met de l'application, souvent du zèle, toujours de la belle humeur ;

et elle y trouve en général du plaisir, du moins une sorte de plaisir gymnastique, où les sentiments que pourrait lui inspirer son partenaire ne sont pour rien.

Cette heureuse disposition de son tempérament l'a toujours garantie de toute passion improductive : car on ne se met pàs a aimer un homme jusqu'à en perdre le sens de l'arithmétique, lorsqu'on est, par chance, capable d'aimer positivement avec n'importe quel homme. Pour le même motif, elle a toujours pu mener de front plusieurs intrigues, sans toutefois se multiplier trop : ce qui n'était pas nécessaire, vu le rendement prodigieux de chacune de ses entreprises. Premièrement, elle a été la maîtresse de Lambercier le père, qui lui a laissé en mourant cent mille livres de rentes : cela ne s'est pas seulement remarqué dans la succession. Elle a été la maîtresse d'Otto Rabbe, qui l'a intéressée dans ses meilleurs brigandages. et elle a fini par tirer de lui un capital, égal au legs du père Lambercier. Comme c'est à ce chiffre maximum qu'elle taxe ses amants, une fois la somme ronde réalisée, elle a réduit le financier russe aux termes d'une amitié respectueuse. Elle n'a plus gardé qu'un grand banquier protestant, qui se cache et ne la gêne point, ayant une réputation d'austérité à soutenir, mais qui n'en travaille pas moins, dans le mystère, à compléter les trois cent mille livres de rente auxquelles Mme de Passelieu borne son ambition.

Maintenant que cette heureuse échéance est proche, la comtesse n'hésite plus à se permettre, par-ci par-là, quelques fantaisies. Elle a aussi quarante-cinq ans. Mais en voilà vingt qu'elle n'a pas bougé. Il n'y a qu'elle-même qui soit dans le secret de son âge véritable, et qui, par suite, ne s'étonne pas de se voir venir un goût pour les petits jeunes gens. N'était-il pas tout indiqué que M. de Courpière lui plût?

L'autre personne à qui en même temps il se mit à plaire, Mme Valvin, était, je l'ai dit, à l'autre bout de l'échelle. Il faut, en effet, lui assigner un rang à part, au-dessous même des dames de joie, celles-ci étant désintéressées, tout au moins officiellement, et Mme Valvin ne l'étant pas. Elle a une excuse. J'ai dit que les dames de joie ont des maris de vingt-cinq à trente-cinq mille francs : Mme Valvin en avait un de douze mille. Il faut vivre.

Cette pénible situation l'obligeait d'accepter toutes les besognes. Mon Dieu! elle n'en avait guère plus à faire que les dames de joie; mais cela était en général plus humiliant. Ainsi elle faisait les intérims. Quand on se trouvait un soir sans maîtresse, on avait toujours Mme Valvin. Elle avait mérité par ces complaisances une affection toute particulière de Mme Riverol-Saligny, qu'elle tirait à tout propos d'embarras, et qui, suivant une expression de Théophile Marchal, lui devait bien des chandelles.

Le plaisant est que Mme Valvin n'avait pas du tout la tête de l'emploi. Elle respirait l'innocence et, quand je la vis pour la première fois, je la jugeai la seule femme honnête du salon Riverol. (Rien ne dit que je me trompais.) Quand je sus de ses histoires, je me rappelai celle de Sainte-Marie l'Egyptienne, qui attachait si peu d'importance au don de son corps et qui l'offrait au batelier pour prix du passage. Je ne m'étonnai plus que Mme Valvin, étant ce qu'elle était, eût l'air d'une vierge, et je finis même par le trouver logique. Les autres habitués du salon n'avaient pas l'érudition de faire la comparaison ci-dessus; mais, comme Mme Valvin s'appelait Elisabeth, ils l'appelaient la fille Elisa.

Je note ce désobligeant sobriquet parce qu'il indique bien la cause première de l'amour inspiré à Mme Valvin par le vicomte. Comme nos anciennes camarades à prix fixe, elle se sentait portée d'abord vers Maurice par un instinct de confraternité. Elle envisageait leur union éventuelle comme une alliance de deux parias : c'est la situation d'Elisa et de son militaire. (Elle se trompait un peu si elle prenait M. de Courpière pour un paria, mais il n'importe.) Enfin, toujours à l'instar de la demoiselle précitée, elle ne voulait pas être pour mon ami ce qu'elle était pour les autres, et son désir passionné de lui se traduisait, en fin de compte, par une terreur qu'il ne portât les mains sur elle, comme tout le monde.

Tant que Maurice fut officiellement avec Mme Rabbe, la Valvin, ne croyant pas le péril imminent, s'en donna de laisser voir son amour. Elle avait constamment le regard posé sur mon ami, elle le déshabillait et elle le caressait des yeux, avec un sourire tendre, un peu hébété; mais dès que la rupture fut connue, elle parut perdre la tête à l'idée seulement que peut-être Maurice allait s'imaginer de lui offrir l'intérim. Elle n'acceptait point, d'autre part, qu'il nouât une autre liaison; et quand les avances de la comtesse de Passelieu devinrent claires, je dirai même scandaleuses, elle se mit à ne les plus quitter l'un et l'autre d'une semelle et à prendre des airs de chien du jardinier.

J'avoue que j'en fus outré. Et j'en fus outré d'autant plus que M. de Courpière sembla fermer les yeux de parti pris à son intérêt le plus évident. Il est bien certain que Mme de Passelieu était la maîtresse rêvée. Or, du premier jour, Maurice répondit à ses avances comme un homme qui n'est pas autrement résolu d'y donner suite — moi qui le connais, j'aurais déjà pu dire : comme un homme qui ne veut rien savoir ; au lieu qu'il parut assez amusé du sentiment complexe de l'autre, et assez curieux de voir comment diable on peut s'en tirer avec une femme chez qui le désir prend la forme du refus. Je n'en revenais pas. Je n'avais pas accoutumé de le voir si dilettante de psychologie, et même de physiologie, au détriment du positif. J'espérais encore qu'il allait se ressaisir et rebrousser chemin à temps, quand il eut avec la comtesse de Passelieu une scène définitive. J'en fus témoin, ainsi que Mme Valvin et Mlle Blanche Lambercier : la jeune fille et la fille Elisa étaient, je ne sais pourquoi, devenues intimes, depuis que la fille Elisa était devenue amoureuse de Maurice. La scène se passait chez Mme Riverol-Saligny, ce qui explique que nous fussions si nombreux ; car, chez Mme Riverol-Saligny, les scènes à deux ont toujours plusieurs témoins, oculaires et auriculaires.

Mme de Passelieu, quand elle regardait M. de Courpière, affectait volontiers ce petit air souriant et cafard des personnes qui ne se cachent pas d'être gourmandes. C'était déjà une façon d'aveu. Mais elle ne lui avait pas encore mis le marché à la main et, comme disaient nos pères, donné assignation. C'est toujours les femmes qui font les premiers pas, et il faut bien, car nous ne pouvons pas savoir, à moins qu'elles nous le disent, si elles prendront notre appétit d'elles pour le plus flatteur des hommages, ou pour le dernier des outrages, suivant une expression consacrée. Entre parenthèse, cette offensive discrète est une des manœuvres que la plupart des femmes, même les mieux douées, exécutent le plus mal. Elles devraient apprendre, car c'est une partie de leur métier. Je ne le dis pas pour la comtesse de Passelieu, qui faisait cela au contraire à merveille. La mise en train de ses grandes liaisons avait été plutôt une affaire de diplomatie, et on le conçoit aisément, puisqu'il s'agissait, somme toute, de traités de commerce. Mais la mise en train de ses passades était familière et charmante, Mme de Passelieu faisait la maman. Elle rappelait un peu Mme de Warrens, en moins raisonneur et plus gai.

J'étais fort impatient de voir comment elle attaquerait Maurice. Un soir donc, chez Mme Riverol-Saligny, dans une charmille où nous étions les personnes que j'ai nommées plus haut, la conversation tomba comme par hasard sur le dix-huitième (cela arrivait bien neuf fois sur dix). Malgré la présence de Mlle Lambercier, Mme de Passelieu conta, non sans drôlerie, une anecdote fort corsée du maréchal de Richelieu. Dans un salon où il était entouré des plus éclatantes femmes du temps, une d'elles lui ayant demandé la raison pourquoi elle le voyait sourire : « C'est, répondit-il, que je pense que je vous ai eues toutes. — Voilà une chose, ajouta la comtesse, que vous ne pourriez pas dire, monsieur de Courpière.

— Ni vous », repartit Maurice pour remettre les choses au point.

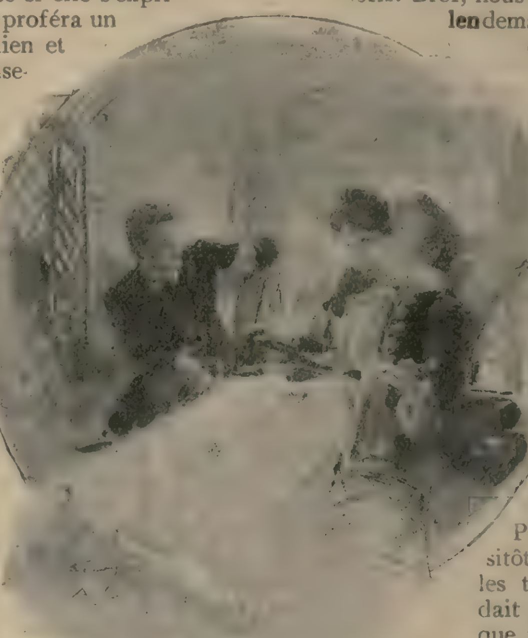
Mais elle ne se déconcerta pas et elle répliqua, avec son incroyable toupet ordinaire : « Mon cher, il ne tiendrait qu'à nous. » Mlle Lambercier avait les yeux et, autant que possible, les oreilles ailleurs. Valvin semblait encore plus gênée que la jeune personne. Moi, je m'amusais tout bonnement.

Je passai de l'amusement à la surprise, et même à l'indignation, lorsque j'entendis M. de Courpière expliquer à la comtesse qu'elle se trompait bien en disant cet : « Il ne tiendrait qu'à nous » ; que cela lui serait totalement impossible, quant à lui ; et pour un motif qu'il reconnaissait lui-même bizarre, mais devant lequel il s'inclinait, n'y pouvant rien : ce motif est qu'il éprouvait pour Mme de Passelieu un respect profond, un respect pieux, un respect fou, enfin, un respect irrémédiable.

Les femmes font toujours les premiers pas ; mais ce qui leur donne de l'assurance, c'est de savoir qu'aussitôt leur mouvement en avant indiqué, nous ferons les trois quarts du chemin pour les rejoindre. Quand le contraire arrive, c'est comme si l'ordre des saisons se dérangeait. Mme de Passelieu fut encore plus ahurie que choquée de ce refus catégorique. Je ne savais pas trop moi-même si mon ami se moquait ou non. Il avait repris ses mines de sainte Nitouche et s'exprimait en style quasi clérical. Il se mit à faire du Renan. Il déclara qu'il aimait quand même la comtesse, d'un amour passionné par définition, mais dont l'essence n'enveloppait pas l'existence, et qui se contredirait lui-même, c'est-à-dire qui se supprimerait, en se réalisant. Ce développement était moins heureux

et tournait au fatras, car M. de Courpière ne manie pas le jargon philosophique avec la même aisance que Mme de Giromagny. Mais il sait où s'arrêtent ses moyens : il en revint à son thème de début et finit dans le même ton où il avait commencé, disant, avec un mélange d'hypocrisie et de gaminerie effrontée, qu'il la respectait, là! quoi? il la respectait, oh! Dieu! qu'il la respectait!

Valvin était toute rose de plaisir et Mlle Lambercier souriait à une fleur qu'elle avait cueillie. Mme de Passelieu sentit qu'elle allait lâcher une sottise si elle s'exprimait en français : elle proféra un énergique vocable italien et s'en retourna furieusement au château. Je n'étais guère moins ému, et je ne pus me tenir, en rentrant, de faire à Maurice une espèce de scène. Je lui demandai, sans détour, s'il était aliéné. Ma sortie le fit beaucoup rire. Il me remercia de si chaudement épouser ses intérêts, et il m'appela Mme Cardinal. Ensuite, il reprit son sérieux et m'ajouta que le plaisant de la chose est qu'il avait dit la vérité vraie à Mme de Passelieu; qu'en effet, il éprouvait pour elle un respect qui lui coupait bras et jambes. Je m'emballai et le priai de ne pas se payer ma tête. Il poursuivit, avec une irritante douceur, que Mme de Passelieu lui plaisait infiniment, qu'elle était tout à fait son type, étonnante de jeunesse, commode, avec son vieux mari et son amant invisible, enfin inespérée; mais que je ne sais quoi de mystérieux, de providentiel, lui interdisait d'aspirer à cette femme, qu'il sentait que cela lui porterait malheur s'il négligeait l'avertissement d'en haut, et qu'au reste, il ne manquait jamais à tenir compte de ces sortes d'inspirations. Je m'oubliai jusqu'à lui dire que cela était idiot, aussi parfaitement idiot que sa manie de ne rien entreprendre, de minuit à minuit, le treize de chaque mois, et de ne jamais monter dans un fiacre dont le numéro ne soit pas un multiple de trois. Il me repartit d'un ton courroucé que je ne croyais à rien, et nous fûmes à peu près brouillés jusqu'au soir, non parce que j'avais critiqué sa ligne de conduite, mais parce que je l'avais blessé dans ses convictions.



Mme de Passelieu conta, non sans drolerie, une anecdote fort corsée.

Mais il attache trop peu d'importance à l'opinion d'autrui, et même à autrui, pour être capable de rancunes longues. J'ai aussi fort bon caractère, peut-être pour le même motif. Bref, nous n'y pensions plus le lendemain, je m'intéressais déjà de tout mon cœur à ce qui allait se passer entre Valvin et mon ami, et je formais des vœux sincères pour la réussite de ce qu'apparemment ils souhaitaient tous les deux.

Mme Valvin n'avait senti que sa joie, pendant que M. de Courpière évinçait la Passelieu; mais, aussitôt après, elle fut dans les transes : elle attendait avec angoisse l'attaque prévue de mon ami, et elle ignore comme on se refuse. Ses craintes ne se réalisèrent pas de longtemps : Courpière ne brusque jamais les choses, et elle eut plusieurs semaines à se griser d'amour platonique.

Il lui arriva sur ces entrefaites un petit désagrément, inévitable aux femmes de cette sorte.

L'enthousiaste réception faite par les salons parisiens à Stépane Nicolaïevitch Rébenine et à deux ou trois gloires exotiques piqua tous les gens de lettres de l'Europe : ils se mirent à défiler chez nous. On eut à ce moment-là un auteur dramatique allemand, lequel fut traité chez Mme Riverol-Saligny exactement comme l'avait été Rébenine — sauf que, cette fois-là, Mme Rabbe s'arrangea pour ne pas rater le visiteur. Elle s'était

fort rapprochée de Théophile Marchal depuis sa rupture avec Maurice; mais l'auteur dramatique français s'effaçait, comme de coutume, ce soir-là, devant l'étranger. Seulement, cela mit tout sens dessus dessous chez Mme Riverol-Saligny, où c'est comme dans l'administration et la magistrature : il suffit d'une seule nomination pour entraîner tout un mouvement. Plusieurs intérims se produisirent, et tous les dépossédés, par une coïncidence fâcheuse, eurent recours à Mme Valvin. Maurice ne la quitta pas des yeux de toute la soirée, et la vit sollicitée successivement, par Théophile Marchal lui-même, par deux ou trois autres, enfin par le baron Rabbe, qui était devenu pour elle un client régulier, depuis qu'il n'était plus pour Mme de Passelieu qu'un ami. La pauvre Valvin se sentait mourir sous le regard horriblement clairvoyant de Maurice, et attendait avec encore plus de terreur le moment où chacun rentrerait chez soi.

Elle ne pouvait pas opposer une fin de non-recevoir à Rabbe, qui avait des droits, et justement le baron était logé dans un pavillon tout au bout du parc. Maurice alla s'y poster pour la surprendre, non pas précisément en flagrant délit, mais avant le délit, et sans toutefois qu'aucune dénégation fût possible. Au reste, elle ne pensa guère à nier ni à rien du tout. Dès qu'elle vit Maurice, elle tomba toute raide, à la renverse : il la reçut dans ses bras et crut l'avoir tuée sur le coup. Il m'a confié depuis qu'il en éprouva une émotion violente, sans mélange de réflexion ni d'analyse. Il perdit vraiment la tête quelques secondes, égarement unique dont il a conservé un souvenir bien cher. Heureusement, dans le parc Riverol, il y a de tous côtés des bancs, qu'on rencontre toujours à propos; mais on y couche rarement des femmes inanimées. Courpière put déposer son fardeau, à l'instant où ses sensations d'amoureux allaient devenir des sensations de déménageur. Puis il contempla Valvin toujours pâmée, bien jolie et éclairée comme au théâtre. Il ne craignait plus qu'elle lui passât entre les mains, et trouvait cet évanouissement fort long; mais, au contraire, la Valvin se ranimait fort vite. Elle vit Maurice, et reprit conscience de sa honte. Elle poussa un soupir de détresse, puis elle se mit à pleurer à flots sans rien dire, et elle se laissa glisser à genoux sur la terre détrempée aux pieds de Maurice, comme une humble Madeleine. « Pas de bêtises ! » dit-il, et, la relevant, il l'emmena.

Elle pleurait toujours et se laissait tirer par la main, comme une écolière qui vient d'être mise en pénitence et qui n'ose pas rentrer à la maison, où il faudra raconter son histoire. Maurice, pourtant, la ramenait chez elle, mais si aveuglée par les larmes, si ahurie de désespoir, qu'elle ne prit seulement pas garde qu'il y entrait à sa suite et refermait



IL LA REÇUT DANS SES BRAS ET CRUT L'AVOIR TUÉE SUR LE COUP

la porte sur eux. Elle ne s'aperçut de sa présence et ne comprit ses intentions qu'au moment précis où il fondit sur elle sans un mot de préliminaires. Il avait trop l'expérience de ce genre de femmes pour ignorer qu'il ne viendrait à bout de son amoureuse que par la surprise ou par la force. Il voyait juste : elle joua jusqu'au bout son rôle de

fille Elisa, elle faisait des gestes tâtonnants pour trouver une arme, elle aurait tué Maurice si elle n'eût craint de faire du bruit. Du moins elle se défendit avec acharnement, sachant bien qu'il n'y a guère d'exemples qu'on prenne vraiment une femme de force. Elle tombait mal avec Maurice. Par ce que j'ai révélé de sa nature et de son tempérament, l'on peut induire que, si jamais homme fut capable de violer, c'est lui. Il fut donc moins niais et moins infortuné que le militaire de la fille Elisa : il eut ce qu'il voulait, et ne le paya point de sa vie.

Il goûta de plus une sensation bien flatteuse et bien agréable, celle de trouver une ingénue, sinon une vierge, et de révéler l'amour, je dis l'amour physique, à une femme qui en vivait depuis dix ans — mais en vivre, ce n'est point le connaître ni l'éprouver. Il éveilla, il créa en elle un être nouveau, il fut dieu, et il eut la conscience nette du miracle qu'il accomplissait. Pour la seconde fois, en moins d'une heure, cette pas grand'chose de Valvin procurait à M. de Courpière une émotion supérieure et rare.

Les suites de cette liaison ne répondirent guère à des débuts si heureux. Les premiers jours ne présentèrent rien de notable. Dès qu'il y avait là du monde, Mme Valvin avait une façon passionnée de regarder Courpière et de rougir, qui équivalait à une proclamation officielle de leurs intimités. Elle éprouva néanmoins le désir d'avoir un confident moins anonyme : j'étais là. C'est par elle que j'ai connu ce qui précède. Qu'on n'aille pas croire que je l'ai appris de Maurice : il est trop galant homme pour manquer jamais au secret professionnel, même avec moi, sauf en cas de nécessité urgente, ou par vanité. Mais Mme Valvin n'avait pas de secrets pour moi, pour le meilleur ami de son amant ; elle n'avait pas de secrets même en action — je vais un peu loin : même en gestes. Les siens étaient bien comiques. Elle ne savait à la lettre rien, elle apprenait quelque chose toutes les minutes, et c'étaient des oh ! c'étaient des ah ! touchants, mais à pâmer de rire. D'ailleurs, ce genre de comique est, à mon avis, monotone et un peu court. Moi, je commençais à le trouver fastidieux. Maurice devait en avoir par-dessus les épaules. Il n'y a pas de conversation possible sans un peu d'intervalle entre les visages, et l'on sait que les plaisirs de la conversation étaient de ceux auxquels M. de Courpière tenait le plus. Je n'en dirai pas autant de Mme Valvin. Elle y était médiocre. Elle me faisait penser à ces poupées, automates et parlantes, mais dont le mécanisme trop simple ne produit qu'un mouvement et qu'un mot. Quand elles ont tendu les bras et dit « maman », c'est fini. Mme Valvin était tout juste capable d'en faire et d'en dire autant.

M. de Courpière s'ennuyait donc ferme, et je n'en étais pas autrement fâché, car je pensais que, s'il arrivait enfin à se dégoûter de celle-ci, peut-être regarderait-il Mme de Passelieu avec un peu plus de complaisance. Ah ! on m'appellera Mme Cardinal si on veut. Mais, sur ces entrefaites, il s'avisa d'une particularité assez plaisante de la Valvin, et dont il sut tirer un parti merveilleux pour se divertir.

Cette femme n'avait point, bien entendu, de faculté d'observation, ni sur autrui, ni sur soi-même ; mais elle avait des instincts très sûrs. Elle n'était pas capable de déduire pourquoi le désintéressement était la cause et la condition de son bonheur actuel, même physique ; mais elle sentait fort bien que ce bonheur en dépendait, et elle poussait en conséquence le scrupule maladif du désintéressement jusqu'à continuellement trembler d'être redevable à Maurice de quoi que ce fût. M. de Courpière trouva drôle de la persécuter à ce sujet sans avoir l'air de rien. Par exemple, il s'en allait à cinq heures chez Colombin, où il savait qu'elle prenait le thé, il s'asseyait à côté d'elle et il se faisait donner l'addition. Elle finit par payer d'avance, en entrant. Il s'arrangeait pour être en compte avec elle, et se trompait ensuite grossièrement, lui rendant toujours beaucoup plus qu'il ne lui devait. Il prit un abonnement pour elle chez une fleuriste. Cette libéralité amena une scène de désespoir ; et, lorsque Mme Valvin fut à bout de larmes, elle eut un si mauvais regard que je me rappelai encore l'histoire du soldat assassiné.

En tout ceci, elle était bien fille ; mais elle ne l'était pas jusqu'à ce dédoublement qui leur permet de rester fidèles à l'homme qu'elles aiment, tout en exerçant passivement leur métier. Depuis qu'elle appartenait à Maurice, Mme Valvin s'offrait le luxe de répugner à tout partage. Comme ce luxe-là dépassait de beaucoup ses moyens, elle se trouva bientôt fort gênée. Maurice, qui s'en doutait, lui demanda un jour pourquoi elle ne portait plus sa plus belle bague, une émeraude entourée de brillants. « Je ne l'aime plus », répondit-elle, et cela était vrai, car l'émeraude était un présent du baron Rabbe ; mais cela n'était que la moitié de la vérité, et sous le regard insistant de Maurice, elle

avoua gaiement : « Je l'ai mise au clou. » M. de Courpière sourit comme il fait quand il a des arrière-pensées. Puis il fut question de tout autre chose que la bague.

Deux ou trois jours après, Maurice, qui jamais ne parlait avec elle de ses propres affaires d'argent, affecta des airs soucieux ; elle l'interrogea, il répondit avec des réticences, elle lui tira les vers du nez, enfin il avoua un embarras sérieux. Cette communication mit Valvin au comble de la joie. Elle tira de son porte-monnaie la reconnaissance du Mont-de-Piété, et pressa Maurice d'aller la vendre. La somme prêtée sur l'émeraude était mille francs. M. de Courpière se récria, mais la Valvin était si décidée à ne plus jamais porter sa bague, si heureuse de sauver un ennui à son amant, si fière de donner, que la bonté de M. de Courpière n'y résista point. Il accepta, avec confusion, de mauvaise grâce, mais il accepta.

Il vint chez moi aussitôt après et me raconta l'histoire. Au premier abord, j'en fus choqué. Mais je fus encore beaucoup plus surpris qu'il ajoutât : « Peux-tu me prêter cinquante louis ? »

— Comment ? Pourquoi faire ? » balbutiai-je.

Il haussa les épaules : « Tu ne comprends pas ? » Non, je ne comprenais pas.

« Enfin, reprit-il avec impatience, peux-tu ou non me prêter mille francs ? »

Comme je ne pouvais absolument pas, je voulus m'en tirer par l'ironie, et lui fis observer qu'il manquait au premier de ses principes, qui était de ne jamais pratiquer le tapage. Il haussa de nouveau les épaules et me dit : « Je manque toujours à mes principes quand cela me passe par la tête. J'y sais même si bien manquer à l'occasion que, tiens ! je vais de ce pas taper Lambercier. »

Taper Lambercier ! Je tombai de mon haut. Il est vrai que M. de Courpière sut s'y prendre de façon à ne pas entamer, mais plutôt à renforcer, la précieuse confiance du bon Camille. Il fit une visite à Jeanne Thillier. Il la tenait assez au courant de ses affaires, il lui en parlait comme à une excellente camarade, de qui il va de soi que l'on n'attend rien. Mais cette fois il lui demanda comment faire, avec un laisser-aller de détresse qu'elle put prendre pour une sollicitation déguisée. Il feignit de perdre tout à fait la tête. Il joua la comédie d'être à l'eau, faute de mille francs. « Eh bien, dit-elle, et Camille ? » Alors il raconta que naguère, avant de lier amitié avec un homme si riche, il s'était donné sa parole de n'en jamais tirer un sou. « Es-tu bête ! » dit-elle naïvement. Mais pour mettre en repos la conscience de notre ami, c'est elle qui demanda la somme.

Lambercier fut ému aux larmes, quand il apprit cette espèce de vœu solennel qu'avait fait M. de Courpière. Il versa les cinquante louis et demeura quand même persuadé que M. de Courpière était le seul de ses amis qui ne lui eût jamais emprunté d'argent.

Le lendemain, Maurice avait un rendez-vous avec Mme Valvin. Elle y arriva exaltée au plus haut point. J'ai dit que le désintéressement était la condition suffisante de sa sensualité ; or, elle avait bien passé le désintéressement, puisqu'elle venait d'obliger elle-même pour la première fois de sa vie : on peut calculer avec exactitude l'effet de multiplication que cela produisait sur son tempérament. A l'instant même où elle allait en faire juger M. de Courpière, elle sentit qu'il lui glissait au doigt quelque chose.

« Ta bague, murmura-t-il. Je l'ai dégagée... »

Elle tressaillit au froid de l'or et devint inerte subitement. Ce fut un miracle comme le premier soir, mais à rebours. M. de Courpière fut dieu une seconde fois, pour anéantir l'amoureuse qu'il avait créée. Il ressuscitait la fille du même coup : elle se laissa prend avec indifférence, pour prix du bijou r





Mme Arrow eut un geste de peur nerveuse qui s'acheva dans les bras de Maurice.



M. ARROW AVAIT ACHEVÉ DE DÉROUTER LES OBSERVATEURS DE SALON EN PROVOQUANT SUR LE PLUS LÉGER INDICE, ET EN TUANT NET UN CHARMANT JEUNE HOMME DE LA PLUS GRANDE ESPÉRANCE.

X

LA FLUTE ET LE TAMBOUR

Il fallait cependant que M. de Courpière éprouvât à la fin et inspirât des sentiments moins uniquement composés de curiosité et de fantaisie. Ici se place la grande passion dramatique de sa jeunesse. Il rencontra sur son chemin une femme vraiment digne de se mesurer à lui. Leur amour naquit de l'estime, et de l'évidence d'une prédestination réciproque : ce n'est pas que dans le domaine de la sentimentalité pleurnicheuse qu'il se trouve des âmes sœurs.

La femme qui eut l'honneur d'être à la taille de M. de Courpière, s'appelait Mme Arrow, et portait bien le prénom mâle de Frédérique. Dans la foule des femmes de qui on parle, elle est, depuis vingt ans, celle de qui on a le plus parlé, et celle pourtant qui a le moins laissé surprendre de sa vie réelle. Sa réputation, qui est terrible, est toute fabriquée et ne se fonde sur aucun document authentique. Tout ce qu'on dit d'elle est faux, si vous le prenez au pied de la lettre ; mais ce qui me confond, c'est que tout est vrai, si vous ne regardez qu'à l'impression d'ensemble. Moi qui sais à quoi m'en tenir pour des raisons que je dirai plus tard, je certifie qu'on n'a jamais articulé sur cette femme que des mensonges, mais que les calomnies la peignent au vif, et, en fin de compte, telle qu'elle est.

On a écrit maintes fois que la légende est plus instructive que l'histoire. J'étends cette opinion aux racontars du monde. Il ne faut pas croire que tout se sait, car tout s'ignore, ni qu'il n'y a point de fumée sans feu, car la plupart des nouvelles que l'on colporte sont forgées, et le sont de mauvaise foi ; mais elles le sont avec une si maligne et si admirable divination de ceux qu'elles visent, qu'on risque bien moins de se tromper sur ces gens-là en prenant leur réputation pour prouvée, qu'en la soumettant à la critique.

Ainsi j'affirme que l'on mentait impudemment, lorsque l'on mettait à l'actif de Mme Arrow de mélodramatiques faits divers, tels que ruines, suicides, meurtres même, qu'elle aurait accomplis de sa main. Mais je conviens qu'en dépit de leur romanesque ou de leur absurdité, ces faits divers exprimaient à merveille et à la rigueur le tragique réel de la personne en question.

Elle était, d'ailleurs, accusée de tout sans jamais avoir été convaincue de rien. Les aventures qu'elle ne pouvait guère nier, étaient en si petit nombre et si anciennes, que l'on aurait dû, en bonne justice, la

taxer de femme honnête ou au moins de repentie : l'opinion n'en était pas moins unanime à lui attribuer des amants actuels, que l'on désignait au hasard, parce qu'il faut bien citer des noms. L'on ignorait même l'état véritable de sa fortune, chose rare dans le monde, où la situation financière de chacun est connue, et surveillée au jour le jour, encore plus soigneusement que dans le commerce. Elle n'affichait aucun luxe déraisonnable, et rien n'autorisait à croire qu'elle dépensât plus que les revenus de la communauté : elle n'en avait pas moins une renommée de se vendre, beaucoup plus solidement établie que celle de la Valvin et de la Passelieu, dont la prostitution était publique.

La figure du mari semblait également mystérieuse. Arthur Arrow était d'origine anglaise et n'avait jamais pu parler le français couramment : on supposait qu'il ne l'en comprenait que mieux. Si la femme se faisait entretenir, il fallait bien admettre aussi que le mari en profitait ; mais il restait à savoir si c'était à son insu ou en connaissance de cause. La première hypothèse ne paraissait point soutenable, vu l'intelligence avisée d'Arthur Arrow, et la seconde pas davantage, vu son honorabilité sans tache. Arrow avait achevé de dérouter les observateurs de salon en faisant résolument preuve de cécité dans les deux ou trois circonstances où, tout de même, l'inconduite de sa femme était trop notoire, et ensuite en provoquant, sur le plus léger indice, et en tuant net un charmant jeune homme de la plus grande espérance. Cet accident n'avait jeté aucun froid entre M. et Mme Arrow, qui affectaient d'édifier le monde par une inaltérable courtoisie à l'égard l'un de l'autre et, de temps en temps, par une exemplaire tendresse.

Quoique ces données fussent bien contradictoires, l'on regardait comme démontrées l'industrie de l'épouse et la complicité de l'époux. Depuis plus de six mois que nous fréquentions chez Mme Riverol-Saligny, les Arrow n'y avaient point paru. Ils étaient en villégiature aux environs de Londres. On interprétait cette absence avec peu de charité : on disait communément que la belle Frédérique, ayant trop pressuré son public parisien, voulait le laisser reposer, et qu'elle faisait une tournée en Angleterre avec son Arthur comme impresario.

M. de Courpière n'avait donc jamais vu Mme Arrow, mais il en avait les oreilles rebattues d'avance, car on ne parlait jamais autant d'elle dans les salons que quand elle n'y était pas. Comme il professait, à l'endroit des bavardages mondains, la théorie que j'ai formulée tout à l'heure (et que je lui dois) — sans croire un mot des histoires qui couraient, il les tenait pour révélatrices, et il avait déjà son opinion faite. Il était à l'égard de Mme Arrow comme le spectateur est à l'égard de Tartufe, qui ne paraît qu'au troisième acte, mais qui remplit toutes les conversations des deux premiers. Son imagination travaillait, sa sensibilité était en branle, et je pense que, consciemment ou non, il était déjà allé jusqu'au désir avant la première entrevue. Ces espèces d'amours préalables n'ont rien d'exceptionnel, et je ne m'étonnais que de l'ardeur mal contenue que M. de Courpière y apportait, qui me semblait à l'opposé de son tempérament : mais les tempéraments sont faits pour se démentir, comme les lois pour qu'on les viole.

Un soir, chez Mme Riverol-Saligny, à la campagne, il prit subitement la défense de Mme Arrow, qu'on déchirait. Elle était de retour depuis la veille et, par conséquent, d'actualité. On ressassait pour mémoire quelques-unes de ses aventures apocryphes, les plus dignes de figurer dans un roman-feuilleton. M. de Courpière plaida pour elle avec une sorte de rage, procédant par démentis furieux. Je fus surpris de son accent. Je ne reconnaissais pas la froideur de sa coutumière insolence. Ce n'était pas non plus le ton d'un homme chevaleresque, indigné qu'on s'en prenne à une femme. Ce n'était pas même le ton du monde, c'était plutôt celui de l'*autre* faubourg et je retrouvai un instant le Courpière de nos excursions dans les quartiers pauvres.

Tous les hommes se turent, avec leur courage ordinaire ; et les femmes, avec non moins de courage, poursuivirent parce qu'elles étaient sûres de l'impunité. Elles sentirent même le besoin d'aller crescendo et elles improvisèrent sur le compte de l'absente quelques ordures nouvelles, que des femmes peuvent bien dire tout haut dans un salon, mais qu'un homme qui se respecte ne peut pas consigner par écrit.

Par exemple, ce qui les fit taire sur-le-champ, ce fut l'arrivée imprévue de Frédérique en personne. Bien que ce coup de théâtre soit fréquent et banal dans le monde, il produisit cette fois son plein effet. Personne ne trouva un mot pour sauver la situation, et Frédérique acheva de les ahurir tous en disant avec un calme superbe : « Vous parliez de moi ?

— Oui, fit doucement Marchal, qui ne lui était pas inférieur en sang-froid.

— Ne vous gênez pas, dit-elle, continuez. » Et elle se mit à traverser le salon, distribuant avec nonchalance des poignées de main à toutes ces tricoteuses, soudain apprivoisées, se laissant baiser les mains par les hommes.

— Ma chère! Nous ne vous attendions plus! dit Mme Riverol.

— J'avais peur, en effet, dit Mme Arrow, que vous ne fussiez déjà dans vos lits.

— Ma foi, on allait s'y mettre. Nous sommes tous des couche-tôt.

— Oui, vous ne pensez qu'à ça...

Tandis que s'échangeaient ces aménités, je regardais Mme Arrow de tous mes yeux. Je m'aperçois que je n'ai pas encore donné de portrait d'elle; mais il me semble que je l'ai fait mieux connaître par son attitude, par sa démarche et par son accent, que je ne saurais faire par une description de ses traits. Au reste, si belle qu'elle fût, ce n'était pas à la figure de sa beauté qu'on prenait garde tout d'abord, mais à l'au-delà de cette beauté : et on n'attend pas de moi que je sois capable de définir en quoi consistait cet au-delà. Je désespère également d'interpréter son sourire, et d'isoler ce qui s'y combinait de douleur, de volupté, d'ironie, d'ingénuité ou de perversion. Ses yeux déteints exprimaient peu de pensées, et révélaient beaucoup d'arrière-pensées. Il était impossible de lui assigner un âge : on la savait mûre, mais elle n'en présentait point de trace, et elle n'avait pas non plus l'air jeune. Enfin elle était vêtue avec simplicité, et presque avec une pauvreté orgueilleuse, avertie sans doute que, dans l'économie de sa beauté, l'enveloppe corporelle n'était pas tout, et l'enveloppe couturière n'était rien.

Mme Riverol-Saligny s'excusa de n'avoir point réservé à Mme Arrow son logement ordinaire, et de la devoir mettre pour cette nuit dans une chambre voisine du salon. Puis, s'avisant que M. de Courpière n'était pas présenté à la nouvelle venue, elle fit la présentation; et je jugeai, au regard par lequel Mme Arrow prit possession de mon ami, qu'elle aussi le connaissait par ouï-dire. Mais Théophile Marchal voulut faire dure un peu l'embarras qui allait se dissiper trop vite au gré de sa malice, et il engagea Mme Arrow à remercier M. le vicomte de Courpière, qui venait de prendre sa défense tout à l'heure, sans la connaître.

— C'est pour ça... dit-elle. Et elle poursuivit sur ce ton de badinage, disant que, pour la défendre contre tout un salon ameuté, M. de Courpière devait être d'une bravoure peu commune, qu'enfin elle le tenait d'ores et déjà pour un homme.

— Fichtre! dit Théophile Marchal, voilà un compliment.

— Mon cher, répliqua-t-elle, par le temps qui court, c'est encore ce que je trouve de plus exceptionnel à dire à un monsieur.

On ne tarda pas à se souhaiter le bonsoir. Les femmes se retirèrent, les hommes s'attardèrent un peu à jouer. Moi, je remontai dans ma chambre et je me mis à lire, attendant le retour de Maurice pour bavarder encore avec lui avant de me coucher. Je l'avais laissé à une table d'écarté avec Marchal.

Il paraît que leur écarté ne dura guère plus d'une demi-heure et que, pendant qu'ils jouaient, un à un tous les autres s'en allèrent. Aussitôt la partie achevée, Marchal, qui ce soir-là était logé dans le pavillon du parc, sonna. Un domestique lui apporta son pardessus et son chapeau, il s'emmitoufla, puis sortit par la terrasse. M. de Courpière fit quelques pas dehors avec lui, et rentra seul dans le salon où l'on avait éteint toutes les lampes, sauf une qu'on y laissait allumée toute la nuit. Alors, machinalement, il alla vers la chambre de Mme Arrow, sans aucune intention, comme bien on pense, et pourtant d'une démarche aussi assurée que s'il avait eu l'intention d'y entrer tout droit. Comme à point nommé, la porte de cette chambre s'ouvrit, et Mme Arrow reparut, en déshabillé.

Ils ne marquèrent ni l'un ni l'autre aucune surprise, mais ils ne se hâtèrent point de rompre le silence, et le prolongèrent même, comme de parti pris, pour accuser davantage, au lieu de la sauver, la bizarrerie de leur situation. Enfin Mme Arrow dit de sa voix la plus naturelle : « Tiens, vous êtes là?... » Il murmura : « Oui... »

— J'avais cru entendre qu'on fermait les fenêtres. Je venais les rouvrir. J'ai l'habitude de dormir avec ma porte entre-bâillée et les fenêtres de la pièce voisine grandes ouvertes.

— Ah!... fit distraitement M. de Courpière, à qui ces intimités semblaient dénuées d'intérêt.

Elle déclara qu'elle était une créature de plein air. Elle ajouta : « Quelle merveilleuse nuit! » et elle s'avança sur la terrasse pour contempler les étoiles. M. de Courpière la suivit. Ils parlèrent, sans y insister trop, de l'infini et de quelques autres généralités.

Une fois ce prélude exécuté, Mme Arrow rentra dans le salon, où elle s'établit comme avec l'intention de causer ; mais elle fit aussitôt mine de se lever et de partir, s'accusant d'être indiscrète. M. de Courpière protesta.

— Vrai? dit-elle. Vous n'êtes pas impatiemment attendu? Je ne prive personne?

— Personne!

— Alors, causons. Vous n'êtes pas indiscret non plus, je vous prie de le croire.

— J'en suis persuadé, dit M. de Courpière.

— Merci...

Cette transition, bien que rapide, leur suffit pour aborder le sujet de l'amour et, sans plus de préliminaires, Maurice commença d' « expliquer son caractère, » comme on dit, à Mme Arrow ; c'est-à-dire qu'il lui expliqua sa façon habituelle de se comporter avec les femmes, soit pour les obtenir ou pour les prendre.

Il affirma qu'en dépit de son renom et des apparences, il était timide à l'extrême; mais il ajouta qu'il ne tombait dans cet excès de timidité que par crainte de l'excès contraire; qu'en effet, il était ingénu, mais ingénu au sens où Voltaire l'entend : qu'il lui fallait faire effort pour se rappeler à temps qu'il y a des choses permises et des choses défendues; qu'il ne pouvait point s'empêcher, lorsqu'il se trouvait en tête à tête avec une femme désirable, de la désirer tout bonnement, de le lui dire en propres termes, et



Mme Arrow se mit a rire.

de le lui prouver, comme parle le code, par un commencement d'exécution. Mme Arrow se mit à rire et observa qu'il était fort dangereux à rencontrer au bord d'un lit : à quoi M de Courpière répliqua qu'il n'y a point que des lits. Mme Arrow, sans aller jusqu'à détourner la conversation, jugea nécessaire d'en modérer un peu le train.

— Avec un tempérament aussi primesautier, dit-elle, vous devez être essentiellement transitoire? J'imagine que votre devise est : « Point de lendemain? »

Maurice répondit avec feu qu'à l'occasion il considérait l'amour *sub specie æterni*, mais qu'en thèse générale, la jolie devise de nos pères : « Point de lendemain » lui semblait une formule plus rigoureuse de la normale des relations entre deux êtres de sexe différent.

— J'espère, dit Mme Arrow, et ce serait une compensation, que la jalousie vous est étrangère, au même titre que la fidélité?

— C'est ce qui vous trompe, répondit M. de Courpière, et il expliqua que la jalousie était à l'origine de toutes ses affections, que peut-être même elle en était la substance unique. Il avoua que tout à l'heure, quand il avait pris la défense de Frédérique, c'était avec une arrière-pensée de jalousie; que, tout en n'ayant pas l'air de croire à ces histoires, il se disait à part soi : « Si c'était vrai pourtant? » et qu'il se promettait bien, une fois seuls, en tête-à-tête — car ce tête-à-tête invraisemblable, il l'avait pressenti — il se promettait bien de lui dire — et pas poliment : « Je vous ai défendue pour la galerie, maintenant vous allez me répondre, à moi, qu'y a-t-il de vrai dans tout ça? »

Elle se récria, comme si M. de Courpière se fût réellement permis de lui poser la question. D'ailleurs, il ne se défendit qu'à peine de l'avoir fait, et il prétendit qu'il avait le droit de le faire. A quel titre? A titre d'homme. « Il y a une solidarité entre nous tous, et vous ne pouvez pas tromper ou berner un de nous sans que n'importe quel autre se sente un peu atteint, un peu froissé. » Elle répondit en se moquant : « Nous ne pouvons pas non plus faire le bonheur d'un seul sans léser en quelque sorte tous les autres. Alors celui-là même, dont nous faisons le bonheur, se sent lésé dans sa solidarité masculine, en même temps que privilégié comme individu? »

Mais M. de Courpière n'admet pas que l'on fasse de l'esprit passé une heure du matin, et jugeant à la température du dialogue qu'il pouvait dès à présent risquer le coup, il se mit à chercher sans désemparer la transition finale. Il en revint au thème de sa jalousie, dit qu'elle était si vivace qu'elle survivait en lui d'ordinaire aux autres sentiments où elle avait donné lieu; que, par exemple, il n'aimait les gens que par jalousie, mais

qu'il ne cessait pas d'être jaloux d'eux parce qu'il ne les aimait plus ; et qu'il continuerait à l'être de Mme Arrow quand elle serait partie demain, *quoi qu'il se fût passé d'ici à demain entre elle et lui*.

Elle releva la phrase. Elle la répéta lentement, d'un ton interrogatif. « Vous me comprenez », dit-il. Elle nia. Il répéta qu'elle le comprenait, et savait fort bien — comme lui-même — où tendait depuis une heure cet entretien bizarre et scabreux. Elle protesta, mais il la convainquit d'avoir, avec une hypocrisie complice de la sienne, aidé à diriger l'entretien vers ce but, tout en ayant l'air de ne causer qu'à bâtons rompus. N'ayant plus de raisons, elle se retrancha dans son bon plaisir et dans son orgueil : il l'en délogea vite. Elle ne refusa plus rien en principe, mais elle manifesta une grande répugnance à se donner le premier soir : M. de Courpière lui fit sentir que cette superstition bourgeoise était indigne d'elle et de lui-même. Puis il fit miroiter à ses yeux l'occasion. Elle avoua tristement que c'était une occasion rare, et qui sans doute ne se représenterait pas de sitôt. M. de Courpière entendit qu'elle faisait allusion à l'absence exceptionnelle du mari ce soir-là.

Il ne s'agissait plus que de brusquer le dénouement, et Maurice regrettait qu'à cette heure indue, on ne pût compter sur les boute-en-train. Juste à ce moment, il perçut un bruit léger. Une porte s'ouvrit, se ferma. Des pas approchaient. Mme Arrow eut un geste de peur nerveuse qui s'acheva dans les bras de Maurice. Il l'entraîna, il l'emporta dans la chambre.

Par grand hasard, le bruit qui effraya Frédérique si à propos, n'avait point de cause inavouable. La personne qui circulait à cette heure était l'innocente Mlle Lambercier. Elle dormait d'habitude assez mal et, ne pouvant cette nuit fermer l'œil, elle venait chercher au salon un livre qu'elle y avait laissé. Elle entra bien à temps pour voir Maurice emporter Mme Arrow. Elle comprit apparemment qu'une jeune fille ne peut s'exposer à être deux fois témoin d'un tel spectacle ; ou bien il lui fut particulièrement désagréable que M. de Courpière fût l'un des personnages du tableau vivant qu'elle avait surpris : toujours est-il que, du jour au lendemain, elle cessa de fréquenter chez Mme Riverol-Saligny. Elle se cloîtra plus que jamais, et nous n'entendîmes plus parler d'elle jusqu'à des événements que je relaterai beaucoup plus tard.

C'est à l'occasion de ces événements qu'on dut me mettre au courant de tout ce qui précède. Mais, le soir même, je sus en gros à quoi m'en tenir. J'ai dit que j'attendais le retour de Maurice en faisant la lecture. Étonné de l'heure qu'il était, j'allai jusqu'à



ELLE VENAIT CHERCHER AU SALON UN LIVRE QU'ELLE Y AVAIT LAISSÉ.

sa chambre, et la trouvai vide. Je descendis au salon (ce dut être une heure au moins après Mlle Lambercier) : il n'y avait personne. J'en dus conclure que Maurice était chez quelqu'un ; et, connaissant les habitudes de tous les invités de ce soir-là, je pus déterminer, sans doute possible et par une simple élimination, chez qui.

Je fus ensuite fort sevré de nouvelles. Mme Arrow n'était point femme, comme la Valvin, à régaler de ses confessions le meilleur ami de son amant. Elle ne fit seulement pas attention à moi. Je ne savais à la lettre rien, sauf que cela durait : car M. de Courpière, outre qu'il ne me disait rien non plus, m'abandonnait. J'employai ma solitude à faire de la psychologie. Je constatai premièrement la témérité des jugements mondains, et je m'étonnai que Mme Arrow n'affi-

châtât point ses relations avec M. de Courpière, rien que pour le plaisir de confondre tous les gens qui la prétendaient entretenue. Mais elle dissimulait, au contraire, avec un soin bien excessif, de la part d'une femme que sa réputation rend libre de ne rien ménager. Seul, peut-être, je pouvais lire dans ses yeux qu'elle aimait, et si j'y voyais clair, c'est que j'étais averti. La physionomie de M. de Courpière était plus parlante, il n'était point fermé, ni maître de lui comme à l'ordinaire : ce phénomène me parut intéressant. Mais je regrettai d'autant plus qu'il me retranchât de ses confidences au moment juste où sa sensibilité s'essayait à des manifestations nouvelles, et qu'il me réduisît à des conjectures peut-être purement gratuites.

Maurice, casanier de nature et régulier d'habitudes, était maintenant toujours dehors et n'avait plus d'heures. Cela n'indiquait point, à mon sens, que Mme Arrow le favorisât de très nombreux rendez-vous, mais plutôt qu'il y avait des précautions à prendre, des difficultés à vaincre, et que neuf fois sur dix, sans mauvaise volonté de part et d'autre, leurs rendez-vous manquaient. Comme la solitude aigrissait un peu mon caractère, je ne pus me défendre de n'être pas fâché de ces contretemps hypothétiques. Puis je me reprochai de tels sentiments, et je voulus prendre sur moi. Je résolus d'organiser ma vie sur un nouveau plan et d'inventer un emploi à toutes les heures que précédemment je réservais au vicomte. L'idée me vint un jour que je négligeais beaucoup cette bonne Jeanne Thillier. J'allai sur-le-champ lui faire visite — et je fus stupéfait d'y trouver M. de Courpière.

Assurément, il n'y était pas de passage, mais depuis longtemps, et avec l'intention d'y séjourner longtemps encore ; il y avait dû venir hier et y devait revenir demain : car il avait cet air d'être là chez soi, qui saute tout d'abord aux yeux d'un tiers survenant — le cas seul excepté où ce tiers survenant est un mari ou bien un amant titulaire.

Mon premier sentiment, en le trouvant installé là, fut une extrême mauvaise humeur. En vérité, si la cause de tout le dérangement de Maurice n'était que Jeanne Thillier, ce n'était pas la peine de faire à ce sujet tant de mystère avec moi et de me laisser au rancart. Cette mauvaise humeur puérile fit place à une autre mauvaise humeur, plus noble, et de source intellectuelle : je n'étais guère flatté de m'être trompé si grossièrement, et de n'avoir échafaudé toute la psychologie des amours de M. de Courpière avec Mme Arrow que pour être, au bout de mon travail, ainsi démenti par les faits.

Mais il m'arriva ce qui arrive à tous les systématiques : je repris bien vite l'avantage sur les faits ; je me persuadai, par les meilleurs arguments du monde, qu'ils ne signifiaient rien du tout, que mon système seul avait de la valeur, et que, malgré les apparences, M. de Courpière était l'amant de Mme Arrow, comme j'avais décidé qu'il devait l'être.

Tout en professant de la sorte le mépris de l'expérience, je ne fut point fâché qu'un autre fait, un vulgaire fait d'observation, vînt, à quelque temps de là, confirmer mes raisonnements. Un jour, Maurice ayant regardé l'heure à sa montre et s'étant levé pour partir aussitôt, Jeanne lui dit adieu de la façon la plus douce et la plus naturelle ; mais, dès qu'il fut dehors, elle pleura, et me dit avec un accent de jalousie déchirante : « Il va retrouver cette femme ! » Je fis le geste sot des gens qui n'ont rien à répondre. Ma vanité se trouvait si chatouillée par cette preuve inattendue de mes déductions, que je n'avais plus de place en moi pour un sentiment de pitié.

Il va de soi que ma machine à conjectures se remit, dès lors, à fonctionner avec entrain. Je me proposai de découvrir pourquoi M. de Courpière était justement devenu assidu chez Jeanne Thillier, au moment où il avait une maîtresse de l'importance de Mme Arrow, qui certainement lui tenait au cœur et autre part, et était même la seule qui lui eût jamais tenu là. On peut retourner la question autant qu'on voudra : on n'arrivera jamais à expliquer cette conduite, comme je fis, que par l'intérêt. — Je commençai de croire que Mme Arrow méritait peut-être bien sa réputation : enfin, cela ne prouvait rien pour elle, d'avoir pris un amant sans le sou ; et qui n'a rien, peut toujours recevoir de la main gauche ce qu'il donnera de la main droite.

Je n'acceptai pas toutes ces idées-là sans un peu de résistance de la part de mes préjugés. J'étais alors assez monté contre M. de Courpière, et comme la vivacité même de mon affection pour lui me rend capable des colères les plus outrées, je le traitai dans mon for intérieur comme si je l'eusse haï et méprisé. Je me ressaisis vite, et il me souvint à propos que l'école à laquelle j'appartiens, se soucie uniquement de noter, de classer les faits et d'en tirer des conclusions scientifiques, sans les envisager du point de vue de la moralité. Je ne m'inquiétai donc plus que de savoir comment procédait M. de

Courpière pour recevoir d'une main et pour donner de l'autre main. J'appelais cela le système de la Flûte et du Tambour : l'expression est pittoresque, mais peut-être un peu libre.

Jeanne Thillier ne pouvait jouer qu'un rôle d'intermédiaire, et les fonds venaient toujours, en dernière analyse, de Lambercier. Mais je soupçonnai qu'on ne les lui demandait pas positivement comme on avait fait naguère pour les cinquante louis de la bague : Lambercier avait une physionomie plus confiante que jamais, et cette confiance-là se serait bien vite rembrunie, si on eût trop souvent renouvelé le coup des mille francs. Mais comment un banquier aussi avisé laissait-il passer sous son nez, sans y voir que du feu, des sommes probablement très fortes? Je ne tardai pas d'en être éclairci.

Un matin, Camille Lambercier arriva chez Maurice presque fou, et cria dès la porte que Jeanne avait un amant : ce n'est pas de ce terme-là qu'il se servit, mais d'un autre, indiquant qu'il avait du même coup découvert le déficit et supposé l'exploitation. Il paraît que Jeanne employait tout bonnement le procédé des domestiques infidèles, qui reçoivent de l'argent pour payer les notes et qui ne les payent point. Cela se sait toujours à la longue, et il avait suffi d'un huissier tout à l'heure pour ouvrir les yeux à Camille. Où passait l'argent? La seule réponse possible est que Jeanne avait un amant — ou enfin ce que j'exprime par cet euphémisme, et Lambercier ne se lassait point de le répéter à M. de Courpière, avec un fâcheux manque de tact.

— Qui? demanda Maurice en le dévisageant.

Il fit un geste d'ignorance furieuse. « Si vous croyez qu'on peut lui tirer un mot!... » Il ajouta : « Je lui ai tordu les mains! » Cette phrase romantique me parut d'abord faire fausse note; puis j'eus la vision de l'héroïque amoureuse martyrisée, subissant la question sans faiblir, sans trahir Maurice! Je regardai mon ami, mais ce n'est pas à Jeanne qu'il pensait.

— Que comptez-vous faire? demanda-t-il fébrilement.

— Je l'ai jetée dehors! cria Lambercier, et il retomba épuisé dans un fauteuil.

M. de Courpière avait affreusement pâli. Ses yeux virèrent. Je compris que c'était la fin, la ruine, Mme Arrow perdue...

Cependant ses relations avec elle durèrent encore plus d'un mois. J'ai appris par la suite comment la rupture put être différée aussi longtemps. Si fréquentes, si considérables que fussent les libéralités de M. de Courpière, elles n'avaient jamais donné lieu, de la part de Frédérique, à aucune sollicitation préalable, ni à aucun remerciement. L'un donnait, l'autre recevait, ils faisaient cela sans rien dire, c'était le *peccatum mutum*, le péché muet, si je puis emprunter aux casuistes cette expression, par laquelle ils désignent un tout autre péché (que M. de Courpière n'a jamais commis, du moins à ma connaissance).

Dans ces conditions-là, la suppression des subsides, n'étant également ni annoncée, ni expliquée, pouvait n'amener, durant plusieurs semaines, que de l'incertitude, une inquiétude poignante, mais rien d'irréparable. Cette prolongation, toute naturelle, fit concevoir des illusions à M. de Courpière, qui n'est pourtant pas un chimérique. Il se flatta de garder Mme Arrow pour rien, et il l'en aima d'autant plus, avec une reconnaissance attendrie.

Un jour, elle lui dit brusquement, sans le regarder : « *On* m'a laissé huit jours pour en finir. » Et elle avoua tout son secret : l'ignoble cupidité de l'homme dont elle portait le nom, aveugle pour qui paye, autrement, implacable — il l'avait prouvé en lui tuant son seul amant pauvre avec une sûreté de bretteur. Maurice fit un geste superbe. « Oh! je sais bien que tu n'as pas peur, dit-elle; mais c'est moi qui ne veux pas te risquer. Si tu ne cèdes pas, je partirai. »

Ils se turent, pensant à l'horreur de vivre. Puis ils se reprirent avec emportement.

— Huit jours... murmura Maurice.

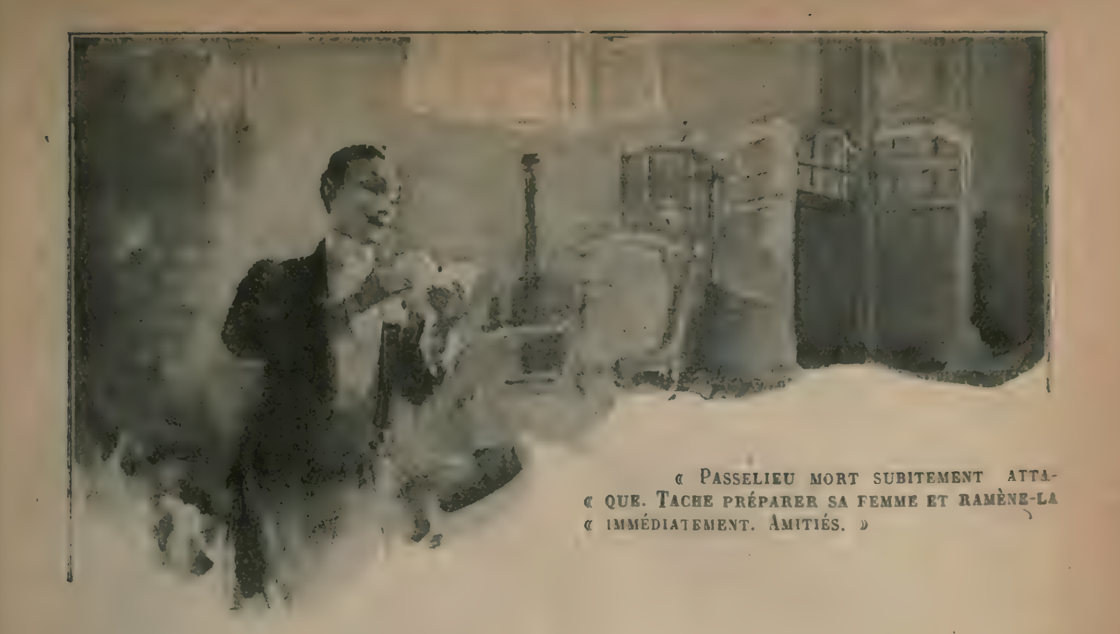
— J'*avais* huit jours. C'est le dernier aujourd'hui.

Elle lui dit adieu et partit sans tourner la tête.





Mme LA COMTESSE DE PASSELIEU MENA CE PREMIER TÊTE-A-TÊTE ENTRE CHIEN ET LOUP ASSEZ LOIN.


« Passelieu mort subitement attaque. Tache préparer sa femme et ramène-la immédiatement. Amitiés. »

XI

LE BON MOTIF

La force du caractère peut se mesurer exactement : elle est en raison inverse du temps qu'on perd en remords ou en regrets. Je ne fais nul cas de l'homme qui s'attarde à pleurer sur ses péchés : qu'il les répare! Je n'ai pas non plus de pitié pour celui qui geint. Les faibles seuls regrettent, les forts haïssent, d'une haine active et pratique : ils ne s'en prennent pas au passé, sur lequel ils n'ont pas de prise, et c'est à la réalité de demain qu'ils s'efforcent de faire payer avec usure tout ce qu'ils ont souffert de la réalité d'aujourd'hui. — Après ses tragiques adieux à Mme Arrow, M. de Courpière ne s'arrêta pas de vivre une minute, encore qu'il souffrît affreusement ; mais il bondit sous la blessure : la comparaison est littérale, car il s'élança, en effet, à travers les rues sans savoir où aller, et c'est tout à fait par hasard que ses pas le conduisirent devant l'hôtel de Passelieu. Là, il se ressaisit, et il eut la présence d'esprit de poser une carte pour la comtesse.

Je veux répondre ici à une critique où je m'attends : pourquoi M. de Courpière n'avait-il pas opéré tout bonnement la réconciliation de Camille Lambercier avec sa maîtresse? Cela ne lui eût pas été si malaisé, car il faisait de Jeanne Thillier ce qu'il voulait. Camille se trouvait aussi bien désemparé, et n'eût pas demandé mieux que de pardonner, du moment qu'un homme compétent comme M. de Courpière lui aurait affirmé qu'il le pouvait faire sans ridicule.

Il suffit d'y regarder d'un peu plus près pour s'assurer que cette réconciliation n'eût été à Maurice d'aucun profit. Lambercier pouvait être magnanime, mais non plus aveugle, et n'était dorénavant utilisable pour M. de Courpière qu'à la condition justement que Jeanne Thillier ne s'en mêlat point. Elle-même ne redevenait une valeur qu'à la condition qu'on lui dénichât un autre Lambercier. Ce n'était pas l'affaire de Maurice : il n'aime pas à se répéter ; et puis on trouve un Camille Lambercier, on n'en trouve pas deux. M. de Courpière passa l'éponge et s'occupa de la comtesse.

Il fit bien. Je lui avais dit, quelques mois auparavant, que Mme de Passelieu était, pour un homme comme lui, la maîtresse rêvée : elle n'avait apparemment pas cessé de l'être, et je ne vais pas m'en dédire. Mais il faut convenir que mon ami jouait la difficulté : comment reprendre l'offensive avec une femme qu'on a refusée quand elle s'offrait, et à qui on a infligé la plus sanglante injure qui se puisse infliger à une femme, qui est de lui exprimer en paroles et de lui prouver en action qu'on la respecte?

Cette difficulté, insurmontable pour n'importe qui, n'était qu'un atout de plus pour M. de Courpière : il excelle dans ce qu'on appelle au théâtre les situations insolubles, rien ne lui est plus seyant que l'effronterie, il est effronté comme un page, ou, pour mieux dire, il redevient page et chérubin dès qu'il se mêle d'être effronté. Comme il sait prendre ses avantages, au lieu de s'ambarrasser dans des explications et des excuses impossibles, il se contenta de signifier à Mme de Passelieu, par un sourire cynique et engageant, qu'après n'avoir point voulu d'elle, il en voulait bien, et voilà tout.

La grâce de ce bon plaisir est d'un effet certain sur toutes les femmes, et en particulier sur celles de quarante-cinq ans. Mme de Passelieu, qui trouvait déjà Maurice très « petit jeune homme » voilà plusieurs mois, le trouva, dès qu'il eut exécuté cette manœuvre, encore beaucoup plus « petit jeune homme » : elle n'eut pas le courage de lui tenir rigueur pour un affront qui n'était, somme toute, qu'un enfantillage, et dont il paraissait lui-même avoir perdu tout souvenir. Elle ne sut que lui témoigner la joie folle, attendrie, qu'elle éprouvait à recevoir ses hommages. Elle gonflait comme une tourterelle son col bien rond, sa gorge grasse, et elle répondait aux galanteries un peu mièvres de M. de Courpière, plutôt par une façon de roucoulement que par des paroles articulées. Bref, le soir même où ils se trouvèrent en contact dans le salon de l'Appareilleuse, la chose — si je puis employer un substantif aussi vague pour désigner ce qu'il y a au monde de plus précis — la chose fut admise en principe.

Il n'y a pas loin de la coupe aux lèvres chez Mme Riverol-Saligny, et l'on avait lieu de croire en conséquence que les deux partenaires, étant d'accord, allaient passer sans désemparer du principe à l'application. Ce n'est pourtant point ce qui arriva. M. de Courpière, au lieu de pousser en avant, resta sur place et se borna, pour un temps indéfini, à reprendre le thème de sa déclaration, en le variant et en le retournant de toutes les manières, avec beaucoup d'art, je dois le dire, mais, à ce qu'il me sembla, avec plus d'art que d'entrain. Mme de Passelieu, qui avait toujours les yeux fixés sur ses yeux, qui était suspendue à ses lèvres, prête à l'obéissance, ne pouvait lire dans son regard discret, saisir dans son langage équivoque, que l'expression toujours ingénieusement diversifiée — mais toujours à peu près également contenue, d'un désir timide, malicieux, tyrannique — et très peu exigeant. Ce joli travail faisait l'admiration des spectateurs qui, chez Mme Riverol-Saligny, s'y entendent en raffinements : il les étonnait aussi quelque peu, vu qu'il ne servait manifestement à rien, et que les dispositions complaisantes de Mme de Passelieu rendaient tant de fioritures superflues. Mais les gens qui se piquaient d'esthétique, déclaraient pédantesquement que les exercices de M. de Courpière devaient à leur inutilité même leur principal caractère de beauté.

A vrai dire, ces préludes n'étaient point du tout inutiles. Les femmes d'un certain âge ont un fort appétit ; mais c'est une raison de plus pour qu'elles préfèrent en amour le service à la russe, où les hors-d'œuvre sont à eux seuls tout un véritable repas. Seulement, comme les femmes d'un certain âge invitent d'ordinaire à leur table des hommes qui sont à l'âge de la gloutonnerie, elles se résignent — en soupirant — à se passer des hors-d'œuvre en question. Ce fut une délicieuse surprise pour la comtesse de Passelieu, de trouver un jeune homme de moins de vingt-six ans qui ne courait pas tout de suite à la grosse pièce. L'extrême jeunesse d'allures de M. de Courpière rendait cette virtuosité inattendue encore plus invraisemblable, presque effrayante : il se révélait à Mme de Passelieu non seulement comme un maître en son art, mais comme un petit prodige, — ce qui n'est pas toujours aussi insupportable qu'on veut bien le dire. Néanmoins, les transports où ces pratiques savantes la jetaient, ressemblaient parfois beaucoup plus à de l'exaspération qu'à du plaisir. Pendant les exécutions de M. de Courpière, elle avait un sourire fixe — un sourire de ravissement, d'extase, mais qui parfois s'amincissait et s'élargissait jusqu'au rictus. Les dents se serraient. Enfin la comtesse était à la limite de l'énervement, et il semblait qu'on n'eût qu'à donner un bon coup de cravache sur la table pour la faire tomber dans une attaque de grande hystérie.

J'admirais sans réserve mon ami d'avoir su mettre cette femme dans un tel état et de jouer le jeu jusqu'au bout, de la laisser languir après s'être fait préalablement tout promettre, de s'assurer ainsi une passion durable, au lieu du caprice qu'il risquait de tuer en le satisfaisant. J'éprouvais le besoin de lui témoigner cette admiration. J'éprouvais surtout le besoin de recommencer à causer un peu avec lui de ses affaires, sur lesquelles je le trouvais bien réservé depuis

quelque temps. Comme son flirt osé avec la comtesse de Passelieu était la fable universelle, il n'y avait pas d'inconvénient à lui en toucher un mot. Il eût même été singulier que, dans les termes où nous sommes, je ne le fisse point.

Je hasardai donc un jour de lui présenter mes compliments, avec un peu d'embarras et d'obséquiosité. Il me répondit par monosyllabes, de mauvaise humeur. J'ajoutai, non sans malice, qu'il me paraissait sur le point de fort négliger les avertissements d'en haut, qui naguère lui prescrivaient de respecter Mme de Passelieu. A moins que, peut-être, il n'eût reçu depuis un autre avertissement du même endroit, lui prescrivant juste le contraire?

Il me répliqua très sérieusement qu'il n'en avait pas reçu ; et qu'il était même fort troublé à l'idée de passer outre au premier avertissement que je venais de lui remémorer ; qu'il n'avait jamais agi de la sorte, et que, sans aucun doute, cela tournerait mal ; qu'enfin, cette superstition était la cause unique de ses lenteurs, que j'avais bien tort de prendre pour des habiletés. Je le vis si ému que je n'osai point le plaisanter. Il se rembrunit encore plus, et me déclara, en détournant les yeux, qu'il y avait une autre raison pour qu'il ne se décidât point à en finir : c'est qu'il ne se sentait aucun goût pour la comtesse de Passelieu. Alors il me fit un développement un peu long pour m'expliquer que les sentiments ne se commandent pas, et qu'il est peu réjouissant de « marcher » avec une femme « quand on en a une autre dans le sang ». Le vocabulaire amoureux de Maurice était fort panaché. Il n'employait jamais de formules simples : il alternait, sans transitions, entre une terminologie surannée et celle des boulevards extérieurs. Mais ces idiomes disparates changeaient de caractère en passant par ces lèvres aristocratiques. M. de Courpière n'était rococo qu'avec je ne sais quoi de traditionnel qui en imposait, et rien d'autre part ne lui donnait plus grand air que de s'encanailler en paroles. Depuis qu'il avait eu une passion, il était resté beau ténébreux, et cela n'était point 1840, mais incroyablement actuel. Il avait aussi, à l'occasion, des intonations et des regards que je serais embarrassé de définir, mais qu'on imaginera quand j'aurai dit que je le surnommais « la Terreur du faubourg Saint-Germain ». — Je n'ai jamais osé lui confier cette innocente plaisanterie de vive voix, et c'est dans cet écrit qu'il en trouvera l'aveu.

Je reviens à la comtesse. En dépit de toutes les superstitions et du peu de goût que Mme de Passelieu lui inspirait, M. de Courpière se rendit bien compte qu'il ne pouvait plus différer le dénouement. Le printemps vint là-dessus, Mme Riverol-Saligny partit pour la campagne, et il n'y avait plus moyen de se dérober à la comtesse, à moins de refuser les invitations de l'Appareilleuse. M. de Courpière, qui fait de bonne grâce tout ce qu'il ne peut pas se dispenser de faire, accepta la première invitation. En l'acceptant, il regarda Mme de Passelieu avec tendresse. Elle baissa les yeux et fit la gorge de pigeon. Cela équivalait à une promesse ferme et à un traité bilatéral.

Mme Riverol m'ayant, là-dessus, invité moi aussi, je dus m'excuser, n'étant pas libre ce jour-là. Maurice parut contrarié au plus haut point, et me fit, dès que nous fûmes seuls, une espèce de scène, dont je me sentis bien touché, mais un peu surpris. Il me reprocha de le lâcher, et dit mélancoliquement que tout commençait à marcher de travers, ainsi qu'il l'avait bien prévu. Je me moquai de nouveau, et il ne se fâcha même point : il était fort déprimé.

Il partit pour cette villégiature amoureuse, en proie aux plus sinistres pressentiments. Il tint cependant avec honneur son rôle de prétendant sur le point d'être satisfait. Il y fut aidé par la continuelle présence d'autres personnes, car on ne le laissa en tête à tête avec Mme de Passelieu qu'au retour de la promenade, une heure avant la cloche du dîner. Le lieu de ce tête-à-tête était le même salon où, plusieurs mois auparavant, il avait si brillamment enlevé d'assaut Frédérique : mais M. de Courpière n'est pas homme à se gêner pour les murs, pour les divans et pour les chaises ; il ne comprend pas qu'on leur prête la sensibilité ni le souvenir, et que des objets inanimés puissent être des témoins.

Sans rien anticiper des joies qu'elle voulait réserver pour sa nuit, Mme la comtesse de Passelieu mena ce premier tête-à-tête. entre chien et loup, assez loin. M. de Courpière, attentif, et même animé, ne pensait déjà plus guère à ses pressentiments, lorsqu'il s'entendit appeler du dehors. On appelait beaucoup chez Mme Riverol-Saligny, pour prévenir qu'on allait entrer. Un valet de chambre vint, en effet, et remit à Maurice une dépêche. Elle était de moi, et ainsi conçue : *Passelieu mort subitement attaque. Tâche préparer sa femme et ramène-la immédiatement. Amitiés.* « Veuve! » fut la première pensée de

Maurice, et il la dévisagea pour voir si elle n'avait pas quelque chose de changé dans la physionomie. Ce regard scrutateur effraya Mme de Passelieu. Sans nulle arrière-pensée d'indiscrétion, elle saisit la dépêche entre les doigts de Maurice et en prit connaissance : voilà comme elle fut préparée. Ce n'est pas ma faute.

— Oh! fit-elle simplement. Et nous allions...

— Oui, murmura M. de Courpière, qui se mit à trembler nerveusement comme s'il venait d'échapper à un grand danger et qu'il eût peur après coup.

Elle caressa mon ami d'un regard de gourmandise leurrée, et dit : « Il faut partir... »

— Naturellement, répondit M. de Courpière. Il ajouta, après un temps : « Je vous accompagnerai.

— Oh! oui, dit-elle, ne m'abandonnez pas! » Il lui serra le bras affectueusement pour lui faire entendre qu'il n'aurait garde.

Alors ils arrangèrent comment ils annonceraient la fatale nouvelle aux personnes présentes chez Mme Riverol-Saligny. Mme de Passelieu, se doutant bien qu'elle n'aurait pas si vite et sans un peu d'étude l'air d'une veuve, préféra que Maurice feignît de lui avoir caché le décès. M. de Courpière le dit à l'oreille des gens, qui firent aussi leur possible pour ne pas prendre une mine trop éplorée, afin de ne pas donner l'éveil à cette pauvre Mme de Passelieu, et que M. de Courpière eût tout le loisir de la préparer durant le voyage.

Ce voyage n'était pas long; mais comme on partait trop tôt pour dîner avant et qu'on arrivait trop tard pour dîner après, qu'il n'y avait ni buffet ni wagon-restaurant, on leur donna un panier fort bien garni. Mme Riverol y veilla elle-même, avec toute la tendre sollicitude que lui inspirait le malheur de cette pauvre Mme de Passelieu; et elle eut la délicatesse de ne pas oublier que ladite pauvre Mme de Passelieu avait un faible pour le Clicquot sec. On obtint pour les deux voyageurs un coupé, où ils furent seuls. Ils y trouvèrent une table pliante. Le dîner fut confortable et exquis; il aurait même pu être fort gai, si cela n'avait dépendu que de la comtesse; mais M. de Courpière, qui a le sentiment des convenances, lui opposa tant de froideur et un visage si douloureusement affecté qu'elle dut se contenter de bien manger et de bien boire.

A l'arrivée, elle avait encore moins l'air d'une veuve qu'elle ne pouvait elle-même supposer. Je me trouvais là, ayant mission de l'avertir que tout était consommé, avant qu'elle rentrât chez elle et pût s'en assurer de ses yeux. Je fus un peu étonné de l'incomplète préparation que lui avait fait subir Maurice : il ne semblait avoir préparé que lui-même, car il avait vraiment l'air d'un enterrement. Je fus encore plus étonné quand elle m'arrêta, dès les premiers mots, pour me dire avec désinvolture qu'elle savait tout. Après quoi elle monta dans son coupé, que je lui avais amené : elle comptait que Maurice y monterait avec elle. Mais il lui fit sentir, d'un mot, que cela serait peu décent. Comme il comprenait toutefois qu'en d'aussi pénibles circonstances, elle ne pouvait rester seule (elle n'avait aucun parent), il me poussa moi-même dans la voiture : nous roulions déjà que je n'avais pas encore eu le temps de me reconnaître.

Je dois dire qu'elle n'abusa pas de ma complaisance involontaire. Elle se souciait peu de rendre trop de derniers devoirs au défunt, et, en conséquence, cela l'eût plutôt gênée si je m'étais montré moi-même trop empressé auprès de ses restes. Elle ne s'imposa donc, et ne m'imposa, aucune funèbre veillée. Elle se retira dans sa chambre, qui était l'endroit de l'hôtel où elle risquait le moins de trouver des souvenirs de son mari, et elle m'engagea à m'installer comme je pourrais sur les divans du fumoir. Je fis de mon mieux : je n'en passai pas moins une abominable nuit et, dès la première heure, je m'en fus, bien en colère, chez Maurice. Ma colère s'exaspéra quand je vis son teint reposé. Il avait parfaitement dormi. C'est une faculté qu'il a. Je la trouvai insolente ce matin. Je lui en fis reproche d'un ton rogue. Il me plaisanta fort agréablement sur mes traits tirés, me fit rire et, pour achever de m'apaiser, m'offrit d'un excellent chocolat. L'on avait omis de me donner à déjeuner chez la comtesse : cela est excusable.

M. de Courpière reprit ensuite son sérieux et me demanda ce qu'à présent je pensais des avertissements d'en haut. « Hein! dit-il, j'allais faire de la belle besogne, en négligeant de m'y conformer! Heureusement j'y ai été contraint, pour ainsi parler, malgré moi, et j'espère que tu ne nieras pas qu'il y ait quelque chose de providentiel dans ce fait que ton télégramme est arrivé juste à temps ». Je compris bien ce que mon télégramme avait dû empêcher, mais je ne saisis pas tout de suite en quoi il pouvait être providentiel que cela eût été empêché. Je n'admettais guère non plus que la Providence

divine s'occupât de telles futilités, ni que Dieu fût particulièrement le dieu de M. de Courpière. Mais M. de Courpière ne transigeait pas sur ces dogmes. Ce n'est point qu'il se fît de sa propre personne une idée trop ambitieuse, seulement il ne croyait pas que le salut de la France et la conservation de la société pussent être assurés, sinon par cette théologie-là. Au fait, de grands souverains proclament quotidiennement que Dieu est le dieu de l'Allemagne, ou de l'Angleterre, ou de la Russie, et on ne s'en moque point : pourquoi se moquerait-on de M. de Courpière, dont la revendication n'est pas beaucoup plus individuelle?

Maurice prit la peine de me rappeler que le Ciel s'était manifesté pour la première fois dans cette affaire-là en lui inspirant, à l'endroit de Mme de Passelieu, un sentiment d'insurmontable respect. Il interprétait ce sentiment par un pressentiment que Mme de Passelieu deviendrait un jour veuve, à seule fin que M. de Courpière pût la posséder légitimement. Or ce dénouement si moral, et souhaitable à tous égards, eût à coup sûr été fort compromis, si M. de Courpière avait préalablement fait la gaffe de procurer à Mme de Passelieu des plaisirs illégitimes.

Je ne pus me faire sur-le-champ à l'idée que Maurice épousât cette femme, des plus désirables certes, mais de près de vingt ans plus âgée que lui. Je me dispensai de lui présenter cette objection, et pour justifier mon étonnement, que je ne fus pas maître de dissimuler, je rappelai à mon ami son préjugé ancien contre le mariage. Il me répondit que ce préjugé était en effet ancien, et qu'on change; que, du reste, il n'avait jamais répugné qu'au mariage précoce et qui interromprait sa carrière, non pas au mariage opportun, qui la couronnerait. Puis il sourit avec condescendance, et me dit que « madame Cardinal » devait être contente de le voir se ranger à ses avis : car il supposait que Mme de Passelieu, si elle était la maîtresse rêvée, devait aussi être la femme idéale. Je lui repartis, sans trop préciser, que ce n'était pas absolument la même chose. Mais il répliqua, sans préciser non plus, qu'il jugeait moins embarrassant d'épouser la comtesse de Passelieu que de s'afficher comme son amant. Ensuite, usant de sa franchise ordinaire, il aborda la question de l'âge, que j'avais laissée de côté : il me dit qu'il n'en tenait aucun compte, attendu que cette différence était plutôt un danger pour la femme que pour le mari. Il mit fin à la délibération en me déclarant du ton le plus péremptoire que son parti était pris : je n'avais plus qu'à lui présenter mes compliments, car je ne me permettais pas de révoquer en doute son succès. Il recommença pourtant de manœuvrer avec une prudence et une habileté extraordinaires, comme si rien n'eût été plus aléatoire.

D'abord, il se tint sur la réserve. On ne le vit pas chez la comtesse entre le décès et l'enterrement, et, le jour même de la cérémonie, il arriva si tard qu'il eut à peine le temps de saluer la veuve : on partait déjà pour l'église. « Je vous reverrai? lui dit-elle, un peu interloquée. — Oui, » murmura-t-il. Ce monosyllabe ne l'engageait pas à grand'chose et, en effet, plus de quinze jours s'écoulèrent sans qu'il revînt à l'hôtel de Passelieu, où il se contenta de faire prendre deux fois des nouvelles de la comtesse. Comme elle ne pouvait aller nulle part, vu son grand deuil, elle ne savait rien de Maurice. Elle le trouvait un peu trop à cheval vraiment sur l'étiquette. Il faut dire que quinze jours étaient un délai anormal pour la comtesse, qui n'avait jamais demeuré si longtemps sans tromper le comte du vivant de celui-ci. Le seizième jour, elle se résolut à écrire. Comme elle avait la tête près du bonnet, elle dut commencer par écrire des invectives, mais elle s'avisa que Maurice ne lui avait pas, somme toute, manqué, et que mieux valait ne pas avoir l'air de tenir sa conduite pour étrange. Elle lui fit savoir simplement qu'elle ne défendait point sa porte et le recevrait avec plaisir.

M. de Courpière y alla dans les vingt-quatre heures, comme on paye une dette de jeu. Dès qu'elle le vit, elle perdit le sang-froid et lui demanda s'il se moquait d'elle, de rester quinze jours sans la voir après ce qui s'était passé entre eux. M. de Courpière, fort calme, la supplia de n'oublier point que, grâce à Dieu, il ne s'était rien passé du tout. Il lui resservit la Providence, comme à moi, et il amena, sans se hâter, la proposition de mariage, tout à la fin d'un développement fort bien fait, dont les prémisses discrètes n'avaient point défloré les conclusions. Mme de Passelieu fut une seconde fois sur le point de demander à M. de Courpière s'il se moquait; mais elle sentit qu'il est bien difficile de reprocher à un homme la pureté de ses intentions dans les mêmes termes où on lui reprocherait le contraire, et elle ne put que demander un peu de temps pour réfléchir, prenant prétexte de sa surprise, qu'elle n'avait su, non plus que moi, dissimuler entièrement.

A la seconde entrevue, cinq jours plus

tard, elle avait préparé son discours : il fut habile. Elle laissa déborder sa reconnaissance, elle témoigna qu'elle appréciait l'avantage inespéré de se refaire un avenir, au moment où elle devait plutôt croire que son existence fût close. Aimant avec cela Maurice comme elle l'aimait, pouvait-il douter qu'elle eût considéré sans une joie éperdue le bonheur qu'il lui proposait, et sans une tentation vertigineuse de l'accepter? Non pourtant, non, elle ne céderait point, elle aurait le courage de ne pas céder, de préférer à la sécurité du mariage une liaison précaire et sans garantie. Elle avait cette fantaisie de vouloir perdre, et non pas gagner, quelque chose, en se donnant à Maurice : elle l'aimait à ce point-là. Elle le suppliait de ne pas lui envier cette joie de se sacrifier à lui. Ce qu'elle n'admettait surtout pas, c'était de le sacrifier à elle : et quel sacrifice insensé, d'épouser... une vieille femme!

M. de Courpière lui repartit, sans se laisser aucunement démonter, que cette différence d'âge — puisque elle-même en voulait parler — était à son avis ce qui rendait le mariage encore plus obligatoire. Les tout jeunes gens ont volontiers des caprices pour les femmes qui sont un peu leurs aînées : quand c'est par hasard de l'amour véritable qu'elles leur inspirent, il importe de bien marquer la différence. Mon ami répéta, pour la centième fois peut-être, à la comtesse, qu'il lui avait voué un culte tout particulièrement respectueux, et à son tour il la supplia de ne pas avilir son idéal en couronnant sa flamme d'une autre façon que celle qu'il souhaitait. Cette péroraison était du style un peu suranné que j'ai signalé plus haut. Les deux discours furent prononcés l'un après l'autre, et du premier au dernier mot sans interruption, comme dans les tragédies de Racine. Mais ensuite le dialogue s'anima, devint plus heurté, chacun des deux interlocuteurs laissa transparaître un peu de ses arrière-pensées — sans toutefois les exprimer à la lettre, car elles ne se pouvaient traduire que dans l'argot le plus populaire. « Tu veux ma galette, disait à part soi Mme la comtesse de Passelieu : bois de l'eau. — Rosse, répliquait *in petto* M. le vicomte de Courpière, tu crois que tu n'y viendras pas? Tu y viendras, je t'en réponds, ou alors je ne marche pas. » Mme de Passelieu était la moins forte, parce que ses arrière-pensées les plus méprisantes ne prévalaient point contre sa sensualité, et que tout en luttant pied à pied contre M. de Courpière, elle subissait un affreux supplice de Tantale.

Mais que faire? Elle ne pouvait pourtant pas se jeter sur lui! Il fallut répondre, comme la première fois, en demandant un délai. Pour varier un peu, Mme de Passelieu crut devoir aussi donner à M. de Courpière quelques espérances d'une bonne réponse : il les accueillit avec des transports de joie, sans outrepasser ce qui est permis entre un prétendant et la personne qui ne l'a pas encore agréé.

L'avantage restait à Maurice, puisque Mme de Passelieu avait commencé l'entretien par un refus et le terminait par une promesse vague. Mais M. de Courpière ne regardait pas du tout la partie comme gagnée. Ce délai *sine die* lui semblait fort dangereux. Il savait bien qu'on se lasse à la longue de désirer pour rien; il redoutait de voir Mme de Passelieu se détendre tout d'un coup; enfin il se demandait avec perplexité comment la maintenir en forme, tout en évitant de la surentraîner.

Il lui fit deux ou trois visites de camarade, mais alors il se vit en butte aux sollicitations les moins déguisées. La comtesse avait des trucs de professionnelle, et d'autant plus impressionnants qu'elle les pratiquait avec une sorte d'ingénuité. C'est ainsi qu'un jour, sous prétexte d'une indisposition, elle fit entrer M. de Courpière dans sa chambre : il la trouva au lit, et dans quelle tenue! et combien rayonnante de santé! M. de Courpière s'assit, pour causer, sur le pied du lit, et se laissa retenir plus de deux heures.

En sortant de chez elle, il vint chez moi. Je fus frappé de l'altération de ses traits et lui en demandai la cause. Je n'entreprendrais pas de noter ce qu'il me répondit, si je ne pouvais compter que l'on m'entende à demi-mot, après ce que j'ai déjà rapporté de son tempérament.

J'ai signalé la belle égalité d'humeur de ses sens et leur soumission presque anormale à la volonté. Or M. de Courpière venait de constater, au cours de sa précédente visite chez Mme de Passelieu, que, maintenant, ses sens prenaient la liberté de parler haut quand son intérêt leur prescrivait de se taire, et qu'ils échappaient au contrôle de sa volonté souveraine. En un mot, il avait failli perdre la tête, cela lui paraissait grave, et il venait me consulter, autant par besoin d'un conseil que par curiosité purement théorique. Je lui citai un exemple analogue, bien que de l'autre sexe : il est connu que les femmes qui se soucient le moins de trouver du plaisir dans l'amour y en trouvent quelquefois tout d'un coup et quand elles s'y attendaient le

moins. Je lui fis encore observer qu'il n'était plus dans l'adolescence et que, peut-être, il touchait à l'âge de la sensualité. Ceci parut le démoraliser complètement.

Je lui conseillai de ne plus mettre les pieds chez Mme de Passelieu, qu'il pouvait aussi bien voir chez Mme Riverol-Saligny. Mais dans ce sanctuaire de l'amour libre, les prétentions matrimoniales de Courpière firent scandale, et tous les fidèles de l'Appareilleuse ourdirent une sorte de complot pour ramener malgré eux à la règle les deux schismatiques. On leur ménageait à tout propos les tête-à-tête les plus périlleux. Un soir, ils se trouvèrent seuls dans la charmille où, l'an dernier, Maurice avait refusé Mme de Passelieu si carrément. Elle voulut prendre sa revanche sur place. Il s'esquiva, mais elle le rejoignit près du banc où il avait déposé naguère la Valvin évanouie. Ce souvenir le grisa. Il porta Mme de Passelieu sur le même banc et crut bien que, cette fois-ci, il allait y passer.

Mme de Passelieu commit alors la maladresse de balbutier une inutile prière, au lieu de saisir l'occasion sans plus de formalités verbales. L'obligation de lui répondre rendit à M. de Courpière la faculté de parler qu'il avait perdue depuis deux minutes. Il fit même un effort pour badiner : « Promets le mariage », murmura-t-il. Mme de Passelieu commit une seconde maladresse, pire : elle eut de l'esprit. « Soit, dit-elle. On promet, on ne tient pas. » Mais M. de Courpière eut encore plus d'esprit. « Tu sais, fit-il, en cas de *breach of promise*, je ne te réclamerai pas la moitié de ta fortune. »

— Tu aimes mieux tout, répliqua Mme de Passelieu insolemment.

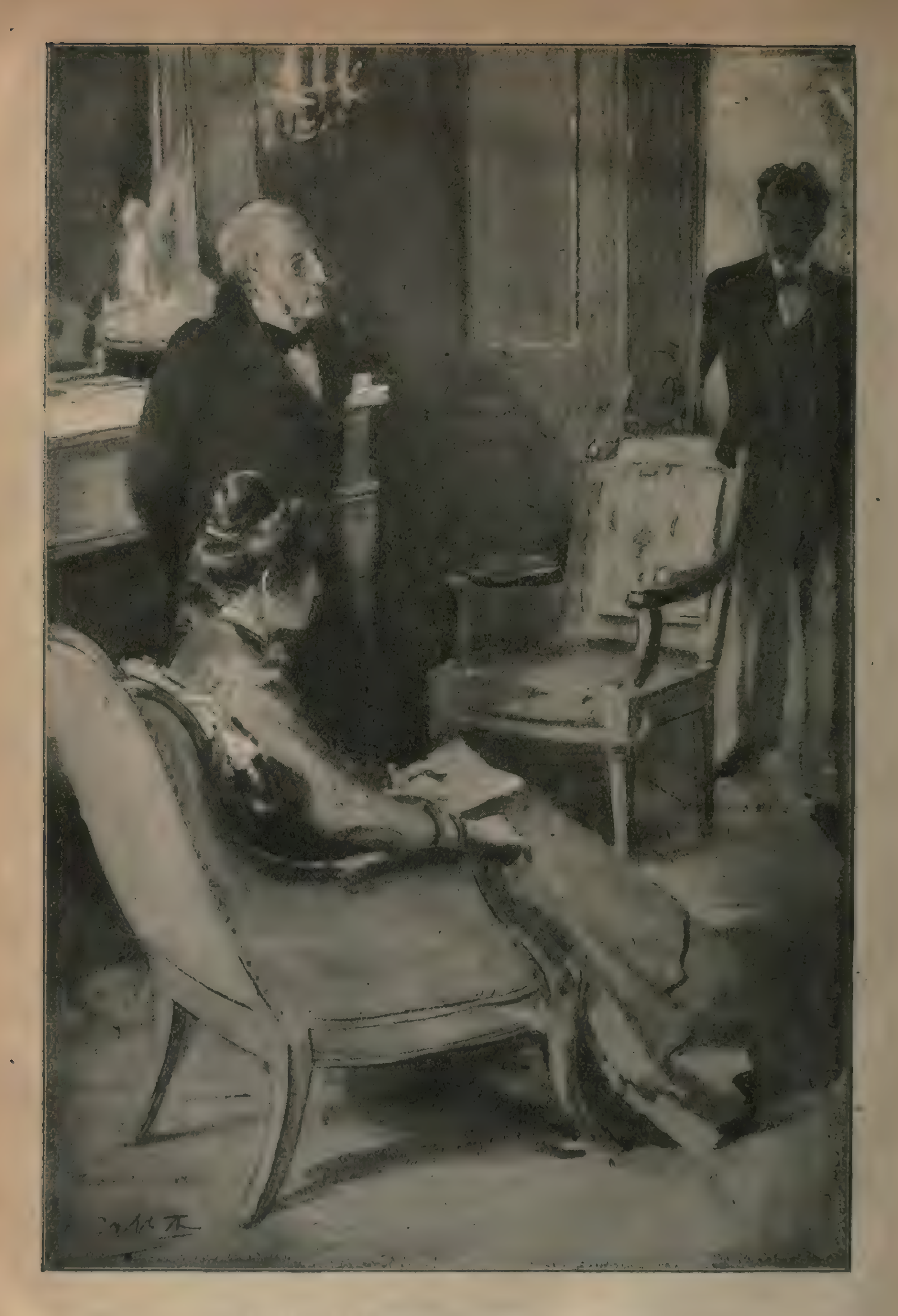
M. de Courpière rit d'autant plus volontiers de ce mot, qu'il sentit que l'hilarité dissipait son émotion. « D'ailleurs, reprit-il, tout à fait maître de lui maintenant, pour qu'il y ait *breach of promise*, il faut qu'il y ait eu effectivement... prise de corps. Les femmes se laissent pincer quelquefois, les hommes jamais. »

Elle comprit qu'il lui échappait encore, et ne se rendit pas au juste compte comment cela était arrivé ; mais elle ne put le supporter, elle cria en colère :

« Eh bien, je consens, va, je consens !... »

— Quelle joie ! dit M. de Courpière avec un calme parfait. Elle se raccrocha désespérément à lui, pour toucher sans plus attendre le prix de son consentement. Il la baisa au front. « Je vous respecte plus que jamais », dit-il, et lui offrit le bras pour la reconduire au château.





Ce mariage me semble un peu disproportionné.



COURPIÈRE EST ÉCRASÉ PAR DES TOURS ÉNORMES.

XII

LE SENTIMENT DE LA MATERNITÉ

M. de Courpière me fit l'amitié de m'annoncer la grande nouvelle dès qu'il rentra dans le salon. Il me dit en même temps qu'il irait le lendemain à Paris, où ses parents étaient de passage, afin de leur demander leur consentement. Cette formalité me parut dénuée d'importance; mais je sus gré à mon ami de me prier au déjeuner où cela aurait lieu. Il me souvint que j'avais assisté de même à tous les épisodes marquants de sa vie, je sentis que je reprenais mon rôle de témoin : cela me retrancha plusieurs années et me causa de l'attendrissement. M. de Courpière n'était pas dans les mêmes dispositions, et il me déclara d'un ton de moquerie que je verrais sans doute, à ce déjeuner, quelque chose de pas ordinaire.

Le lendemain, je le trouvai d'humeur bien différente. Il avait une physionomie d'enfant sage, sur laquelle je ne pus me défendre de composer la mienne quand nous arrivâmes rue de la Ville-l'Evêque. Je n'y étais pas venu depuis assez longtemps : je n'y trouvai rien de changé. La comtesse de Courpière avait toujours l'air d'être la sœur de mon ami. Le baron Duval se tenait toujours à la cheminée, et il semblait attendre que la mort le foudroyât sur place, mais, en attendant, il ne vieillissait pas. Le comte de Courpière ne songeait pas non plus à vieillir, et cela n'est pas surprenant, car il n'avait le temps de rien. Il arriva pour déjeuner à la dernière minute.

Ma seule impression de changement me vint du mobilier, qui était suranné dans mon enfance, et qui maintenant commençait à devenir ancien. Les choses de cette maison étaient déjà entrées dans l'histoire, tandis que les personnages demeuraient dans l'actualité.

Il y avait aussi un air de fête et de joie familiale contenue, qui sentait le retour de l'enfant prodigue : Maurice était bien toujours domicilié chez ses parents, mais on ne l'y voyait guère, et le plaisir de l'avoir à table prenait du prix par la rareté. Mes aimables hôtes en paraissaient touchés, et je ne doute pas qu'ils fussent dans le même état d'attendrissement où je me complaisais depuis la veille, avec des revenez-y du passé.

Je surpris une ou deux fois le regard de Mme de Courpière posé sur mon ami, comme jadis; avec cette expression de crainte admirative qui est plus d'une femme que d'une mère. Mais le plus pénétré d'émotion douce, c'était encore moi. Oubliant totalement que l'union projetée par mon ami pouvait ne pas enthousiasmer sa famille, j'attendais avec impatience qu'il jugeât à propos de la déclarer, et je me peignais d'avance la scène sous

des couleurs à la Greuze, dans une atmosphère d'idylle. — Cette image me remémora une autre scène, qui datait de notre première communion. La veille du grand jour, Maurice, avant d'aller se mettre au lit, s'était agenouillé devant le comte et la comtesse de Courpière pour recevoir leur bénédiction. J'étais là. Cela me fit quelque chose de voir le baron Duval momentanément tenu à l'écart de ces effusions, et dans un élan de générosité enfantine, je me jetai devant lui à genoux, je lui demandai sa bénédiction aussi, pour lui donner une contenance.

Pendant le déjeuner, il ne fut question de rien. Mais lorsque nous retournâmes au salon, je devinai, à certaines phrases préliminaires de Maurice, qu'il allait aborder le grand sujet. Il dit, avec beaucoup de grâce, combien il avait de plaisir à se trouver parmi les siens ; il se hâta de généraliser, et il célébra les joies de la famille, sans craindre la banalité, où il était d'ailleurs incomparable. Il manifesta une lassitude de sa vie — non pas dissipée, mais dispersée ; et il observa mélancoliquement qu'il n'est rien de tel que de vivre ensemble pour ne se voir jamais. Le comte de Courpière fit un geste qui signifiait que son expérience personnelle l'avait bien souvent mis à même de constater cette vérité désolante. Maurice affirma son désir d'avoir un foyer. Il prononça enfin le mot de mariage, et parla sans ironie des exemples que ses chers parents lui avaient toujours donnés. Le peloton de laine de Mme de Courpière roula sur le tapis : je ne sais pourquoi j'eus le sentiment qu'il serait choquant que le baron Duval le ramassât, et je me précipitai pour l'atteindre jusque sous un meuble. Cependant Maurice brûlait les étapes. Il ne voulait pas davantage laisser languir ses chers parents. Il leur avoua que ces préliminaires un peu lents n'avaient pour but que de les préparer à une grande nouvelle, que son cœur avait parlé, qu'il venait, en fils respectueux, leur demander de consentir à son mariage avec celle qu'il avait choisie.

Il y eut un bref silence et un manifeste pressentiment de coup de théâtre : d'abord on savait ce que l'on pouvait attendre de Maurice, et puis l'affectation qu'il avait mise à terminer sa période sans prononcer un nom propre, accusait bien une intention de ménager un petit effet. Les Courpière et le baron Duval, vivant tout à fait en dehors du salon Riverol, ne soupçonnaient rien de l'aventure, bien que, d'autre part, la comtesse fût avec Mme de Passelieu en relations de visites, et même en relations de ce qu'on appelle dans le monde amitié. La surprise fut donc bien complète lorsque Maurice, en baissant les yeux d'un air cafard et sournois, annonça, d'une voix d'enfant de chœur, mais d'une voix d'enfant gâté, que l'épouse de son choix était Mme la comtesse de Passelieu. Personne ne souffla mot. Maurice leur laissa deux ou trois secondes pour se reconnaître, puis il ajouta, mais cette fois d'un ton d'ironie : « Nous nous aimons depuis fort longtemps. »

— Depuis l'enfance, fit doucement la comtesse, qui avait à l'occasion la repartie assez âpre. Elle ne leva les yeux qu'un instant après. L'expression de son regard avait bien changé. Je n'y retrouvai plus de maternité amoureuse, mais une idée de vengeance permanente et ancienne, ravivée par le flair soudain d'une possible, d'une prochaine satisfaction. « Toi, pensai-je en regardant à mon tour Maurice, tu vas rembourser tous les arrérages de ta pension d'un seul coup, mais sous une forme que je ne devine pas encore. »

Le baron, toujours à la cheminée, posa son coude par mégarde sur le ressort du garde-feu en rouleau, à la vieille mode, qui se déroula. Il se retourna pour le remonter, à l'aide d'une petite manivelle, et cela lui donna encore une contenance. A ce moment, le comte de Courpière recouvra la parole.

— Ce n'est pas sérieux ? dit-il.

— Pourquoi ? dit Maurice en le dévisageant. Le comte en fut un peu interloqué.

— Ce mariage, reprit-il, d'un ton de persiflage, me semble un peu disproportionné.

— Les mariages disproportionnés, répliqua mon ami sur le même ton, sont les seuls qui soient avantageux pour une des deux parties.

— Vous ne m'entendez pas, dit le comte en colère : je parle de l'âge.

— On n'a que l'âge qu'on paraît, dit Maurice avec une petite révérence assez impertinente, pour marquer que cet aphorisme sous-entendait un compliment à l'adresse de son père.

Le comte devint blême.

— Monsieur, cria-t-il, vous oubliez le nom que vous avez l'honneur de porter.

— Je ne m'en suis jamais mieux souvenu, répondit Maurice avec le plus agréable sourire.

Ah ! nous étions loin de la première communion, des génuflexions, des bénédictions... Mme de Courpière sentit que la place n'était plus tenable, et elle se retira dans le salon voisin, d'où elle pouvait d'ailleurs entendre

fort empêché de trouver aucun argument. La vicomtesse alors s'exalta. A l'heure où toutes les femmes de France menaient la croisade en personne aux côtés de leurs époux, allait-elle s'éloigner du sien? Non! Elle prétendait le suivre partout, et jusque dans les réunions publiques. « Vous me gênerez plutôt », dit Maurice, qui, en désespoir de cause, allégua la convenance, la nécessité de loger, non pas au château chez sa belle-mère, mais chez lui, dans le pavillon qu'elle lui avait donné. La vicomtesse repartit que cela ne lui semblait pas du tout nécessaire, mais que, si Maurice y tenait, elle s'installerait fort volontiers dans ce pavillon qu'elle connaissait bien, qui était très joli et très logeable. Il n'eut que le temps de répondre qu'au fait cela n'était pas nécessaire du tout, et qu'il s'installerait volontiers avec elle au château, d'où il serait fort heureux de diriger avec elle ses opérations.

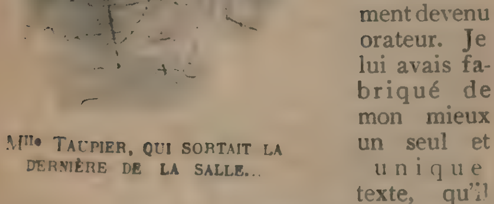
Voyant qu'il se contenait à peine, je saisis le premier prétexte pour l'entraîner dehors, où il put donner cours à sa fureur. Je n'oserais point rapporter les intempérances de langue qu'il se permit à l'égard d'une épouse si digne de tous les respects, ni, encore moins, les extravagances qu'il débita. J'ai beau ne le contredire autant que possible jamais, je ne pus lui accorder que la décision de madame la vicomtesse fût critiquable. Je tentai de lui parler raison; mais je ne réussis qu'à le surexciter davantage. Il était prêt aux larmes quand nous arrivâmes chez Claudie. C'est alors que j'admirai l'intelligence, le doigter de cette charmante femme, et le pouvoir qu'elle avait sur mon ami. D'un seul mot, elle l'apaisa. Elle prétendit que jamais elle n'avait pour de bon compté de vivre maritalement avec lui dans cet ermitage : elle ne lui avait laissé l'illusion jusqu'aujourd'hui que pour ne pas lui causer de peine; mais la plus élémentaire prudence leur commandait de se loger séparément et de ne se voir qu'en cachette, ce qui au reste les amuserait beaucoup plus, de sorte que tout était pour le mieux. Maurice partagea sur-le-champ cette façon de voir, et se détermina enfin à pleurer, mais de tendresse, à compte sur la félicité qu'il se forgeait.

Je fus bien aise que Claudie eût des idées de prudence; mais je m'en étonnai davantage que, pour expliquer à sa mère la longue absence qu'elle allait faire bientôt, elle prétextât un voyage de tout l'été en compagnie de son époux légitime. L'invraisemblance me parut un peu forte, même pour une personne aussi peu futée que Valvin. Mais cette étourderie n'effraya point Maurice, qui était à l'optimisme. L'optimisme lui suggéra de la piété filiale, et il s'avisa qu'on avait négligé d'inviter le comte aux Joncherets. Il répara cet oubli le même soir. Le comte, dès les premiers mots de son fils, pinça les lèvres avec mystère et sourit comme pour soi seul. Puis, levant la vue brusquement, il darda sur Maurice un regard qui lui eût fait mal si on pouvait tuer par télépathie. Et il déclara enfin qu'il viendrait peut-être de-ci de-là passer trois ou quatre jours aux Joncherets, et même à Brézolles, où il était aussi invité, mais que sa résidence fixe serait Courpière, attendu qu'il avait tâté le terrain, que sa popularité dans les communes voisines paraissait considérable, et qu'il avait pris — comme son fils — la résolution de poser sa candidature aux élections législatives.

Je crus m'apercevoir que ce discours fit peu de plaisir à Maurice, qui se moquait pourtant de toutes les élections, et même de la sienne. Il regarda le comte aussi tendrement que le comte l'avait regardé, et lui souhaita bonne chance d'une voix terriblement sarcastique. Le comte le remercia d'une inclination fort cavalière pour un homme de tantôt soixante-dix ans. L'annonce de cette candidature et le départ presque soudain du candidat pour Courpière firent quelque bruit dans le Landerneau de la bonne cause. Le départ de M[me] la marquise de Huchedol, qui l'accompagnait, y fit scandale. Il faut avoir vraiment bien de la complaisance à médire, pour interpréter de travers la cohabitation de deux personnes dont il est vrai que les âges sont assortis, mais d'ailleurs rassurants.

Maurice, qui dauba fort sur l'engagement de la marquise comme agent électoral du comte, était à cent lieues de se douter que sa belle-mère l'allait pourvoir lui-même d'un agent de même sexe. M[me] Lambercier avait invité aux Joncherets la baronne d'Ws-Marines, sans prendre garde qu'elle consacrait ainsi la pseudo-liaison du vicomte avec cette dame. La vicomtesse, bien certaine de leur platonisme, n'avait soulevé aucune objection. Le seul qu'on ne pressentit point fut Maurice, qui vit un beau soir son Égérie arriver aux Joncherets pour dîner. Il le prit bien : il était de belle humeur; moi aussi, ma foi, tout s'arrangeant au mieux selon les pronostics de Claudie. Voici notre emploi du temps. Laissant à M[mes] de Courpière, d'Ws-Marines et Lambercier le soin d'aller

voir à domicile si les paysannes ne manquaient point de linge, ni leurs poupons de lait stérilisé, s'il n'y avait point quelque vache morte à remplacer, ou même quelque vache malade à remplacer aussi par anticipation, nous réservions nos forces, Maurice et moi, pour les conférences et les beuveries. — Ces dames ne se faisaient pas faute de se montrer aux conférences, sinon aux beuveries, surtout Mme de Courpière, qui jugeait bon d'y exhiber ses enfants, en grande toilette, pour séduire le peuple.


Mlle Taupier, qui sortait la dernière de la salle...

Quand je parle de conférences, que l'on n'aille pas s'imaginer que Maurice fût subitement devenu orateur. Je lui avais fabriqué de mon mieux un seul et unique texte, qu'il répétait imperturbablement de village en village. La voix est bonne, et cette grâce de page effronté, qui lui est restée outre la quarantaine, valait à mes élucubrations, quand elles passaient par sa bouche, un succès prodigieux. Je n'avais pas fourré là-dedans trop de théories, notamment sur la décentralisation. Je n'y en avais même pas fourré du tout. Mais, en vertu du grand principe édicté par Joseph de Maistre « qu'on n'a rien fait contre les opinions tant qu'on n'a pas attaqué les personnes », je me bornais à salir notre concurrent, ce coquin de Goguelat, — et je prie mes lecteurs de croire que je ne disais pas « coquin ». Ses mœurs me fournissaient un thème inépuisable en sous-entendus. Je ne me gênais pas non plus pour mettre les points sur les *i* : dans ces milieux populaires, l'ordure crue est ce qui porte le mieux, — comme dans les salons. Je ne rougissais de mon œuvre que les jours où Mme la vicomtesse de Courpière, avec ses deux petits enfants, prenait place dans l'auditoire ou sur l'estrade. Mais la vicomtesse, en vertu de cet autre grand principe qu'il faut ce qu'il faut, écoutait sans sourciller, et les deux chérubins étaient même dressés à signaler de leurs bravos inconscients l'un des plus dégoûtants passages.

Goguelat ne manquait pas une sur quatre de ces conférences, et je craignais que cette assiduité ne rendît suspecte la sincérité de sa candidature. Mais comme il savait bien ce que lui rapportaient toutes les infamies débitées sur son compte, il prenait chaque fois un nouveau plaisir à les entendre. Il en riait comme un bienheureux, en se frappant sur les cuisses avec une indiscrétion déplorable. Nos calomnies ne faisaient pas grand mal à sa réputation, et nos subventions lui aidaient à la rétablir : car il démontrait aux femmes de la contrée, en se les payant, qu'il avait plus de goût pour leur sexe qu'on ne prétendait.

Le plus assidu de nos auditeurs, après Goguelat, était une femme, jeune et jolie, qui n'avait pas, comme on dit, ses yeux dans sa poche, mais qui n'en avait que pour Maurice. J'appris qu'elle s'appelait Taupier, qu'elle était receveuse des postes, légère — avec choix, et qu'elle disposait d'une influence — que je ne me mêle point d'expliquer. J'avertis Maurice, et je lui conseillai d'entreprendre à tout hasard la jeune personne ; mais il me répondit qu'il n'avait pas à ménager les influences, et que, son élection étant une chose faite, je n'en devais point parler comme d'une chose aléatoire. Mlle Taupier, qui sortait la dernière de la salle où Maurice venait de pérorer, lui jeta un regard plein de promesses. J'engageai de nouveau mon ami à s'en aller voir, malgré l'heure indue, s'il n'avait point quelque lettre à la poste restante. Mais il ne voulut point m'écouter et m'entraîna dans le café voisin. Les beuveries, dont j'ai précédemment parlé, étaient d'ordinaire les mêmes soirs que les conférences.

Les hommes que leur naissance ne prédestinait pas à boire de mauvais alcool en compagnie de petites gens connaissent à présent tous cette nécessité, par le service militaire. D'ordinaire, ils ne la subissent qu'avec beaucoup de répugnance. Je suis

confus d'avoir à mentionner ici que M. de Courpière s'y soumettait, non par corvée, mais avec entrain et avec plaisir. Le goût qu'il eut toujours pour les sociétés un peu crapuleuses explique cela, qui servait fort sa popularité. Je lui tenais lieu de repoussoir, n'ayant jamais pu, quant à moi, ingurgiter sans d'affreuses grimaces les liquides de qualité inférieure. Il poussait la patience jusqu'à ne point faire mauvais visage quand nous étions réduits à coucher dans quelque auberge. On nous y offrait pour nous deux la meilleure chambre, ou plutôt la seule, qu'on appelait la chambre des mariés. Les autres voyageurs étaient des rouliers qui couchaient pêle-mêle dans des salles accommodées en dortoirs. A l'heure de leur lever, en pleine nuit, ils envahissaient notre chambre, ils nous réveillaient de leurs acclamations, et ils nous obligeaient à descendre boire avec eux l'absinthe de trois heures du matin! M. de Courpière préférait cependant les soirs où il pouvait feindre une de ces couchées à l'auberge pour ne pas rentrer aux Joncherets, et rejoindre sa maîtresse au pavillon. Nous y passions alors la nuit dans des conditions bien différentes : car ses libations le laissaient dispos, et la maison sonore ne me permettait point d'en ignorer ; mais je souffrais tant de l'estomac qu'il ne me restait plus de sensibilité pour le supplice de Tantale, et j'étais réduit à des procédés renouvelés des Romains.

Une campagne si vigoureusement menée ne pouvait que tourner bien, et, s'il est des degrés dans la certitude, je puis dire que l'élection de M. le vicomte de Courpière, sûre dès le début, l'était plus encore après trois semaines. Nous eûmes alors coup sur coup deux nouveaux arrivants que nous n'attendions guère : premièrement Mme Valvin, conviée par Mme Lambercier à notre insu, au même titre que Mme d'Ws-Marines. Je jugeai cette invitation peu opportune, et Maurice lui-même en parut, une heure, décontenancé. Mais Claudie n'en fit que rire et se trouva avoir raison, car Valvin s'occupa de notre politique avec les autres dames, et, pour le reste, nous laissa bien tranquilles. L'autre arrivant fut le comte de Courpière, qui n'était point fâché de nous faire voir que sa propre candidature lui laissait des loisirs, et qu'il pouvait s'offrir un petit congé. Il était surtout curieux des affaires de son fils. Il s'en fit rendre compte minutieusement, nous emboîta le pas durant plusieurs jours, et ne trouvant, à son vif regret, rien à blâmer, sauf la réserve du vicomte avec la receveuse, il prit les Joncherets en dégoût ; il les quitta pour s'installer trois jours à Brézolles.



Quelques instants plus tard, ils virent dans le jardin Claudie...

Mahulot y était alors seul avec Mlle Gaupigny. Il faut croire que le souvenir de ce qui s'était passé entre Emilienne et le comte ne gênait ni cette demoiselle, ni son amant, ni le comte lui-même. Jamais d'ailleurs, Mahulot n'avait imputé le rapt qu'à Maurice. Mahulot, Emilienne et le comte ne se quittèrent pas de ces trois jours, faisant dans l'un ou l'autre parc, de longues promenades à pied. Comme les criminels qu'une mystérieuse attraction ramène sur le théâtre de leur forfait, malgré eux M. de Courpière et Mlle Gaupigny revenaient tou-

jours rôder autour du pavillon où celle-ci avait été séquestrée par celui-là. A l'aspect seul de ces lieux complices, ils étaient démangés d'avouer. Ils ne purent enfin se tenir, ils dirent à Mahulot le fin mot de la ténébreuse affaire, et eurent fantaisie de lui faire visiter la maison, qu'ils croyaient inoccupée. On juge de leur stupeur quand ils s'aperçurent du contraire, et tout juste à temps pour ne se point faire pincer en flagrant délit d'effraction. Quelques instants plus tard, ils virent dans le jardin Claudie, qui ne se cachait pas. Le comte avait eu naguère deux ou trois occasions de la rencontrer : il la reconnut, et n'eut point de peine à deviner ce qu'elle faisait ici.

Cette découverte ranima toutes les vieilles rancunes de Mahulot contre Maurice, parce qu'il entrevit tout de suite une possibilité de trahison : il a l'instinct, la manie de trahir. Il ne songea qu'à trahir Maurice politiquement : la preuve est qu'il ne souffla mot, ni à la vicomtesse outragée, ni à Mme Lambercier, sa vieille amie. C'est dans le public qu'il fallait répandre le mauvais bruit, sans donner l'éveil à personne de la famille. Je suis presque certain que Mahulot employa pour cet office la toute-puissante et intrigante Mlle Taupier ; mais nous ne surprîmes pour lors rien de sa stratégie : nous n'en pûmes voir que les effets, qui furent presque soudains, et terribles.

Dès le lendemain, M. de Courpière le père, qui ne cherche pas les responsabilités, disparut. Le même soir, nous avions une conférence, où, par bonheur, la vicomtesse, incommodée, n'assista point. L'air du public me parut d'abord équivoque. Le vicomte prit la parole, qui lui fut coupée presque aussitôt par des rumeurs, qui dégénérèrent en huées. J'admirai mon ami, qui tint tête à l'orage. Il ne perdit pas la mémoire, malgré une colère que je puis nommer fort justement une colère de dindon, car sa voix imitait à miracle les gloussements de cet animal. Mais nous n'étions pas au bout de nos étonnements. Dès que le vicomte se rassit, notre concurrent stipendié se leva. Pensant n'avoir plus rien à tirer de nous, ce n'était plus par complaisance ni pour rire qu'il posait sa candidature. Comme nous lui avions donné l'exemple des attaques personnelles, il y répliqua, et avec une facilité d'élocution ahurissante, par des attaques également personnelles : nous prêtions le flanc. Il fit le développement qui s'indiquait sur la licence des riches, et stigmatisa les époux sans scrupule qui installent leur faux ménage dans la même sous-préfecture que le vrai. « Pas d'insinuations ! hurla Maurice. Précisez ! » Heureusement, une nouvelle huée, formidable, dont Mlle Taupier donna le signal, empêcha que l'on entendît cette téméraire injonction, et nous dûmes battre en retraite précipitamment.

Il nous parut clair que ces gens savaient tout, et que la cause de leur indignation était l'affection même qu'ils portaient à la vicomtesse. Mais l'inconséquence des foules est plaisante. Le surlendemain, dans un autre village, où cette fois la vicomtesse et toutes nos dames nous avaient accompagnées, les mêmes scènes se répétèrent. Seulement, on ne se borna pas à injurier le vicomte pour lui faire sentir que l'on prenait le parti de la vicomtesse, on injuria la vicomtesse pardessus le marché. Elle perdit instantanément le goût de la politique et déclara qu'elle ne mettrait plus le nez hors du château. La bouillante Mme d'Ws-Marines et Mme Valvin entreprirent de la remonter, et la baronne se fit fort de trouver de quoi il retournait. Monsieur le Curé lui parut plus à même que personne de nous renseigner sur les causes de ce brusque et incroyable revirement des esprits. Elle l'interrogea carrément. Il parut empêché à lui répondre. Il le fit avec des réticences et sans la regarder en face. Il se garda de lui citer un nom ; mais enfin il avoua que monsieur le vicomte manquait de respect au pays, en y entretenant une maîtresse presque sous les yeux de sa femme.

La baronne ne douta point qu'il ne s'agît d'elle-même. Elle se hâta donc de répondre que l'éloignement de cette personne était un sacrifice trop grand, qu'il ne fallait pas demander : « Je m'excuse, dit-elle, de parler si ouvertement à un homme de votre caractère. » Monsieur le Curé, dont le caractère était une aimable indulgence, repartit qu'on ne demandait rien de pareil, et qu'au surplus il ne s'ingérait jamais des affaires d'autrui à moins d'y être invité expressément. Mme d'Ws-Marines l'y invita très expressément, et il dit enfin qu'il engageait monsieur le vicomte à se mettre bien avec Mlle Taupier. Il ne dit pas comment s'y prendre, ce qui eût passé pour le coup son caractère de prêtre ; mais Mme d'Ws-Marines n'était point femme à s'y tromper, et, aussitôt le curé parti, elle appela Maurice, à qui elle dit, avec cette crudité de langage qu'autorise la liberté des camps, même politiques : « On nous soupçonne d'adultère. Le Curé dit qu'il n'y a qu'un moyen de sauver la situation : il faut

que vous couchiez avec cette Taupier. — Ah! zut! répondit Maurice sur le même ton. Je veux bien boire, mais je ne couche pas. »

Cela était facile à dire : en attendant, M. de Courpière ne pouvait plus affronter ses électeurs sans être insulté. Goguelat gagnait chaque jour du terrain. La Taupier travaillait pour lui comme la baronne et Mme Valvin pour nous. Il n'eût évidemment tenu qu'à Maurice de la gagner à notre cause, mais il renâclait : ce dont Mme d'Ws-Marines lui faisait honte, comme d'une lâcheté. Mme Valvin ne pouvait pas comprendre que l'on fît tant de façons pour cette chose-là. La vicomtesse elle-même ne dissimulait point qu'elle pardonnerait un péché utile. Mme Lambercier fulminait contre le siècle et déplorait que de telles abominations fussent indispensables, mais elle les reconnaissait indispensables. Il n'était pas jusqu'aux deux enfants qui ne s'en mêlassent, bien innocemment. Le petit garçon ne se mettait plus à table sans dire : « Eh bien, papa, et Mlle Taupier? — Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain? », disait la petite fille. Moi, je pâmais de rire, et je n'appelais plus Maurice que Boule-de-Suif, en souvenir de la nouvelle de Maupassant, où la situation est pareille, sauf les sexes. Il haussait les épaules et s'en allait pleurer dans les bras de sa Claudie. Il lui protestait qu'il ne la tromperait point avec ce torchon. Mais Claudie, qui est femme de sens, le gourmandait, et menaçait de le mettre à jeun, pour lui apprendre.

Elle finit par avoir raison de lui, mais trop tard. C'est huit jours à peine avant le scrutin que Maurice décida de marcher. Mais il fallait encore le consentement de Mlle Taupier, et, comme elle n'était pas du monde, le délai lui parut trop bref. Elle repoussa donc les avances du vicomte, malgré l'envie qu'elle avait probablement d'y céder. Je puis dire que dès lors le sort en était jeté, et je n'insisterai pas sur les mornes journées qui suivirent, ni sur la fatale soirée du scrutin.

A mesure que les résultats partiels nous étaient transmis, notre réunion dans le grand salon du château prenait de plus en plus l'aspect funèbre. Je me rappelais l'enterrement de notre regrettée comtesse, et la présence, alors comme aujourd'hui intempestive mais bien agréable, de Mme Valvin, sa jeunesse toujours allante, son rayonnement machinal.

L'automobile faisait la navette entre le château et le pavillon, portant les dépêches à Claudie. Quand la dernière nous arriva, fort avant dans la nuit, Maurice voulut la porter lui-même. Nous partîmes ensemble : je voulais le suivre jusqu'au bout. J'aurais mieux fait de rester. Le lendemain, à la première heure, on apporta une autre dépêche aux Joncherets, pour Maurice. Tout le monde dormait, sauf Valvin, qui se lève avec l'aurore. Elle crut la dépêche urgente et la donna elle-même au valet de chambre de Maurice, avec ordre de la remettre sur-le-champ. On lui répondit que monsieur le vicomte n'avait point couché au château, et qu'il était sans doute au pavillon. Elle n'y entendit pas malice et fut au pavillon, à pied.

Elle vit toutes les persiennes closes, car nous dormions ferme après tant d'émotions. Elle heurta rudement à la porte et fit un charivari qui enfin nous réveilla : nous mîmes, tous trois simultanément, la tête à nos fenêtres, ce qui dut, entre parenthèse, être fort comique. Mais Valvin ne le prit pas ainsi. Quand elle vit M. de Courpière et sa fille côte à côte, dans un appareil qu'il est superflu que je qualifie plus précisément, elle se mit à redoubler de cris et à faire tous les gestes de l'attaque de nerfs. Je me couvris comme je pus et je descendis lui taper dans les mains, d'où je tirai d'abord la dépêche, que j'ouvris : elle était de M. de Courpière le père, de qui elle annonçait l'élection au premier tour, avec une écrasante majorité.





Je me mis du moins sur mon séant et je les regardai.



MON FOU RIRE EXASPÉRA LE VICOMTE, ET TANDIS QUE JE PAMAIS TOUJOURS ET QUE CLAUDIE DANSAIT...

XIII

POUR AVOIR UNE DOT

Certains hommes, notamment aux heures critiques, estiment avec une incroyable fausseté la valeur relative des événements. Il sautait aux yeux, je pense, que le plus grave était le dernier, et que Mme Valvin, aussitôt finie son attaque de nerfs, allait courir aux Joncheréts pour y conter à qui de droit ce qu'elle avait vu : or, le vicomte ne semblait affecté que par l'élection du comte au premier tour de scrutin et à une écrasante majorité. Tandis que j'offrais à la patiente un verre d'eau sucrée, parfumée de fleur d'orange, — qu'elle repoussait avec indignation, M. de Courpière contemplait la fatale dépêche fixement. Le champ de sa conscience était si rétréci qu'il ne prit même pas garde à un brusque sursaut et à la fuite de Valvin. L'expression de la colère était arrêtée sur son visage comme s'il avait posé pour un photographe, et je crois que, si on lui eût ouvert le cœur, on y aurait pu lire le libellé de ce télégramme, comme Marie Tudor disait qu'on aurait pu lire dans le sien le nom de Calais.

La discordance des deux amants en cette conjoncture était frappante. Tandis que M. le vicomte de Courpière demeurait morne et pétrifié, Claudie se livrait aux manifestations d'une joie que je ne m'expliquai pas très bien, mais que je ne pus à tout hasard qualifier que d'indécente. Elle sautait sur place, elle battait des mains, et elle disait en son langage de pensionnaire que ça devait arriver un jour ou l'autre et que ça n'était pas trop tôt depuis le temps qu'on attendait. Rappelé par ces paroles à la triste réalité, M. de Courpière répliqua durement à Claudie qu'elle était idiote, que rien ne pouvait tomber plus mal, et qu'il reconnaissait bien là le tact de sa mère, qui faisait toujours les choses à contre-temps. A l'idée que mon ami éprouvait déjà pour Mme Valvin les sentiments que les personnages de vaudevilles éprouvent pour leur belle-mère, je fus pris d'hilarité. Mon fou rire exaspéra le vicomte, et tandis que je pâmais toujours, et que Claudie dansait, il se mit à nous invectiver tous les deux, en des termes qu'on ne lui eût passés qu'à l'adresse de Goguelat, et encore antérieurement au scrutin. Nous n'en riions que de plus belle. Je frémis quand je pense que le professeur Parquin aurait pu nous voir tous les trois dans ce paroxysme, et qu'il signe avec tant de facilité les certificats d'internement.

Néanmoins, les personnes un peu chatouilleuses, comme je suis, ont un sentiment de l'honneur qui persiste même quand la raison leur échappe. Je me rebellai contre une grossièreté un peu forte de Maurice, et j'y ripostai en l'appelant d'un nom que l'on ne donne à ses pareils que dans le plus bas peuple. Claudie sentit l'orage, elle se hâta

de reprendre tant bien que mal son sérieux et de mettre le holà, pour éviter des excès irréparables. Nous remontâmes chacun chez nous faire notre toilette. Comme toutes les chambres communiquaient, nous y procédâmes portes ouvertes, afin de pouvoir causer. J'observai que la voix du vicomte, quand il la forçait pour se faire entendre de moi, avait des intonations canailles, qui dans une certaine mesure justifiaient mon épithète malsonnante de tout à l'heure. Ingénument, avec une douceur mielleuse, mais d'un miel, si je puis dire, frelaté, il expliquait à sa chère petite Claudie pourquoi il n'avait pas été sur le premier moment aussi content qu'elle-même du grabuge qui allait assurer sans doute, et sa propre libération, et leur bonheur commun. C'est qu'il pensait à tout, lui ; et cet accident prévu, souhaité — pour plus tard, lui semblait être arrivé pratiquement beaucoup trop tôt. Ses prélèvements sur la caisse conjugale ne montaient encore, en effet, qu'à douze cent mille francs environ, et si déterminé qu'il fût à mener avec sa chère petite Claudie l'existence la plus modeste, il ne voulait point faire la bêtise de se mettre en ménage avant que d'avoir devant soi le million et demi au minimum.

J'écartai le rasoir de ma peau, et je dis que quinze cent mille francs sont un chiffre auquel on peut à la rigueur s'en tenir. « Oh ! toi, repartit Maurice avec un souverain mépris, tu n'as aucun besoin. — Quelle erreur ! dis-je, froissé. — Enfin, tu n'as pas une petite Claudie. » Cette remarque donna occasion à de bruyants et interminables bécotages, qui, cette fois, m'impatientèrent. Je demandai avec aigreur s'il ne serait point préférable que je fermasse ma porte : à quoi Maurice répondit par cet aphorisme extraordinaire qu'un ami n'est pas un homme. Puis, reprenant son exposé, il dit que ces trois cent mille francs qui lui faisaient encore défaut, il les eût aisément grappillés à condition d'y mettre le temps ; mais se les procurer d'un coup, ainsi que présentement cela devenait nécessaire, voilà qui n'était pas commode : vu qu'il lui faudrait obtenir le consentement et la signature de sa femme, et que la circonstance ne paraissait pas aujourd'hui très favorable pour les lui demander. « En effet, dis-je. — Oh ! c'est selon », répliqua-t-il, par besoin de contredire ; mais je vis qu'il avait l'audace — assez admirable, au fait — d'y songer.

« En attendant, lui dis-je, il y a deux choses indispensables. La première est que Claudie fasse ses malles et ait filé d'ici avant une heure. — Oui, dit-il, tu as raison, il faut escamoter au plus tôt le corps du délit. » Claudie se mit à rire, trouvant coquet d'être appelée corps du délit. Je poursuivis : « Il faudrait aussi t'habiller un peu vite ; car il est urgent que nous rentrions aux Joncherets le plus tôt possible afin de prévenir les accidents. — Quels accidents ? — Je n'en sais rien, mais il importerait justement de savoir ce qui s'y passe. — Tu as encore raison », dit M. de Courpière, et il sonna la femme de chambre. Il lui commanda d'emballer n'importe comment, pourvu que ce fût dare-dare, les frusques de Madame et, d'abord, de lui envoyer son chauffeur.

C'était un garçon d'une vingtaine d'années, fort recommandable, nommé Charles, fils d'un garde des Lambercier. Les hommes qui font ce métier de chauffeur ont adopté un genre, un ton qui n'est qu'à demi de domestique. Ils portent la moustache et oublient fréquemment de parler à la troisième personne. Le continuel côte-à-côte avec leurs maîtres, l'amusement et le danger communs ont créé, entre ces maîtres et eux, une familiarité qui est presque une égalité. On connaît le vicomte pour accoutumé dès l'enfance à être plus de pair à compagnon avec ses valets qu'avec ses amis : il n'avait donc point failli de se conformer à cette nouvelle mode, et même de l'outrer. Il tutoyait Charles, le faisait mettre à table avec nous dans les auberges sans conséquence, et lui donnait trois fois plus de pourboires que de gages. Charles, en retour, avait un culte pour monsieur le vicomte, et un dévouement auquel le mien seul pouvait être comparé, mais encore plus capable de tout et, si je puis dire, moins bégueule. Je ne laissais pas d'être sensible à cette rivalité. — Le vicomte décida que nous serions partis dans un quart d'heure, et arrivés dans une demi-heure. Après quoi nous ne parlâmes plus, pour nous dépêcher. Mais quand nous fûmes prêts, les adieux à Claudie prirent une autre demi-heure, et ce n'est qu'au bout de quarante-cinq minutes que nous partîmes, tout de suite à grande vitesse.

Il fallait que je fusse fort nerveux : car je n'ai d'ordinaire aucun sentiment du train et pour la première fois j'eus un vertige, et même, à la suite d'un cahot un peu fort, une peur d'être jeté hors de la voiture. (Maurice avait, cet été, remplacé la limousine par une carrosserie découverte.) Je me cramponnai instinctivement au rebord du siège,

et aussitôt j'eus honte de ce réflexe, qui me parut *unsportsmanlike*, comme disent les Anglais. Je tournai les yeux timidement vers Maurice, craignant qu'il n'eût surpris mon geste. La vue de mon ami me tranquillisa : il me rappela de nouveau, mais cette fois sans ironie, « l'ange aux yeux bleus » qui, « le glaive à la main », veille sur la locomotive, qui « compte les coups du levier », qui a « l'œil sur les eaux et la main sur la braise ». Aucune de ces expressions ne pouvait s'appliquer littéralement à M. le vicomte de Courpière ; il n'avait point l'œil sur les eaux, ni, encore moins, la main sur la braise ; mais il était là, à son poste, et je ne doutais point qu'aussi longtemps qu'il y serait, le caillou d'un enfant ne suffirait pas « pour jeter en éclats la magique fournaise ».

Nous arrivions à un carrefour, où la route de la gare coupe celle des Joncherets. Nous y croisâmes l'omnibus du château, où était Mme Valvin, avec son bagage. Ce nous fut une première indication de l'état des choses, car elle n'avait pu partir si à l'improviste sans donner une raison de son départ, et sans doute la vraie raison. Nous eûmes encore plus de hâte d'arriver, et Charles, sans que Maurice lui en dît rien, le comprit : il semble que, dans cet emportement de la course, les êtres contigus aient une autre façon que la parole de communiquer entre eux. L'augmentation du train fut notable, mais au lieu de m'effrayer comme tout à l'heure et de me redonner le vertige, elle confirma déraisonnablement mon sentiment de sécurité. J'éprouvai un extrême bien-être, comparable à celui que l'on goûte dans le sommeil, quand on rêve qu'on est affranchi des lois de la pesanteur, et qu'on plane.

J'aperçus, presque au même instant, devant nous, quelque chose qui remuait, qui vivait sur la route, et qui me fit indifféremment penser à un chien ou à une vieille femme. J'observai que l'hésitation entre les deux était absurde, et même plaisante. Je dus sourire d'un air absent ; puis je me sentis aller de droite et de gauche, comme un homme effroyablement ivre, vertigineusement saoul, et je pensai que « ça y était », sans plus de précision. Je me rappelai que, « dans ces circonstances-là », il est d'usage qu'on revoie toute sa vie passée d'un coup d'œil. Cela me parut bienséant, et même obligatoire, et je dus faire un petit effort, qui évoqua soudain devant mes yeux une prodigieuse multiplicité d'événements anciens ; mais tous avaient trait à Maurice : c'est la vie de Maurice que je revoyais, non la mienne ! Cette preuve de mon effacement m'humilia. Je tournai encore vers mon ami des yeux, je ne sais pourquoi terrifiés. Il me parut plus grand que de coutume, et je vis en même temps un des arbres de la route, qui était vis-à-vis de nous au lieu d'être à gauche ou à droite, qui devenait subitement énorme et se jetait sur nous. Il y eut un choc, mais léger au prix de ce que j'avais pu craindre, et aussitôt je vis un autre arbre, de biais. Au moment où je me résignais à me briser contre lui, j'eus le sentiment qu'une main providentielle m'enlevait de mon siège, me faisait décrire une parabole assez étendue pour me retirer de la zone dangereuse, et me déposait, à la vérité de la plus rude façon, dans les terres labourées.

J'y demeurai immobile, avec l'idée que je n'échapperais point la mort si je me faisais remarquer par le plus petit mouvement. J'étais étourdi, mais je savais qu'une fois cet étourdissement dissipé, quand je redeviendrais capable de sensations nettes et fortes, j'éprouverais une joie merveilleuse de vivre. Pour hâter cet heureux moment, je restais encore plus tranquille, plus sage. Je me reposais. Mais j'entendis plusieurs voix qui s'approchaient. Je ne jugeai point conforme à ma dignité que l'on me trouvât là par terre et qu'on me ramassât comme un blessé, quand je n'avais rien du tout et que j'étais parfaitement capable de me relever tout seul. Je n'en avais pourtant pas le courage ; j'étais las, ou paresseux ; et quand les gens arrivèrent, je ne m'étais pas encore mis debout. Je me mis du moins sur mon séant, et je les regardai ; mais je sentis que je les regardais d'un air hébété, ce qui n'avait pas de raison d'être, puisque je me sentais, d'autre part, lucide. Je me dressai comme pour narguer ces inconnus, et je me mis à marcher, avec une sensation d'atroce courbature, qui me fit faire réflexion que « j'en serais quitte pour une courbature ». Au quatrième pas, je butai contre l'automobile, que je croyais à plus de cent mètres, et quand je vis cette ruine, je pensai à la faillite de la science. Puis j'aperçus du même coup Maurice, debout, livide, intact, et, sous les débris du moteur brisé, quelque chose d'informe, qui était le pauvre Charles ; et je tombai à la renverse, évanoui.

Ces interruptions de notre sensibilité sont bien utiles : nous ne sommes plus tout à fait sûrs d'avoir senti ce qui les a précédées immédiatement, et c'est ainsi que des souvenirs atroces deviennent supportables en devenant sujets à caution. Lorsqu'au bout de

quelques secondes je repris mes sens, je fus tout de suite beaucoup mieux. Je me vis étendu sur un lit, dans une maison au bord de la route. Maurice, debout auprès de moi, attendait impatiemment et montre en main que je ressuscitasse. « Allons, dit-il dès que j'ouvris les yeux, ce n'est pas encore ça qui va nous mettre en avance. » Il me parut qu'à ce mot je retrouvais la mesure du temps, que j'avais perdue ; et je ne sais où j'allai prendre qu'il y avait environ un quart d'heure de notre culbute. M. de Courpière affirma que le principal était que nous n'eussions rien de cassé. (Je pensai à Charles.) « J'ai, dit-il, envoyé un exprès à Claudie. Maintenant, il s'agit d'opérer notre rentrée au château. Je compte bien que tu vas m'y précéder ; car moi, il faut que je m'occupe de faire transporter ce pauvre gosse ». Je protestai qu'il était plus naturel que ce fût moi, n'ayant point de femme ni d'enfant qui m'attendissent. « Mais non, mais non, dit le vicomte. Va devant. Tu supporteras le premier choc. Tu prépareras le terrain... A quelque chose malheur est bon », ajouta-t-il, après réflexion. Et il dit encore : « Ce qui m'embête, c'est la voiture. » Est-ce parce que cette voiture ne m'appartenait pas en propre ? J'avoue que, pour ma part, rien ne m'était plus indifférent.

Sans doute je n'aurais pas pu bouger si je n'avais rien eu à faire ; mais le sentiment d'une mission à remplir me rendit soudain



Je tombai a la renverse, évanoui.

toutes mes forces, sinon mon agilité. Je me dis qu'on n'a point de raison pour ne se point servir de ses membres quand on n'en a aucun de fracturé, et je me levai ; je me levai tout d'une pièce, comme Lazare dans les tableaux, quand le Sauveur lui dit : « Levez-vous et marchez. » J'étais aussi gêné dans mes mouvements que si j'avais eu, comme ce reve-

nant, tout le corps ficelé de bandelettes, mais j'eusse été capable d'un miracle pour faire bonne contenance devant Maurice, dont le sourire m'horripilait. Ah! j'en avais assez! Durant le trajet, que je fis dans une carriole abominablement suspendue, dont les cahots m'achevèrent, mon sentiment unique fut que j'en avais assez! Et de même lorsque j'entrai dans le salon, où je trouvai réunis Mme Lam-

Cette nouvelle ne fit aucunement sensation, et j'en fus piqué au vif. Si j'avais pris des gants pour l'annoncer, on n'aurait pas manqué de croire que je cachais quelque chose et, sans doute, de s'inquiéter; mais comme j'avais l'air de reprocher aux personnes présentes l'accident qui venait de nous arriver, on me regardait avec surprise, et on se demandait seulement si j'étais dans mon



Je me vis, étendu sur un lit, dans une maison au bord de la route.

tout parlé de lui dans les deux chapitres précédents; mais c'est sa faute et non la mienne s'il a un rôle effacé.) Je ne souhaitai le bonjour à personne, et je dis *ex abrupto*, du ton le plus rogue: « C'est charmant. Nous venons de manquer, Maurice et moi, de nous rompre les os. L'auto est en miettes. »

bon sens. Je ne m'attendais guère moi-même à les trouver tous si calmes, après les révélations de Mme Valvin et l'esclandre de son départ brusque. L'impassibilité de la vieille Lambercier me révoltait. A vrai dire, une belle-mère qui passe à son gendre de la vouloir enfermer comme folle, lui passe à plus

forte raison de tromper sa fille. Quant à la vicomtesse, elle avait, je pense, trop souffert de l'infidélité de Maurice pour souffrir encore par lui ce jour-là. Elle était à bout, et elle se contenta de lever les yeux au ciel.

L'arrivée de Maurice en personne modifia ces dispositions. Nous entendîmes d'affreux cris. Ils étaient poussés par la mère du pauvre Charles, et nous annoncèrent l'approche du vicomte, qui le ramenait. Mon ami parut enfin; sa vue causa une telle commotion à la vicomtesse qu'elle aussi jeta un cri terrible et se précipita sur lui pour l'embrasser. Cela était bien naturel, mais le contraste de ce cri de joie et des autres, qui venaient de la cour, me fit mal : je m'enfuis dans ma chambre et m'y calfeutrai pour ne plus rien entendre. J'éprouvais un sentiment bizarre, qui était comme une honte de vivre, et un grand détachement de tout.

J'évitai par ma fugue les scènes d'effusions subséquentes, et je me flattais même d'éviter les explications au sujet de Claudie, qui devaient forcément avoir lieu à un moment ou à l'autre de cette journée. Quand je redescendis pour le dîner, mon premier soin fut de scruter les visages, mais ils ne m'apprirent point si la chose était ou non faite. Mme Lambercier était comme à son ordinaire, autrement dit impénétrable. La vicomtesse avait la mine d'une femme, ou plutôt d'une enfant, qu'on a grondée, et même battue. Un tremblement continuel agitait son corps, et surtout ses mains : notre chute l'avait ébranlée plus que nous. Elle avait tant pleuré, tant sangloté, que sa voix restait chevrotante, comme la mer reste houleuse après l'orage. Les larmes lui revenaient aux yeux à tout propos, et elle n'essayait point de les retenir. Maurice, lui, avait un air conquérant, un air faraud (je dois répéter cette épithète dont je me suis déjà servi), et il regardait avec satisfaction couler ces larmes de femme, qui sont le signe de la puissance des hommes.

Le repas fut contraint. On y avait admis les enfants comme aux jours de fête : cela tourna mal. Ces pauvres petits, qui avaient les nerfs trop tendus, furent insupportables; on dut les renvoyer avant le dessert; et la mère profita de cette circonstance pour verser encore quelques pleurs. Aussitôt après le dîner, Mme Lambercier et Camille se retirèrent. Lorsque je me vis seul entre la vicomtesse et le vicomte dans le grand salon, je tentai de battre aussi en retraite; mais un regard impérieux de Maurice me cloua sur place. Alors, je me mis, sans souffler mot, à contempler, par les portes-fenêtres ouvertes, la nuit qui était fort belle.

Notre silence devint gênant et, à la longue, insupportable. Il suffit à provoquer encore aux larmes la vicomtesse. Maurice marqua son impatience par un tambourinage des doigts; puis, soudain, il donna sur la table un grand coup de poing, qui arrêta net la crise. Nous le regardâmes, la vicomtesse et moi, avec étonnement; mais il semblait maître de lui, et, d'ailleurs, ce geste populacier était d'accord avec sa physionomie du moment. La surprise un peu dédaigneuse de sa femme lui déplut au suprême degré, et il cria — avec ce même accent traînant que j'avais déjà observé le matin : « Eh bien! quoi? Est-ce bientôt fini? Qu'est-ce que tu as? Parle! » Cette brutalité fit peu d'impression sur Mme de Courpière, sur qui, en revanche, le tutoiement parut en faire beaucoup. Elle n'y était pas habituée. On sait que, dans ce monde-là, il est fréquent, parce que l'on s'y marie volontiers entre amis d'enfance : le « vous » y est presque un signe de mésalliance. Mais je ne pense pas que M. le vicomte de Courpière tutoyât sa femme pour lui faire plaisir ou pour l'élever jusqu'à lui; et il me parut plutôt que c'était pour donner à ses phrases un tour canaille. Il passa enfin la mesure : il saisit les poignets de la vicomtesse, et la somma encore une fois de parler.

Elle tourna la tête de mon côté, et jeta ensuite sur son bourreau un regard touchant de pudeur et de reproche, mais sans réussir à lui faire entendre qu'il manquait de tact, qu'il ajoutait à son martyre en lui imposant la présence d'un tiers. Elle prit alors son parti courageusement, et elle attaqua la scène en déclarant qu'elle savait tout. « Je fais ce que je veux! » cria Maurice avec des trépignements. La victime ne protesta point, et ses yeux seuls demandèrent quel crime elle avait bien pu commettre pour mériter un traitement si odieux. Maurice entendit fort bien cette question muette, car il ne marchanda pas à y répondre, et il le fit avec un emportement de haine incroyable. Il cria sa honte de dépendre d'elle, de ne pouvoir, sans permission d'elle, toucher à rien de cette fortune, sur quoi on croyait qu'il vivait grassement. Il se fit gloire de ses détournements et de ses tripotages, qui attestaient la révolte de sa dignité; il se fit gloire de son adultère établi et de son faux ménage, où au moins il était libre, maître de maison, chef de communauté.

Elle écoutait, stupide. Les arrogants aveux de M. de Courpière ne lui apprenaient

rien : elle savait déjà tout, mais ce cynisme la désarmait. Elle n'offrait plus de résistance, elle ne répliquait pas, elle semblait se dérober. Alors, il lui courut sus avec une sorte de fureur meurtrière et, sans prendre la peine de ménager sa demande, lui cria en plein visage : « Je veux trois cent mille francs. Vous entendez? Demain. Trois cent mille francs. Trois cent mille. » Et à satiété il répéta le chiffre, jusqu'à bégayer, à perdre le souffle. Mme de Courpière se redressa ; elle fut, un instant, une vraie Lambercier ; et, avec une superbe égale à celle de Maurice, elle lui signifia que, même de si peu, elle ne laisserait pas rogner la fortune paternelle, qu'elle gardait pour ses enfants.

« Ecoute! dit Maurice en la bousculant. — Je n'y pus tenir, je me glissai dehors, sur la terrasse. — Ecoute, si je ne suis pas libre de m'approprier cette somme et toutes celles qu'à l'avenir il me plaira de prendre, je ne me contenterai plus d'avoir double ménage et de me partager : je m'en irai d'ici tout à fait. Comprends-tu? Jamais plus tu ne me verras, tu ne me toucheras, tu ne.. » Ah! je n'en pouvais pas entendre davantage, je m'enfuis jusqu'à l'extrémité de la terrasse.

Je revins sur mes pas malgré moi, mais je n'osai point rentrer dans le salon. Soudain, la vicomtesse jeta un cri aigu. Je volai à son secours. Je la vis à genoux, vaincue, embrassant les genoux de Maurice, et lui, la main levée comme pour la battre...

Et il me souvint d'avoir vu de pareils groupes, naguère, quand nous nous attardions dans les quartiers pauvres jusqu'à des heures indues.





Elle eut l'air d'une fillette qui joue a la grande dame.



Cette paresse s'accompagnait d'un sentiment de bien-être et de satisfaction : M. de Courpière était en forme.

XIV

LA CRISE

Il est, dans la vie de tout homme, une heure vraiment nompareille, où le développement suprême du caractère coïncide avec la faveur des circonstances. Mais cette harmonie providentielle ne s'aperçoit pas d'ordinaire à la première vue : souvent même nous croyons les gens ruinés dans le temps qu'ils touchent au faîte, et l'inexplicable est que souvent eux-mêmes le croient. Il en va des individus comme des peuples, de qui les contemporains proclament la décadence quand ils crèvent de prospérité, ou inversement.

Pour en revenir à M. le vicomte de Courpière, ne semble-t-il point que le sort l'accablât alors de ses coups? Il souhaite d'être élu député; on lui invente un bourg pourri comme il ne s'en trouverait pas deux en France, et il s'y fait honteusement battre. Une maîtresse ivre de jalousie le surprend en flagrant délit d'adultère et le dénonce. L'épouse légitime tolérera-t-elle cette existence en partie double? Probablement non. Le voilà menacé de divorce, peut-être à la veille de perdre une femme qu'il a beaucoup négligée, mais qu'il apprécie, des enfants charmants, qu'il adore dès qu'il a le loisir d'y songer, une fortune, dont il n'avait pas jusqu'à présent la libre disposition, mais qui pourtant lui aidait bien à vivre. Eh bien, moi qui ai suivi jour par jour M. de Courpière depuis ses premières années, où il s'affirmait déjà, je dis que je ne l'ai jamais vu plus lui-même que dans cette apparente crise, ni, au rebours des apparences, mieux traité de la fortune.

Sans doute, il venait d'essuyer un échec; mais il le prenait déjà du bon côté. Il s'estimait heureux de n'avoir plus à boire dans les cabarets ni à pérorer dans les réunions publiques : sur le moment, ces corvées-là ne lui avaient point trop répugné, mais, rétrospectivement, elles lui semblaient fastidieuses. On ne l'ennuierait plus avec cette Taupier, dont il n'avait cure; et enfin il allait pouvoir se reposer, le temps des vacances était venu. Il avait, si je puis m'exprimer aussi bizarrement, un vif appétit d'inaction; il était paresseux comme un lazzarone (et on devine que j'emploie ce terme de lazzarone par à peu près). Enfin, il s'éternisait au lit le matin, il se couchait l'après-midi sur les bancs, et il portait continuellement des vêtements lâches. Cette paresse s'accompagnait d'un sentiment de bien-être et de satisfaction : M. de Courpière était en forme.

Je renvoie mes lecteurs aux commentaires que j'ai faits lors de son mariage. J'ai dit que l'acquisition d'une épouse si fabuleusement riche était bien le couronnement et le chef-d'œuvre d'une jeunesse consacrée à tirer

des femmes ce qu'elles peuvent rendre, mais qu'elle en était aussi le terme ; et j'ai montré ensuite que la richesse avait retourné le caractère de mon héros, dévié sa vie, jusqu'à cette inconséquence dernière d'aimer une petite fille dispendieusement et exclusivement. Il venait de se retrouver soudain. Pour la première fois depuis ses noces, au lieu de puiser avec une indiscrétion après tout légitime dans la caisse du ménage, ou, tout au plus, d'en détourner les fonds, il venait d'extorquer à sa femme une somme importante où il n'avait aucun droit, et par des procédés conformes à ce qu'on doit attendre de lui. La savante préparation qu'il avait fait subir à la vicomtesse durant la lune de miel, il venait, pour la première fois, d'en tirer enfin parti. Il renouait avec son passé, il rentrait dans son élément. Et à ce coup le mariage, qui avait naguère interrompu son évolution, la rouvrait, s'il était du moins entendu qu'il adoptait une fois pour toutes — et il l'adopta — ce système de gérer la fortune qui consistait à se l'approprier, par violence ou par séduction. J'ajoute qu'il cessait de se démentir en rétribuant une maîtresse, dès qu'elle lui servait d'instrument pour exploiter une autre femme. Non, je n'ai rien exagéré quand j'ai avancé que M. de Courpière n'avait jamais été dans une meilleure condition qu'à ce moment-là de son histoire, où tout semblait craquer sous lui.

Il ne se formulait point, sans doute, si nettement les avantages de sa position, parce qu'il n'aurait point su tourner de formules décentes (comme j'espère que sont celles qui précèdent), et qu'il a d'autre part trop de respect de lui-même pour se traduire en termes crus. Mais il savait fort bien à quoi s'en tenir, et, se trouvant bien, il ne se dépêchait pas de bouger. Il osa demeurer encore près de deux semaines aux Joncherets, après ce qui s'était passé! Il me laissa presque toute la charge de correspondre avec Claudie, qui, seule rue Murillo, se montait les nerfs et ne comprenait rien à ce retardement. Il se résigna au départ quand elle menaça de revenir. L'attitude des Lambercier fut, jusqu'à ce départ, bien singulière. Ils étaient froids, mais rien de pire, et la présence de Maurice ne paraissait point les offenser. Quant à la vicomtesse, j'ai lieu de croire qu'elle le retenait, et qu'après avoir fait tant de façons pour lâcher trois cent mille francs, elle ne reculait plus maintenant devant aucun sacrifice. Chaque fois qu'elle levait les yeux sur lui, elle semblait le prier humblement de ne se point gêner. Dans ces conditions, je le demande, n'eût-ce pas été folie — je me place au point de vue de M. le vicomte de Courpière — n'eût-ce pas été folie de ne point traîner un peu les choses en longueur, et de ne point tirer sur la corde aussi longtemps qu'elle ne se cassait pas?

C'est bien ce que faisait le vicomte, et ce qu'il continua de faire après le retour : car la vicomtesse le suivit à trois jours d'intervalle. Quand je les vis cohabiter, je ne désespérai point que tout s'arrangeât ; mais il eût fallu que Claudie admît cette solution, et elle n'était pas d'humeur à l'admettre. Je me demande pourquoi : je ne la crois pas snob, elle avait pris le pli de l'adultère, et, au lieu de gagner à épouser le vicomte, elle y devait perdre pécuniairement. Mais enfin, elle s'était mis en tête de l'épouser. Elle avait même, à cet effet, engagé son propre divorce, qui allait à la vapeur. Quand on a le bon droit pour soi, et qu'on est si sot que d'alléguer contre son conjoint des griefs sérieux, les juges font une enquête sérieuse et le procès n'en finit plus ; mais si on a tort et qu'on n'allègue rien, c'est une affaire de cinq ou six semaines. Dauvilier avait toutes les raisons imaginables pour demander le divorce, et c'était Claudie qui le demandait. Ils s'étaient concertés, comme toujours, en dépit de la loi naïve qui interdit le consentement mutuel ; et j'ai à peine besoin de dire que le consentement du mari n'était pas désintéressé. On lui imposait une attitude passive : il abandonnait tout bonnement sa femme, et il faisait défaut au procès. Quant à l'inconduite de Claudie, elle n'entrait seulement pas en ligne de compte. Aussi, quand M. de Courpière, pour s'excuser de ne pas lui-même divorcer encore, nous venait raconter que sa femme seule en pouvait décemment prendre l'initiative, Claudie lui répliquait par l'exemple de son propre divorce, qui me semblait irréfutable.

Mais elle est trop pratique pour se contenter d'avoir raison. Elle ne fit pas mine de s'apercevoir que cette inertie de son amant était au moins discourtoise ; elle admit, en principe, qu'en effet l'on était obligé d'attendre le bon plaisir de la vicomtesse, et elle entreprit de provoquer ce bon plaisir. Il n'était pas à première vue fort vraisemblable qu'elle y réussît : l'on sait qu'elle n'entretenait pas même de relations de visites avec sa rivale. Il lui fallait donc se pourvoir d'un intermédiaire. Sa mère, Mme Valvin, lui parut tout indiquée pour cet office : c'est bien le moins, lorsque l'on a une mère si répandue, que l'on s'en serve.

tribuées au hasard. Il y avait des fleurs qu'il aime et qui lui vont : des lilas de plein air, lilas ou blancs. Mais il y en avait d'autres, d'une physionomie trop mal appropriée à la sienne, et qui étaient là certainement à l'intention d'une autre personne que lui : des fleurs de formes rigides et de couleurs éteintes, des iris (qu'il avait trouvés je ne sais où, car on était à plus de six semaines de leur saison), des iris violets, surtout des iris gris piquetés de noir, quelques-uns tout noirs. Cette recherche de décoration funèbre était d'un goût très raffiné, mais d'un très mauvais goût : néanmoins elle m'impressionna.

— Tu attends quelqu'un ? dis-je.

— Oui... Je l'interrogeai, d'un haussement de sourcils. « Tu ne devines pas ? » Il leva les épaules. « Elles ne sont pourtant pas trente-six, celles que je peux attendre !

— Ah ! fis-je, sans enthousiasme, Mme Arrow est revenue ? » Cette femme, à qui j'attribuais les fautes et les infortunes de M. de Courpière, m'inspirait la plus vive antipathie. Je lui en voulais d'autant plus qu'il me paraissait monstrueux que, dans une pareille crise, M. de Courpière pût ne penser qu'à elle et oublier sa situation.

Mais il n'oubliait rien, et je vis ensuite que c'était le sentiment du danger, de la fin proche, qui rendait si ardente sa joie de posséder Mme Arrow. Il m'expliquait cela tout en mangeant de bon appétit un déjeuner de premier ordre (Lambercier avait, heureusement, oublié de congédier les gens). Les sentiments que m'exprimait M. de Courpière étaient, à peu de chose près, ceux de l'*Abbesse de Jouarre*. Il les traduisait, comme d'habitude, dans un style de fâcheuse qualité : on eût dit quelque hétéroclite collaboration de Renan avec d'Ennery. Ma sensibilité étant exaspérée, je souffrais horriblement de ces fausses notes, au lieu de n'y seulement pas prendre garde, comme il eût été plus naturel en d'aussi graves conjonctures. Puis mon imagination se mit en harmonie avec ce style de M. de Courpière, et je me fourrai dans la tête que mon ami méditait de se détruire en compagnie de sa maîtresse. J'osai lui communiquer cette crainte pour obtenir, comme la veille, un serment du contraire, puisque cela m'avait réussi une fois : je n'obtins qu'un éclat de rire, et des moqueries interminables sur cette idée que j'avais pu concevoir, qu'un Courpière finît comme une grisette.

Je n'osai pas le tâter davantage, et je me bornai à lui dire : « Puisque tu attends Mme Arrow, je ne sais pas à quelle heure, tu auras la bonté de me faire signe quand il sera temps que je m'en aille. » Il me répondit qu'il attendait Mme Arrow à l'instant même, à deux heures, mais qu'il me priait de ne pas m'en aller et qu'il aurait sans doute besoin de moi. Sans lui poser d'autres questions, je lui laissai voir que je n'y comprenais goutte : il ne daigna pas s'expliquer davantage et me fit tout aussitôt passer dans la pièce voisine, qui était une minuscule bibliothèque Louis XVI, très basse de plafond, toute blanche, sans autres notes de couleur que les reliures, quelques médaillons de Wedgwood et les bougies roses dans les flambeaux de biscuit. « Tu as de quoi ne pas t'embêter », me dit M. de Courpière en m'autorisant d'un geste à fouiller dans les armoires, et il disparut si vite que je ne trouvai pas le temps matériel de formuler une objection.

Je pensai courir après lui pour lui demander un peu plus en détail de quoi il retournait, mais la petite pendule de biscuit à chaînettes d'or marquait deux heures cinq, et je ne sais pourquoi je me persuadai que Mme Arrow devait être une femme exacte. Je tendis l'oreille malgré moi aux bruits de la pièce voisine ; mais il y avait, de l'autre côté, une portière épaisse, une vraie portière de cabinet de médecin. Je me félicitai de n'entendre rien et j'eus honte de mon geste involontaire, de mon indiscrétion réflexe.

Puis je m'avisai qu'il était ridicule, et par-dessus le marché incompréhensible, que je me trouvasse dans ce réduit. Qu'y faisais-je ? Qu'est-ce que j'attendais ? Comment M. de Courpière pourrait-il avoir, à un moment quelconque, besoin de moi ? Et comment patienter jusqu'à ce moment-là ? J'essayai de lire, par obéissance, ou du moins de feuilleter des livres à estampes ; mais je n'y pus prendre aucun goût, bien que les figures en fussent divertissantes et de la dernière obscénité. Mes jambes firent ressort, et je me trouvai debout. Je me mis à tourner tout autour de ma cellule : cela était monotone. En outre, par une inconséquence, moi qui venais de vérifier que l'on n'entendait rien d'une pièce à l'autre, je craignis d'être entendu. J'étouffais le bruit de mes pas. Je m'arrêtais des minutes entières après le moindre craquement. Je me rassis et j'essayai de la méditation, à défaut de la lecture.

Mes idées s'associaient avec une rapidité vertigineuse, et j'apercevais, entre les plus disparates, des liaisons inattendues, comme dans un rêve qui aurait une apparence d'enchaînement et de logique. D'abord, j'atta-

chais une importance excessive à l'heure inusitée du rendez-vous. J'en déduisais que ce rendez-vous devait amener toute une série de conséquences, que M. de Courpière voulait que ladite série fût épuisée en un seul jour, et que, pour ce motif, il s'y prenait de très bonne heure. Je supposai de même que, s'il avait convoqué chez lui Mme Arrow, c'était pour plus de facilité et pour s'épargner du temps : car je n'avais jamais ouï dire qu'il eût auparavant reçu Mme Arrow à domicile. Et ce choix de son propre domicile aujourd'hui n'avait-il pas aussi quelque rapport avec le besoin qu'il disait qu'il aurait de moi tout à l'heure?

Je sentais bien que je possédais la plupart des éléments nécessaires pour résoudre l'énigme, mais je n'en étais pas plus avancé pour cela et mon énervement devint tout d'un coup si intolérable que je crus que j'allais sauter par la fenêtre plutôt que de droguer davantage. Je m'apaisai aussi tout d'un coup. J'eus encore une crise, mais plus supportable, et enfin je fus résigné. Je m'accoudai à la cheminée, le visage tout près de la pendule. J'en comptais les battements. J'arrivais à suivre la marche imperceptible des aiguilles. Il était, en ce moment, trois heures moins cinq, et je ne sais pourquoi je m'imaginai qu'à trois heures juste il se passerait quelque chose. Mes nerfs se détendirent comme par enchantement. Les trois coups sonnèrent et il ne se passa rien, mais je me dis que ce serait pour trois heures une, puis pour trois heures deux. Je m'écartai de la cheminée, je prêtai l'oreille et, cette fois, en dépit des tentures, je perçus très nettement le bruit d'une porte ouverte avec violence, une exclamation, une brève dispute, puis le silence total.

Les bruits ne m'avaient causé qu'un peu de surprise et d'agitation, mais le silence m'affola. Je me jetai sur la porte pour l'ouvrir : elle n'était pas fermée à double tour et le pêne tourna aussitôt. Alors je n'osai plus pousser le battant : n'allais-je point commettre, en entrant, une effroyable gaffe? Je préférai ce risque à celui de n'empêcher peut-être pas, si je m'abstenais, un malheur dont j'aurais le remords éternel. J'entrai résolument, et je vis un spectacle inoubliable.

M. Arrow était campé juste vis-à-vis de moi, dans la porte qui faisait pendant à la mienne. Je n'avais eu l'honneur de le rencontrer que deux ou trois fois, mais je le reconnus sur-le-champ : c'est une des physionomies les plus vénérables que je sache, un grand bel homme de cinquante ans, blanchi sans être vieilli. Il n'était flanqué d'aucun commissaire de police et ne semblait venu là que par curiosité. Il avait les bras croisés, il souriait. Sa femme me parut stupide de terreur. Au reste, elle était si habillée qu'on ne pouvait prétendre que sa tenue ne laissât aucun doute. Sa décence rendait, par contraste, plus impudique et plus insolent le déshabillage de Maurice, qui semblait en vérité l'avoir fait exprès, pour ne pouvoir qu'avouer cyniquement ce que sa partenaire aurait pu nier sans invraisemblance.

— J'étais sur le point de t'appeler, me dit M. de Courpière, sans paraître surpris autrement ni choqué de mon intervention brusque. Prends donc la peine d'aller mettre en voiture Mme Arrow, qui est de trop ici, et remonte tout de suite... Vous, dit-il au mari qui voulait prendre la parole, faites-moi le plaisir de vous taire : vous vous expliquerez avec mon ami quand il remontera.

Arrow leva les épaules par contenance, mais, ne pouvant qu'approuver ce protocole, il se tut, se détourna de la fenêtre et regarda dans le jardin. J'expédiai sa femme en deux temps et à la muette, par le coupé de cercle qui l'avait lui-même amené. Lorsque je rentrai dans la chambre, M. de Courpière s'était vêtu. Il m'adressa la parole en ces termes :

— Dis de ma part à monsieur que je suis, comme juste, à sa disposition. Je le connais : il doit déjà avoir ses témoins. Qu'il donne rendez-vous aux miens ce soir, et la rencontre pourra avoir lieu demain matin à la première heure : j'y tiens particulièrement.

— Soit, répondit M. Arrow par-dessus ma tête, et il proposa pour lieu de rendez-vous l'Automobile-Club, pour heure, six heures. Ensuite je l'accompagnai jusqu'à l'antichambre, avec toute la courtoisie qui est requise en pareil cas.

Cette cérémonie avait coupé mon émotion. Je ne compris bien toute la gravité de l'incident qu'au moment où je rentrai dans le salon en désordre, et me trouvai seul à seul avec mon ami. « Tu te bats avec M. Arrow! » dis-je d'une voix altérée, oubliant que mon premier devoir était de garder mon sang-froid. Mais M. de Courpière en a pour deux. « Oui, dit-il, je me bats avec le spadassin. » Il sourit d'un air de malice, et ajouta : « Tu vois, quand on veut bien, on est toujours sûr de ne pas s'y asseoir, sur le banc des accusés. »

Je n'osais pas comprendre. Je le regardais. Voulait-il dire qu'il avait prémédité ce

flagrant délit, et les suites? qu'il avait fait lui-même le nécessaire, pour être surpris? — Et le nécessaire, c'était d'aviser M. Arrow... Il me mit les point sur les *i* : « Je t'avais dit que je trouverais, pour me supprimer, quelque chose de plus pittoresque et de plus original que de me supprimer moi-même. Je crois que c'est trouvé? » Je ne savais que dire, moi. « Seulement, reprit-il, je n'ai pas de temps à perdre, et voilà pourquoi je veux que la rencontre ait lieu demain au petit jour... » Après une brève pause, il fit un petit effort de forfanterie et il ajouta, d'une voix à peine plus sourde : « Comme une exécution... »

Alors il m'exposa qu'il avait d'avance pensé à tout. Ce qui, d'ordinaire, perd le plus de temps, c'est la recherche d'un terrain : nous en avions un tout trouvé, le jardin de Camille. Maurice, connaissant bien l'individu, prévoyait que la nouvelle de ce duel le retournerait, et ne doutait point qu'en dépit des autres difficultés pendantes, il s'empressât de nous accorder l'autorisation, que je devais aller solliciter de lui à l'instant même. Je n'avais pas d'ailleurs autre chose à faire d'ici à la réunion de six heures, M. de Courpière devant se rendre en personne chez son autre témoin.

Pour ce qui est de cet autre témoin, le vicomte me fit sentir qu'il devait choisir quelqu'un de très bien né et de très haut placé, pour compenser sur le procès-verbal le fâcheux effet de ma roture. Je l'approuvai, mais je lui fis remarquer que cela aurait l'inconvénient de me réduire au rôle de second témoin et de me retirer la parole. Il me répondit que non, parce que le haut personnage qu'il allait m'adjoindre — son parrain, le général marquis de la Baratière — était à peu près en enfance et incapable de mettre une phrase debout. On ne l'avait guère entendu, depuis plusieurs lustres, articuler que le monosyllabe « neuf », et ses collègues du cercle prétendaient même qu'il abusait de ce monosyllabe. Par grand hasard, je n'avais jamais vu le général, moi qui connaissais par cœur toute la famille; mais Courpière m'assura que ce vieux guerrier n'était pas intimidant, et je n'eus pas de peine à le croire.

Je pris congé pour m'en retourner chez Camille, où je m'introduisis comme le matin; mais le valet de pied que je rencontrai dans le vestibule, me déclara que monsieur était sorti. Je répliquai que je l'attendrais. Mlle Lambercier traversa la pièce et parut surprise de me voir pour la seconde fois de la journée. L'instant d'après, Camille rentra et ne dissimula pas assez que ma vue lui était peu agréable; mais je ne lui laissai pas le temps de m'interpeller sur un ton qui m'aurait sans doute déplu, et je lui dis avec autorité que j'avais besoin de lui parler seul. Il me fit passer dans son cabinet, l'ancien laboratoire financier de son défunt père. Il me fit signe de m'asseoir, mais, au lieu de me demander ce que je voulais, il me déclara que, si je venais encore implorer la grâce de M. de Courpière, je venais trop tard.

— Trop tard, en effet, répondis-je; et j'employai le moins de mots possible pour le mettre au fait de tout. Je vis bien, à son visage défait, à ses yeux hagards, que je venais de lui causer un trouble profond; mais il n'en exprima rien verbalement, et se contenta de répondre, d'une voix très basse, quand je lui demandai son terrain : « Je ne peux pas refuser ça... c'est entendu. » Je m'inclinai en guise de remerciement, mais je me retirai sans lui tendre la main.

Le valet de pied était là derrière la porte, qui m'attendait. Au lieu de me reconduire dehors, il m'ouvrit la porte d'un petit salon, où je me trouvai à l'improviste face à face avec Mlle Blanche Lambercier. Elle me demanda sans autre préambule : « Qu'est-ce qui se passe? » Je lui répondis, de bonne foi, que je ne comprenais rien à son agitation; mais elle me repartit avec impétuosité qu'elle se sentait environnée de mystère, menacée d'un malheur. Elle se tordit les mains. « Je vous en prie! Dites-moi tout! » — « Allons, bon! pensai-je, il ne nous manquait plus que celle-là! » Et je lui répondis avec froideur, même avec peu de politesse, qu'elle pouvait être bien tranquille, car, s'il arrivait un malheur, ce ne serait pas à son frère.

— Mais ce n'est pas pour mon frère que j'ai peur! C'est pour...

— Pour?

— Pour votre ami, dit-elle en baissant les yeux.

— Vous l'aimez donc? m'écriai-je. Et je ne saurais dire que cela m'étonnât beaucoup. Elle reprit : « M. de Courpière est le seul homme désintéressé que j'aie rencontré de ma vie. »

Cette fois, j'avoue que je fus étonné, car le désintéressement n'était pas celle des vertus de M. de Courpière qui me parût le plus sauter aux yeux; mais elle me commenta ce jugement : « Il est le seul, dit-elle, qui n'ait jamais fait la cour à ma dot. » Alors je me mis en colère. Elle aimait Maurice! Et jamais il ne s'était aperçu, ou il n'avait voulu s'apercevoir de rien! Il avait préféré la

bourse du frère à celle de la sœur, qui pouvait devenir légitimement la sienne propre! Ah! l'on peut dire qu'il avait bien choisi son coup pour ne pas jouer, une fois par hasard, sa chance sur la femme!

Mais ma colère se retourna contre cette pauvre jeune fille. Je voulus, puisqu'elle aimait M. de Courpière, l'associer à mes angoisses. « Il se bat demain », lui dis-je. Elle n'eut pas la force de me poser une autre question, mais ses yeux fixes m'interrogeaient. Je prononçai le nom de M. Arrow. « Ah! s'écria-t-elle, c'est encore pour cette femme! » Mais l'accès de jalousie fut bref, et je ne vis plus sur son visage que la terreur de l'issue fatale qu'elle pressentait.

Alors j'éprouvai le besoin de la malmener. « Tant pis pour vous! Si vous aimez M. de Courpière, vous pouviez fichtre bien le lui dire plus tôt! » Je compris que son geste vague me demandait à quoi bon, et je répondis : « A quoi bon? Mais il serait votre mari à l'heure qu'il est, bien tranquille au coin de votre feu, et il ne songerait plus depuis longtemps à courir après Mme Arrow! » Je ne pus me défendre d'ajouter : « Ou bien, s'il lui passait encore par la tête de se la payer, elle serait dans ses moyens, et le mari n'y trouverait pas à redire, au contraire. »

Elle me regarda si naïvement que je crus, j'espérai qu'elle ne m'avait pas compris : car je m'avisais — un peu tard — qu'on ne dit pas de telles choses à une jeune fille. J'ébauchai un geste d'excuse et me hâtai de battre en retraite : je ne pouvais plus voir cette petite, qui, pour éviter tant de catastrophes, n'aurait eu qu'à prononcer un peu plus tôt le mot qu'elle venait de lâcher trop tard, et c'est maintenant sur elle que je rejetais la responsabilité de tout.

Je trouvai Maurice en tête à tête avec le général marquis de la Baratière. Le général était chauve et tout petit avec une longue barbiche blanche. Une incroyable expression de sournoiserie et de méchanceté survivait dans ses yeux morts; et quand il se souleva de sa chaise pour me tendre sa main tâtonnante, déformée par la goutte, il me fit l'effet de ces agonisants traîtres, qui, sur les champs de bataille, donnent, avant de mourir, à l'ennemi qui passe près d'eux, un dernier mauvais coup.

Comme il était, avec cela, d'une exquise politesse, il me fit entendre, par une série de grognements, qu'il était enchanté de faire ma connaissance. Maurice nous renouvela en termes exprès notre mandat, fort simple : nous devions accepter sans réplique toutes les conditions de l'adversaire. Il était l'heure de partir : je descendis le général.

Cela fut long, je devais le prendre sous le bras, et le soulever. Il s'arrêtait à chaque marche comme pour réfléchir, et ne se remettait jamais en mouvement de lui-même. Je le hissai dans un fiacre et nous arrivâmes à l'Automobile-Club sans nous être communiqué nos pensées. Un valet de pied nous conduisit à l'entresol, où nous fûmes aussitôt rejoints par les deux témoins d'Arrow, tous deux membres du cercle et escrimeurs connus.

L'entrevue n'aurait duré que peu d'instants si, contre toute attente, mon compagnon prétendu muet ne s'était mis à parler tout d'un coup pour contester la qualité d'offensé à M. Arrow. J'allai le chapitrer dans un coin et lui rappeler les instructions de Maurice; mais il entreprit alors de me démontrer que les témoins ne doivent jamais accepter le mandat impératif, et cela n'en finissait pas. Nos adversaires proposaient déjà d'en référer à nos clients respectifs et d'avoir une nouvelle réunion après dîner, quand, par bonheur, mon encombrant co-témoin retomba dans son état comateux. Tout fut bâclé en cinq minutes, l'épée choisie, notre proposition de terrain acceptée; enfin je dis que nous renoncions à tirer au sort la direction du combat, et je l'offris à l'un de ces messieurs, vu sa compétence notoire.

Je me sentis mieux après cette besogne faite. Je plantai là le général et je revins dare-dare chez Maurice. « Vous en avez mis, un temps! » me dit-il. Je lui contai les frasques de la Baratière, et le fis d'une façon qui l'égaya. Sa gaieté, en me frappant d'admiration, me rappela au sentiment de la triste réalité. Quand il me dit : « Nous allons dîner ensemble n'importe où », ma gorge se contracta et je fus certain d'avance que je n'avalerais pas une bouchée. Heureusement, il eut l'idée de m'emmener aux Champs-Elysées, chez Laurent, où il n'y avait encore personne à ce début de printemps, et je n'eus pas besoin de me forcer pour la galerie.

Après dîner, je lui fis la conduite jusque chez lui. Je pensais que j'allais lui souhaiter le bonsoir et ne plus le revoir qu'au moment terrible. Mais il me dit : « Mon vieux, tu me ferais plaisir de rester avec moi ce soir. J'ai fait préparer un lit pour toi, dans ma chambre. Ça te sera toujours plus commode que de te lever demain à des heures impossibles, pour être avant six heures che' moi. — Merci », dis-je, et je lui serrai la main. Mon amitié pour M. de Courpière n'avait jamais subi d'éclipse, seulement elle était virile, de-

puis que nous étions des hommes : je la sentis, à ce moment-là, redevenir tendre comme jadis, quand nous étions des enfants. La beauté du ciel et la douceur de la température influaient aussi sur ma sensibilité : on a toujours un peu l'âge de la saison de l'année où l'on est. Nous rentrâmes. Les domestiques étaient montés. Maurice fit de la lumière; et je vis le petit lit qu'on avait préparé pour moi.

Je voulais rompre le silence; mais de quoi parler, sinon de la chose dont il ne fallait pas parler? Puis je m'avisai que je pouvais très bien lui dire combien son calme, sa présence d'esprit me semblaient admirables, et ce que son sang-froid me faisait espérer pour demain : car enfin, je ne devais pas avoir l'air d'admettre que le résultat ne fût pas au moins aléatoire. Je traduisis ma pensée en langage vulgaire, pour éviter l'émotion. « Tu sais, dis-je, je te trouve épatant. »

Il ne disconvint pas qu'il le fût, mais il n'en tirait pas vanité, car il n'imputait pas à son courage, mais à sa dépression physique et morale l'excellente attitude dont je le félicitais. Il me dit qu'il s'était dépensé trop dans ces derniers temps, qu'il avait fait trop d'efforts pour rien, qu'il avait été vaincu trop souvent, qu'il était las, et aussi indifférent à la mort qu'on l'est au sommeil quand les yeux se ferment d'eux-mêmes. La fatigue de vivre paralysait en lui l'instinct de la conservation.

Il était si détaché de tout qu'il ne voulait pas même prendre la peine de brûler ou de ranger ses papiers. Il ne se recueillait pas. Il ne faisait pas le bilan de sa vie. Sa foi même chancelait. Il m'affirma, lui, si bien pensant, qu'il ne pressentait plus rien au delà de ce monde, et qu'il avait déjà un avant-goût du néant. Toutefois il se contredit sur ce dernier point : il m'exprima son regret de finir sur un double péché grave, duel et suicide — puisque son duel n'était qu'un suicide déguisé. Mais comme ce dénouement lui paraissait le seul logique et qu'il ne pouvait point douter de la logique de son Créateur, il ne concevait pas, somme toute, de trop sérieuses inquiétudes au sujet de son bonheur éternel. Et puis il eût trouvé un peu fort qu'un Courpière fût damné, pour s'être conduit en homme de son rang et en galant homme. Cette liberté de raisonnement me transportait d'un tel enthousiasme que j'en oubliais mon chagrin.

Onze heures sonnaient : je conjurai M. de Courpière de se mettre au lit. Je l'engageai à prendre un peu de chloral; mais il préféra de l'eau de fleurs d'oranger, dont il but plus d'un demi-verre, pure et sans sucre. Après quoi il me dit bonsoir d'un ton résolu et ferma les yeux. Il s'endormit dans les cinq minutes.

Je le regardais. Je me souvins d'une autre nuit où je l'avais regardé dormir, à Courpière, après l'incident du tiroir forcé. C'est moi qui fis ce résumé de sa vie qu'il ne prenait pas la peine de faire lui-même. Il me parut qu'elle s'encadrait bien entre deux épisodes analogues : celui que je viens de mentionner, du tiroir, et celui de la fausse traite. Ensuite, je me couchai, et c'est moi qui eus une impression horrible, funèbre, de la position horizontale. Je fermai les yeux, mais c'est moi qui ne dormis point. J'entendis sonner toutes les heures jusqu'à cinq heures. Et puis je perdis connaissance brusquement...

Il faisait grand jour quand je m'éveillai. Comme au lendemain de la nuit de faits-divers dont le souvenir me hantait cette nuit, je vis au pied de mon lit Maurice, habillé, prêt à sortir, et il me dit simplement : « Viens-tu? »





LE DIRECTEUR DU COMBAT MIT LES ÉPÉES POINTE A POINTE.



Je l'observai a la dérobée : il était penché dehors, il humait cette ivresse éparse.

XV

LE JUGEMENT DE DIEU

Comme je ne répondais rien, hébété par ce réveil en sursaut, M. de Courpière alla ouvrir la fenêtre sans plus s'occuper de moi, et la première bouffée d'air m'avertit que la température avait monté brusquement, qu'un été précoce avait succédé au printemps d'hier pendant les dernières heures de la nuit.

Ce fut l'une de ces sensations si puissantes et si envahissantes, qu'elles franchissent les bornes de la sensibilité pour empiéter sur le domaine de la raison, et qu'elles acquièrent une sorte de valeur logique : je veux dire qu'elles chassent de l'esprit, comme inadmissibles et contradictoires, toutes les idées qui ne se trouvent pas en harmonie avec elles. Ainsi devenais-je incapable de concevoir que, ce matin-là, un être vivant fût supprimé, que le ressort d'une énergie humaine se détendît, et qu'un découragement se continuât.

J'eus honte de mon allégresse involontaire, et je la refoulai. Je craignis pour M. de Courpière une allégresse pareille, qui eût, bien mal à propos, remué son indifférence et relevé sa dépression. Je l'observai à la dérobée : il était penché dehors, il humait toute cette ivresse éparse, il était manifestement en communion avec la Nature, gagné comme elle par le soudain, par l'inopportun renouveau.

Tandis que je procédais à une toilette sommaire, le général marquis de la Baratière arriva. Comme il n'est point de souche si morte sur laquelle le premier beau jour ne fasse repousser une pâle petite feuille, ce cadavre était aussi tout ragaillardi. Il avait un air guilleret particulièrement macabre. Il nous toucha la main sans prononcer le mot : bonjour ; mais en revanche il articula, avec une expression atroce : « Jolie matinée. » Puis il déposa sur la table, habillées de leur fourreau vert, les épées qu'il s'était chargé de fournir. Les coquilles, en se heurtant, sonnèrent... Un jeune médecin, qui remplaçait celui de Maurice empêché, arriva ensuite, et nous descendîmes.

Nous étions en avance, mais nous devions l'être pour introduire l'adversaire et ses témoins dans le jardin Lambercier. Je fus chargé de ce soin et j'allai faire ouvrir à deux vantaux la porte qui donnait sur le faubourg Saint-Honoré, tandis que Maurice, le docteur et le général, se rendaient directement au terrain choisi. Dès que je fus seul, je sentis mon énervement. Je me gourmandai, je me secouai. « Allons, tu ne vas pas faire cette figure-là sur le terrain », me dis-je à moi-même, comme si j'eusse été l'un des adversaires. — Ah ! certes, j'eusse préféré ce rôle, et nulle personne, ayant pu faire la

comparaison, ne niera que celui de témoin soit le pire, pour qui a les nerfs un peu près de la peau.

Heureusement, je n'eus pas trop le temps de la réflexion. J'entendis rouler de très loin les deux voitures, sur le mauvais pavé du faubourg. Arrow était seul dans son coupé. Les témoins et le médecin suivaient, dans un landau. Je fis un signe et, sans ralentir, les deux équipages franchirent la porte, qui fut, à l'instant même, refermée. Ils stationnèrent dans la première cour. Arrow ne descendit point. Je me présentai à la portière du landau.

Les témoins me saluèrent avec une sympathie contenue ; et, avec ce rien de familiarité qu'autorisait, malgré l'étiquette, l'ancienneté de notre connaissance, datant déjà de la veille, ils me nommèrent au docteur. Je les priai de venir avec moi sur le terrain pour tirer au sort les places et les armes. L'un d'eux fut rendre compte à son client de ce que nous allions faire, et je vis la belle tête de M. Arrow s'incliner en signe d'assentiment. Je n'avais point, présentement, de haine contre cet homme : il ne m'inspirait qu'une sorte de curiosité dégoûtée. Mes nerfs ne vibraient plus, ils s'étaient rétractés, mon sang s'était retiré des extrémités, je ne devais pas avoir la température normale. Je tâtai mon pouls, que je trouvai d'une lenteur extraordinaire, mais régulier. J'étais d'un calme qui m'imposait à moi-même. Seulement, mes yeux se dilataient. Il me parut que l'unique faculté vivante en moi — et alors, hyperesthésiée — fût l'attention. D'ailleurs, j'agissais comme un automate, mais avec la sûreté de l'instinct.

Ainsi, tout en conduisant au jardin les témoins de notre adversaire, je leur parlais : je ne me souviens plus aujourd'hui de mes paroles, peut-être ne les entendis-je point tandis que je les prononçais ; mais je ne doute pas, je ne doutais pas sur le moment même, qu'elles fussent correctes et appropriées à la circonstance.

J'avais la puérilité d'attacher par avance une valeur de présage au résultat, favorable ou défavorable pour nous, qu'aurait le tirage des places et des épées. Mais le ciel ne se prononça point, car nous obtînmes l'usage de nos armes, et Arrow le choix de la place. Il importait peu, l'allée étant parfaitement abritée du soleil

On alla quérir l'ennemi, tandis que les médecins phéniquaient les lames. Cette précaution, que je savais usuelle, me parut sage, mais légèrement ridicule, et peu en rapport avec le caractère suranné, chevaleresque, du combat singulier. Je ne pus me défendre de songer que l'une des inventions les plus plaisantes de ce siècle était celle du duel antiseptique. On mit aux mains des adversaires leurs armes désinfectées. J'ai dit que l'un des témoins d'Arrow dirigeait le duel : l'autre s'étant placé en arrière et tout près de son client, je me jugeai autorisé à prendre la place symétrique, en arrière et tout près de Maurice.

Je m'avisai que je ne lui avais pas dit un mot, et pas même serré la main ! Puis je pus concevoir froidement l'idée horrible que, même au cas d'un dénouement fatal et précipité, j'aurais, selon toute apparence, le temps de lui faire mes adieux. Dans un de ces éblouissements qui précèdent les défaillances, j'eus une vision de Maurice tombant entre mes bras : j'étais juste à portée de l'y recevoir. Je ne pris garde qu'à ce moment qu'il avait confié sa jaquette au général de la Baratière, et qu'il portait une chemise molle de soie blanche. Le directeur du combat mit les épées pointe à pointe, et fit un pas en arrière, en disant : « Allez, messieurs. »

L'espèce de voile que j'avais devant les yeux se déchira, et mes sensations visuelles devinrent d'une lucidité, d'une acuité prodigieuse. Je voyais Arrow de face. Je pressentais sa tactique, et je surprenais sur son visage la préméditation de ses feintes. Quand il attaquait, je savais avec certitude si le coup pouvait arriver ou non, et si c'était ou non la peine de parer. Maurice avait les mêmes perceptions nettes que moi : j'en étais sûr, car je le touchais presque et nos sensibilités se confondaient.

D'une parade de prime, il rabattit l'épée d'Arrow qui toucha terre. Le directeur fit interrompre le combat et recommencer la cérémonie de l'acide phénique.

Aussitôt que les épées furent décroisées, mon attention se relâcha et je fis une grande aspiration : je crois bien que c'était la première depuis le début de la reprise, qui n'avait duré à la vérité que trente secondes. La réflexion me revenant, je me demandai comment il se pouvait faire que l'exécuteur n'en eût pas terminé avec nous d'un coup, et du premier coup. Cela suffit à me donner de la confiance et, lorsque les adversaires furent alignés de nouveau, je repris avec entrain ma place derrière M. de Courpière, en me disant à part moi qu'on n'aurait peut-être pas notre peau aussi facilement qu'on avait cru.

Mon attention n'était pas moins fixée ni ma vision moins lucide, mais j'avais des sen-

sations plus diverses et plus de liberté d'esprit, avec une illusion d'agir personnellement. Ce n'était plus mon instinct seul qui jugeait de chaque coup pris à part : j'étudiais l'ensemble du jeu d'Arrow. J'observai que, selon la tactique la plus vulgaire, il ne tirait qu'à la main ou au bras, en se tenant le plus possible hors de portée. Je pensai d'abord que c'était une manœuvre trompeuse, et qu'il allait brusquement tirer au corps et à fond. Mais un coup droit qu'il retint, me prouva ce que je n'osais croire encore : le spadassin ménageait sa victime! J'en eus deux nouvelles preuves flagrantes jusqu'à la fin de cette seconde reprise, qui dura les deux minutes fixées par le procès-verbal.

Pendant que les adversaires soufflaient, j'essayai de réfléchir à la chose incroyable que je venais de constater par trois fois; mais je n'étais plus maître de régler mon raisonnement, mon sang s'était réchauffé soudain et mon imagination battait la campagne. J'attendais avec impatience que la pause finît; mais le directeur du combat avait les yeux fixés sur son chronomètre et ne nous fit pas grâce d'une seconde. J'évitais de regarder M. de Courpière, mais sans le regarder je le voyais, je le sentais aussi ardent que moi.

Dès qu'il fut en place, il attaqua. Je crois m'être, à ce moment-là, demandé si ce n'était pas pour en finir et pour se jeter sur l'épée tendue d'Arrow qu'il marchait. Je me déplaçai un peu vers la droite, de façon à le voir plus de face. L'expression de son visage ne me laissa aucun doute : il n'attaquait pas pour se faire tuer, mais pour tuer. Son instinct de conservation, qu'il disait hier paralysé, ressuscitait; mais en même temps d'autres instincts, moins passifs, plus positifs que celui-là, s'éveillaient en lui par surcroît : la combativité joyeuse, l'âpre instinct de vaincre, l'antique instinct de tuer. C'est lui qui tirait droit au corps; l'autre rompait, parant avec méthode, mais, à ce qu'il me parut, de plus en plus nerveusement et, une dernière fois, si brutalement que la pointe de Maurice toucha terre. Le directeur du combat cria : « Halte! » Les médecins essuyèrent et rephéniquèrent les épées.

Maurice avait légèrement pâli. Il se tourna vers moi et me dit, avec un mouvement d'épaules : « Comme on est peu maître de soi! J'ai failli le tuer. » Maître de soi! Je sentis qu'il allait le redevenir, ne se plus oublier jusqu'à sauver sa vie aux dépens de celle d'Arrow... Ah! un dénouement, n'importe lequel, pourvu que la torture de cette attente eût un terme! — On les aligna encore. Je ne recouvrai pas cette fois, au commandement, la lucidité anormale de ma vision; non, j'y voyais à peine, et même je fermai les yeux pour n'y plus voir du tout, pour ne pas voir ce que j'étais certain qui maintenant allait s'accomplir... La reprise ne dura que le temps de mon clin d'œil, je fus rappelé à moi-même par un cri de : « Halte! » Le directeur du combat avait relevé les épées d'un coup de canne et disait à mon ami : « Vous êtes touché. »

— Ce n'est rien, répondit tranquillement M. de Courpière, en retenant la poignée de son épée que je voulais lui prendre. Il retroussa la manche de sa chemise tachée, et notre médecin déclara qu'en effet, malgré l'hémorragie, malgré les quinze centimètres de l'estafilade, la blessure ne paraissait pas de nature à mettre notre client dans un état d'infériorité.

Son diagnostic fut immédiatement infirmé par une enflure douloureuse de la main, les doigts s'ouvrirent et laissèrent échapper l'arme qu'ils venaient de me refuser. Il fallut se rendre à l'évidence. M. de Courpière paraissait furieux. J'étais plutôt gai, avec une pointe de malice; je le regardais en dessous, et je pensais : « Grogne si tu veux, mon garçon; en attendant, tu n'es pas mort. »

Mais ensuite j'éprouvai un sentiment plus grave, presque religieux, et je me félicitai que la joie de vivre que toute la nature proclamait ce matin, n'eût pas été démentie par l'horreur d'un meurtre.

On avait assis le blessé sur un banc de pierre, et son médecin lui bandait le bras si artistement que les six autres personnes présentes le regardaient faire avec admiration. M. Arrow attendit que le pansement fût terminé, après quoi il s'avança et dit à Maurice : « Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur de me toucher la main? » M. de Courpière mit peu de hâte à exécuter le geste que son adversaire sollicitait de lui : non qu'il hésitât, mais il se recueillait, pour bien jouir de la drôlerie de la chose. Je ne fus pas moi-même insensible à la philosophie qui se dégageait de ce spectacle.

Le docteur m'ayant assuré que Maurice n'avait aucun besoin de moi, je proposai à ces messieurs de me suivre à l'hôtel Lambercier, où Camille, qui ne nous avait pas refusé un terrain, ne nous refuserait pas non plus, je suppose, une table pour rédiger et signer le procès-verbal de combat. Nous trouvâmes Camille en personne au pied de son perron, et dans un état, j'ose le dire, à faire pitié. Il n'eut pas la force de nous interroger, mais il

se précipita vers nous avec une anxiété significative.

Quand il sut que la blessure était sans gravité, il osa me regarder en face. Des larmes brillaient dans ses yeux. « Vous voyez bien, me dit-il, qu'il n'était pas trop tard. » Je lui sus gré de me faire savoir, avec cette délicatesse et de cette façon détournée, qu'il avait renoncé à tout projet hostile contre notre ami. Je lui serrai la main vigoureusement. Il reprit : « Tout à l'heure, quand vous aurez signé votre papier, nous causerons. — Oui », fis-je tout bas.

Je ne sais rien de plus cordial qu'une dernière conférence des témoins, quand la rencontre a été correcte et point trop sanglante. On n'est plus tenu de rester des deux parts sur son quant-à-soi. En outre, on a généralement hâte de s'en aller déjeuner, le plaisir de la réunion est d'autant plus vif qu'il est plus bref et n'aura pas de lendemain. J'étais libre au bout de dix minutes. Je m'éclipsai le premier, fort impatient de reprendre l'entretien avec Camille. Je trouvai à la porte le même valet de pied que la veille, et je crus qu'il allait m'introduire dans le cabinet.

Mais il m'ouvrit ce salon où j'avais causé la veille avec Mlle Blanche Lambercier, et c'est encore elle que je trouvai en face de moi. Elle me tendit la main : « Je vous remercie », dit-elle. Comme je la regardais d'un air assez ahuri, elle ajouta : « Je n'ai rien compris au conseil que vous me donniez hier, mais je l'ai suivi et je m'en félicite, car je vois bien qu'il était bon. »

— Quel conseil ? fis-je.

— Vous m'avez dit que, si M. de Courpière m'eût épousée, M. Arrow ne songerait pas à le tuer. J'en ai conclu que, s'il m'épousait, M. Arrow n'y songerait plus.

— Et vous êtes allée lui dire... qu'il y avait... projet...

Elle baissa les yeux.

— On a bien le droit de mentir un peu, quand il s'agit de sauver la vie à quelqu'un.

Elle reprit : « Est-ce vrai qu'il l'a ménagé ? » Je fis un signe affirmatif. « Il me l'avait promis, dit-elle : c'est un brave homme. » Je n'étais pas du même avis, mais il ne m'appartenait point de rechercher quels mobiles avaient pu déterminer le personnage, ni de juger sa moralité.

— Dois-je dire à Maurice... ? murmurai-je.

— Oh ! non, répondit-elle vivement.

Je repartis qu'il n'était point question de révéler à M. de Courpière la démarche qu'elle avait faite, mais de l'aider un peu à deviner un plus tendre secret. Elle rougit : « Faites pour le mieux », me dit-elle gentiment. Je lui serrai la main avec une affection déjà fraternelle, et je la quittai pour retourner au chevet de mon ami, auprès duquel je lui promis toute ma complicité. En sortant, je rencontrai Camille, qui m'arrêta : « Vous, lui dis-je, avec une cordialité bourrue, laissez-moi tranquille : je viens de causer avec votre sœur, et nous avons dit tout ce qu'il y avait à dire. » Je lui promis de le faire appeler dès que j'estimerais utile qu'il montât chez M. de Courpière.

Je n'étais pas le moins du monde fixé sur ce qui allait sortir de tout ceci. Il y avait peu d'apparence qu'un homme, acculé encore ce matin à la déconsidération et au suicide, repoussât une telle faveur de la fortune ; mais le vicomte m'avait accoutumé à tant d'imprévu dans sa conduite que j'étais plutôt disposé à croire qu'il se ferait au moins tirer l'oreille. Je prends ses affaires tellement à cœur que l'appréhension de sa résistance, arrivant par-dessus toutes mes autres émotions, me bouleversa.

En outre, je ne me dissimulais point que, si M. de Courpière ne pouvait sans déraison refuser la main qui se tendait vers lui, il lui était aussi bien délicat de l'accepter, à moins de trouver la manière. C'était à moi de lui faciliter cette manière, puisque c'était moi qui lui faisais les premières ouvertures, et sa réponse pouvait dépendre du tour de ma question. Je m'attribuais une responsabilité qui me faisait trembler, j'essayais de combiner quelque chose de très habile et, naturellement, je ne trouvais rien du tout.

Je ne cherchai pas davantage et, me fiant à mon inspiration, je grimpai en toute hâte chez mon ami. Bien qu'il dissimulât par habitude son état d'âme, je pus reconnaître sans peine et du premier regard qu'il goûtait puissamment la joie de vivre, doublée de cette joie de résurrection qui succède aux périls de mort. J'augurai bien de mon succès, car je sais que, dans les instants où l'on apprécie comme il faut l'avantage d'exister, on n'est guère d'humeur à chicaner les moyens d'existence.

M. de Courpière n'avait pas pris le lit. Il reposait sur une chaise longue, en costume de chambre, son veston jeté sur les épaules et le bras droit en écharpe. Il me donna la main gauche. Je ne pus rien lui dire : il parut touché, et il s'excusa, avec une grâce charmante, de toutes les inquiétudes et de tout le tintouin qu'il m'avait causé. Je lui

repartis en souriant que cela était bien compensé par la joie de le revoir en vie, et je l'amenai adroitement à me faire l'aveu qu'il éprouvait lui-même cette joie quand il se regardait vivre dans la glace. Je m'empressai de lui dire qu'il pouvait savourer son bonheur en toute liberté d'esprit, vu qu'un miracle n'arrive jamais seul, et que toutes ses affaires étaient à présent arrangées.

Cette nouvelle ne parut guère le surprendre. Il me déclara n'avoir jamais douté que Lambercier, brisé par tant d'émotions excessives, renonçât à tous projets hostiles, si l'issue du duel n'était point funeste. Il ne se croyait pas tenu, pour cela, à la moindre gratitude envers lui. Il me parut plutôt ne lui pardonner qu'avec peine le bienfait qu'il était forcé d'en recevoir. C'est alors que l'inspiration me vint. Je dis à Maurice que l'obligation serait en effet assez déplaisante s'il ne devait le salut qu'à la générosité, ou même à l'état nerveux de Camille ; mais j'avais des raisons de croire qu'il le devait uniquement à l'amitié de son ennemi d'hier ; que cette amitié s'était réveillée au contact de l'amitié d'une autre personne, ou plutôt d'un sentiment plus vif que l'amitié, et pourquoi ne pas dire : d'un amour, dont Camille avait reçu au dernier moment la confidence tardive et désespérée.

Maurice n'eut pas un instant de doute sur la personne à laquelle je faisais allusion, et il continua de ne me marquer aucune surprise. Il avait, dit-il, observé depuis plusieurs mois — mais, au fait, depuis plusieurs années, qu'il inspirait à Mlle Blanche Lambercier les sentiments les plus flatteurs. Il s'était d'ailleurs abstenu de rien faire pour provoquer ou pour entretenir ces sentiments, parce qu'il voulait bien user d'industrie et courir le mariage riche quand il trouvait l'occasion d'une comtesse de Passelieu, mais non point quand il avait affaire à une jeune fille pure, candide, adorable, comme Mlle Blanche Lambercier.

Ces trois épithètes, et la dernière surtout, me parurent pleines de promesses. Je dis à M. de Courpière que Mlle Lambercier l'aimait justement pour son abstention, pour sa réserve, et parce qu'il avait paru insensible à l'appât d'une fabuleuse dot. Je lui révélai enfin qu'il avait usé instinctivement de la plus habile tactique, et qu'il avait manœuvré, sans le vouloir, avec une sorte de génie machinal. Je jugeai le moment propice pour lui demander s'il voulait faire à Lambercier la grâce de le recevoir. Il me répondit : avec plaisir, puisque je l'assurais que Lambercier ne se présenterait point en ennemi, surtout en ennemi magnanime, mais — c'était bien le cas de le dire — en frère. Je courus chercher Camille, qui me faisait l'effet d'être un peu mon frère aussi, puisque nous étions en veine de fraternité.

Cette entrevue, inévitable, m'inquiétait encore un peu : le moindre mot maladroit, la moindre fausse note pouvait tout gâter. Les nerfs de Lambercier nous sauvèrent. Le pauvre garçon tremblait comme la feuille, et il se fût jeté en pleurant dans les bras de M. de Courpière si l'un de ceux-ci n'eût été indisponible. Il put à peine exprimer, d'une voix chevrotante, la joie profonde qu'il éprouvait à voir sa chère sœur entrer dans une telle famille ; et il insista pour que la demande officielle fût faite au plus tôt.

M. de Courpière répondit avec dignité que l'on ne pouvait pourtant pas aller plus vite que les violons, et qu'il fallait avant tout obtenir le consentement de son père et de sa mère, qu'il devait donc se réconcilier d'abord avec eux ; et il pria Camille de se retirer, ayant à concerter avec moi le plan de cette réconciliation, dont seul je pouvais être l'agent. Camille se retira.

« Quel excellent homme que ce Lambercier ! » me dit Maurice : je m'attendais plutôt à des remarques dédaigneuses et ironiques ; mais mon ami ne paraissait plus d'humeur à prendre les choses autrement qu'au sérieux. Il parlait d'un ton pénétré, avec une physionomie grave. Il me confessa qu'il regrettait bien d'avoir été la cause occasionnelle d'une brouille entre Camille et Jeanne Thillier, car jamais son futur beau-frère ne retrouverait une compagne qui, mieux que cette femme exquise, parût faite sur mesure pour lui. Il ajouta que son premier soin, dès qu'il serait fiancé, serait de réparer le mal qu'il avait fait et de rapatrier deux êtres si bien appropriés l'un à l'autre.

Je me permis de lui représenter que c'était là une tâche un peu inusitée pour un beau-frère ; mais il réfuta mon objection par des arguments péremptoires. Il ne souhaitait point que Camille Lambercier se mariât et transmît ses tares nerveuses à d'inutiles enfants. Le célibat, d'autre part, n'est pas exempt de risques, et Maurice en craignait, pour son futur beau-frère, les entraînements et la dépense. Il préférait donc le remettre aux mains d'une femme sûre comme Jeanne, modérée dans ses ambitions, et surtout attachée à celui qui se considérait dès à présent comme le tuteur désigné de son beau-

frère, de ce *minus habens*. M. de Courpière, qui a le sentiment de ses devoirs, me déclara que, pour lui, le premier de tous était maintenant de préserver cette fortune où il était admis à participer, et dont il aurait, à ce qu'il me dit, beaucoup moins la jouissance que la charge.

Mais tout cela était bien un peu anticipé : il revint au sujet plus actuel de sa réconciliation avec ses parents. La perspective de bientôt devenir chef de famille à son tour le faisait juger plus sainement des choses de la famille. Il reconnut que c'était à lui de faire toutes les concessions. Il me priait donc d'aller annoncer rue de la Ville-l'Evêque qu'il venait de se battre et qu'il était blessé — à la vérité peu grièvement ; qu'il prenait l'engagement de mettre un terme au désordre de sa vie ; qu'il mourait d'envie d'embrasser son cher père et sa chère mère, et qu'il les suppliait de venir chez lui, ne pouvant, pour raison majeure, se déplacer lui-même, comme il eût été plus convenable. Pour le reste, il se réservait de le dire de vive voix.

Je me rendis à l'instant même chez Mme la comtesse de Courpière, que je trouvai à déjeuner avec le baron Duval et, par hasard, le comte. Ils voulaient tout quitter, mais je leur conseillai d'achever leur repas, et je partis sur l'assurance que la comtesse n'allait prendre le temps que de mettre un chapeau, et que le comte la suivrait. « Moi aussi », dit le baron Duval.

En rentrant, je trouvai Maurice également à déjeuner. Je réclamai la faveur de lui couper sa viande et de manger en sa compagnie, je tombais d'inanition. Le bruit de la rencontre devait commencer de se répandre dans Paris, car on nous apporta successivement les cartes de Mme Valvin, de Mme la baronne Otto Rabbe et de Mme la comtesse de Passelieu. Au dessert, nous fûmes envahis : la sœur de Maurice, Mme la marquise de Limay, vint, accompagnée de sa fille, Mme la duchesse de Bièvres.

Je n'ai pas parlé de ces personnes depuis le premier chapitre, parce que, en dépit de la parenté si proche, Maurice ne les voyait plus pour ainsi dire jamais. Il parut néanmoins être touché de leur affection, et la leur rendre. Je pensai qu'il voulait profiter de son mariage pour resserrer le cercle de la famille.

Il me confirma dans cette opinion en m'exposant, après le départ de sa sœur et de sa nièce, comment il entendait le mariage. D'abord il ne transigeait pas sur la fidélité conjugale (et je me moquai à part moi d'Arrow, qui en serait donc pour ses frais de générosité intéressée — à supposer toutefois que ce triste sire eût réellement fait le calcul que mon imagination malveillante lui prêtait). Nous fûmes interrompus par la sonnerie du téléphone : Mme la margrave de Raguse, de passage à Paris, demandait, de l'hôtel Mirabeau, des nouvelles du blessé. J'eus l'honneur de rassurer moi-même Son Altesse, qui daigna me remercier par quelques paroles trop affectueuses. Je revins à M. de Courpière, qui me répéta qu'il ne transigeait pas sur la fidélité conjugale.

Il me fit observer qu'en ceci, il se conformait à la tradition de son monde, qui est le seul présentement où l'on trouve des mœurs bourgeoises et le goût du pot-au-feu, tandis que la bourgeoisie elle-même est affligée d'une espèce de danse de Saint-Guy. Il me prétendit que les ménages nobles sont exemplaires dès que la fortune y est en rapport avec la naissance, et que jamais un homme bien né n'exploite ses propres avantages physiques, ni ne profite des sentiments qu'il inspire, ou des sentiments qu'inspire à d'autres la femme qu'il a épousée, à moins d'y être réduit par l'impossibilité stricte de soutenir différemment son train.

Après avoir tâté de l'aventure à un âge où elle est tout plaisir, M. de Courpière se félicitait que la situation de sa future femme le mît à même de réaliser son idéal du mariage, pour l'édification de nos contemporains. Cet idéal n'était pas seulement confortable et vertueux, mais encore sentimental ; et je reconnus, à l'exaltation croissante de M. de Courpière, qu'il devenait, à mesure qu'il me parlait, amoureux de Mlle Blanche Lambercier.

Mais il s'oublia lui-même, il se remit à m'entretenir de ses chers parents. Il me dit qu'il serait heureux de leur rendre possible enfin, moyennant une très large pension, ce même bonheur, ou du moins cette correction conjugale. J'aurais bien voulu lui demander ce qui, selon lui, manquait au ménage Courpière pour être correct ; mais je n'en eus pas le loisir, car la comtesse arriva sur ces entrefaites.

La réconciliation fut instantanée. Je pus me croire reporté à plus de dix-huit ans en arrière, au temps où Maurice chipait la monnaie de sa mère devant le Pavillon chinois : mais les rôles me parurent retournés.

Dès que le comte fut là, Maurice aborda la question du mariage, à peu près dans les mêmes termes que naguère, quand il av

voulu épouser la Passelieu ; mais l'effet fut bien différent. L'émotion coupa la parole au père comme à la mère : je pense que, sans connaître le chiffre exact de la dot, ils en avaient une idée approximative. Maurice parla, tout de suite après, de la pension, et j'en fus choqué ; mais je me rendis compte que j'avais tort et qu'on n'a pas de gants à prendre pour accomplir un devoir rigoureux de piété filiale. Les Courpière n'en prirent pas non plus pour accepter ce que Maurice leur offrait, et ils n'y firent pas plus de remerciements que d'objections.

Le comte se retira. La comtesse demanda la permission de rester encore un instant. Là-dessus on apporta une carte, celle du baron Duval, qui désirait voir Maurice. « Ah ! non ! » s'écria mon ami en rougissant comme un enfant, et en faisant un geste de colère, dont tout autre que moi aurait cru qu'il n'était point maître ; mais je me rappelai que c'était par une exclamation et un geste de cette sorte qu'il avait naguère enjôlé la baronne Duval, et je pensai qu'il renouvelait ce jeu pour quelque intérêt analogue. Je ne devinai pas d'abord pourquoi.

Mme la comtesse de Courpière, surprise, un peu gênée, l'interrogea d'un regard timide. Alors il avoua qu'il nourrissait contre le baron Duval une de ces inimitiés qui datent de l'enfance. S'il n'avait pas toujours été pour ses parents ce qu'il aurait dû être, c'était la faute de cet homme, qu'il trouvait toujours entre eux et lui. Et maintenant qu'il revendiquait sa place de fils au foyer de la famille, il espérait bien n'y plus jamais voir ce Duval de malheur. Mme de Courpière répondit, avec une mesure et une dignité parfaites, qu'elle ne pouvait pas sacrifier un vieil ami à un caprice d'enfant, mais que cela reviendrait au même et qu'on ne verrait plus le baron Duval à la maison, attendu qu'il se consacrerait dorénavant à la baronne, fort malade, et passerait toute l'année avec elle à la campagne ou dans le Midi.

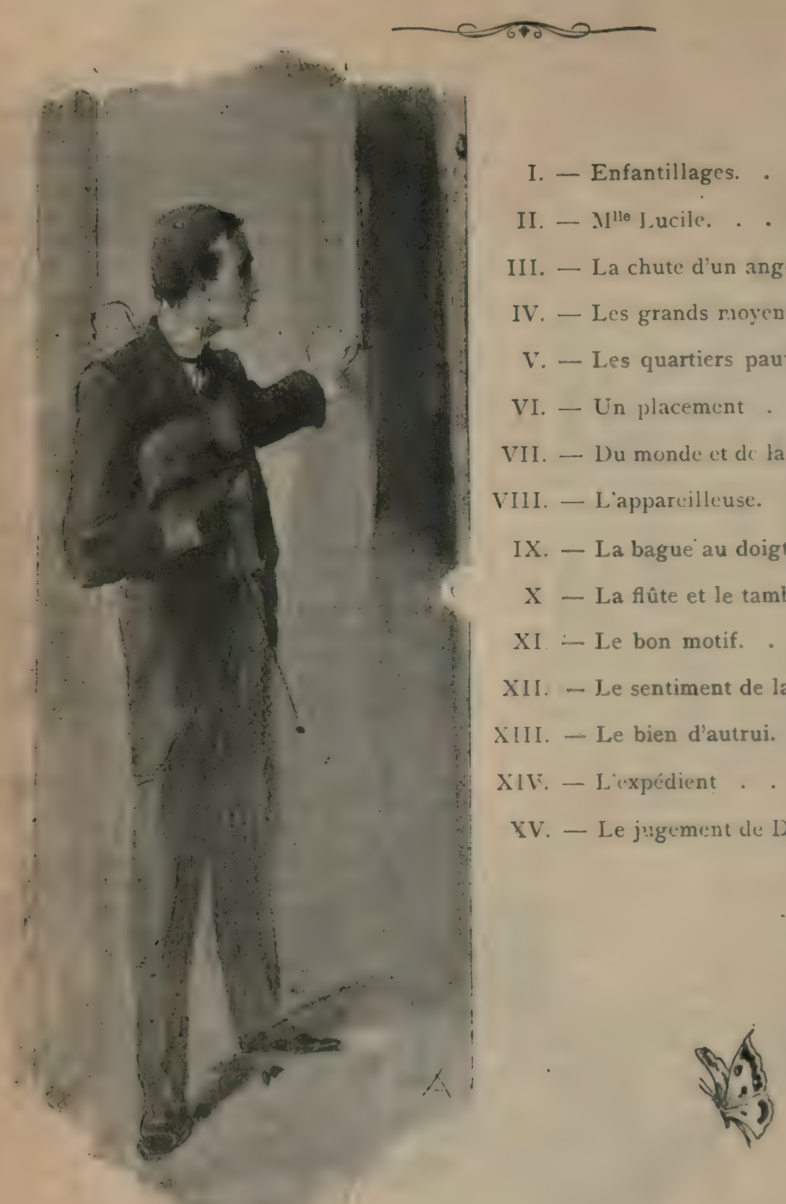
Elle n'insista pas davantage et nous demeurâmes assez longtemps sans parler, dans un état de véritable béatitude. J'éprouvais pour ma part une douceur réconfortante, que je ne saurais mieux traduire que par cette formule populaire : je me sentais meilleur. — Je m'arrête, pour laisser mes lecteurs sur cette impression, et pour qu'ils se sentent meilleurs aussi en fermant ce livre.

Aussi bien, la jeunesse de M. de Courpière, que j'avais entrepris de raconter, se termine là. Je ne me mêle pas de pronostiquer son avenir, et je n'ai rien à mentionner de sa nouvelle vie, qui commence à peine : voilà peu de mois que son mariage est consommé, et peu de semaines que la vicomtesse donne des espérances.

Je serais curieux que mon ami eût une fille, pour voir ce que rendrait cette psychologie transportée dans une âme de l'autre sexe. Mais je dois dire qu'autour de nous, on souhaite plus généralement qu'il ait un fils — qui lui ressemble.

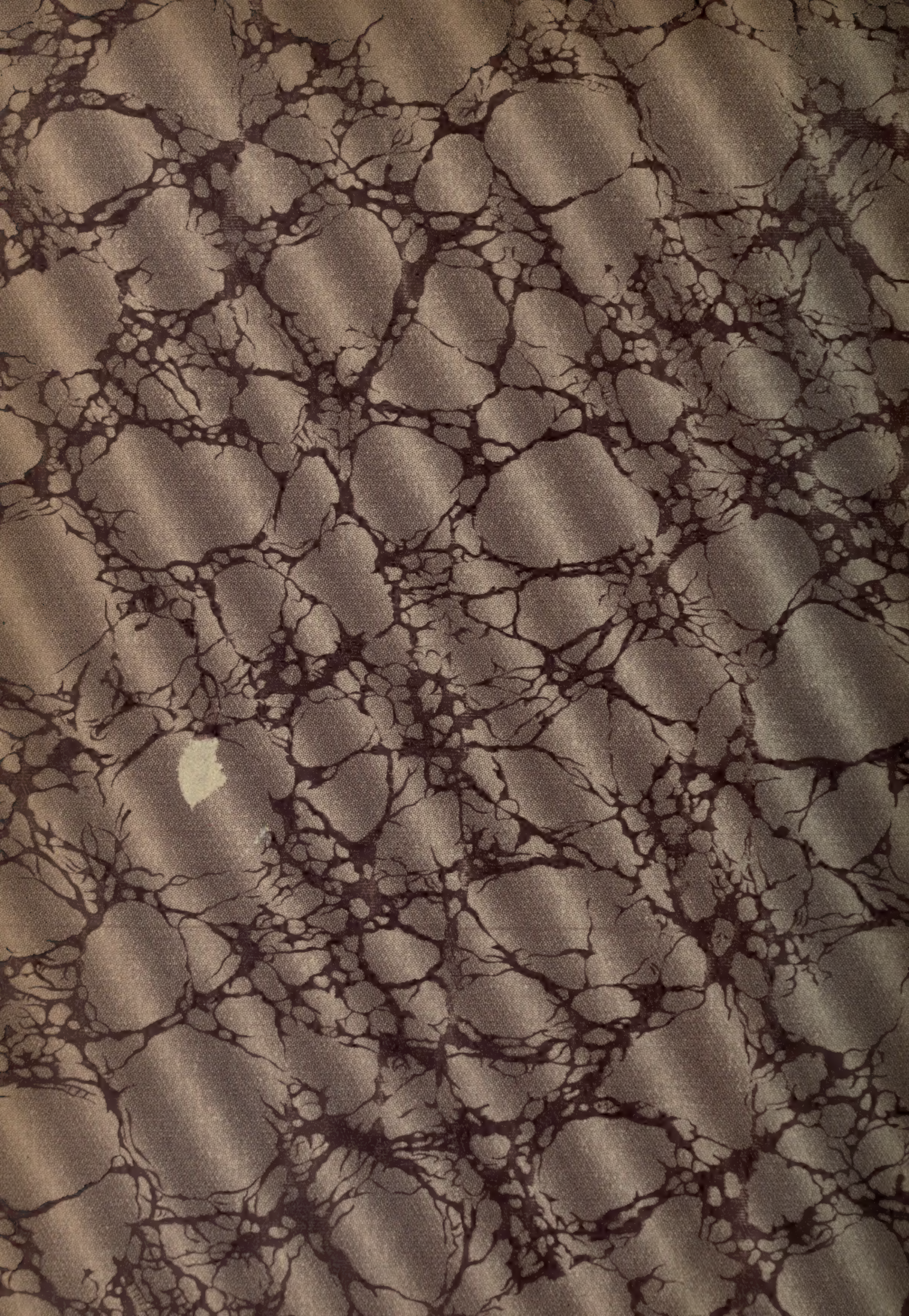


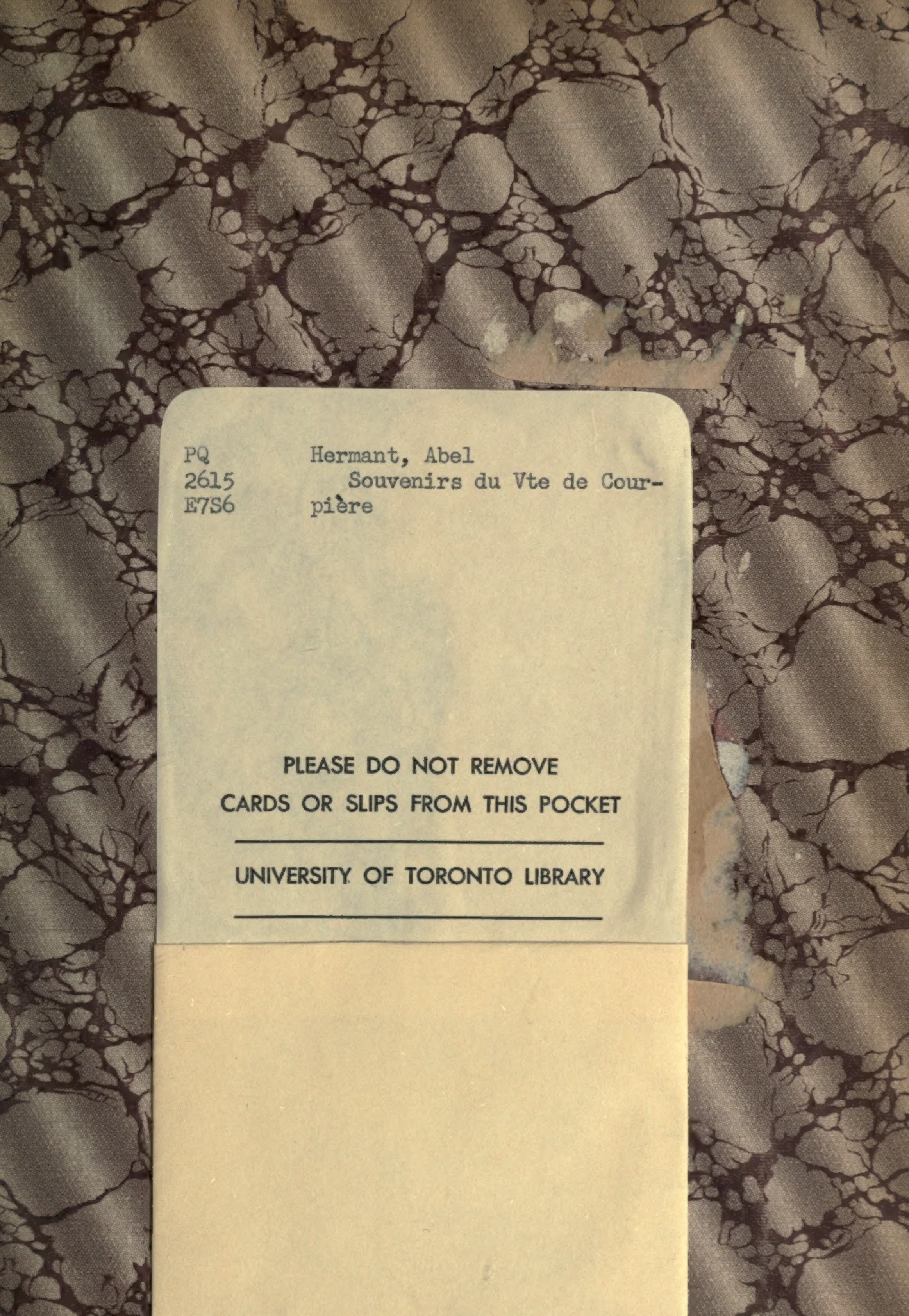
TABLE DES MATIÈRES





IMPRIMERIE
P. ORSONI
7, rue Lemaignan, 7
PARIS




PQ
2615
E7S6
Hermant, Abel
Souvenirs du Vte de Cour-
pière
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

